tés, il se douta de ce qui étoit arrivé: & ensuite aiant rencontré un plus grand nombre de fuiards nuds & blessés, il fut entiérement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très pitoiable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillérent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les trésors du Roi, il l'abandonna au pillage à



tous ses soldats; qui, avec plusieurs richesses, y trouvérent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoié. (Vingt-quatre millions). Outre le pillage, il donna encore huit cens dragmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris: ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité.

*Quatre cens livres.*

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, & d'autres endroits; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, & en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint en un moment presque déserte.

*Strab. l. 11. p. 532. & l. 12. p. 539.*

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes, il l'auroit pris ou chassé du pays, & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué; & on l'accusa non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire, & conserver plus lontems le commandement. Ce fut

*Dio. Cassius, lib. 35. pag. 1.*

une des raisons qui indisposérent les esprits contre lui, & qui firent songer à lui donner un successeur, comme on le verra dans la suite.

Après la grande victoire qu'il avoit remportée sur Tigrane, plusieurs peuples vinrent se remettre entre ses mains. Il reçut aussi une ambassade du Roi * des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Luculle reçut agréablement sa proposition, & lui envoia aussi de son côté des Ambassadeurs, qui étant arrivés à la Cour, découvrirent que le Roi, incertain du parti qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faisoit secrettement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Luculle, informé de cette démarche secrette, résolut de laisser là Mithridate & Tigrane, & de tourner ses armes contre le Roi des Parthes, flaté de cette agréable pensée, que rien ne pouvoit être plus glorieux pour lui, que d'avoir terrassé dans une seule expédition les trois Princes les plus puissans qui fussent sous le soleil. Mais la revolte que cette propo-

* *C'étoit Phraate, surnommé Dieu.*



sition excita parmi ses troupes, l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes, & il se borna à marcher contre Tigrane.

Pendant ce délai, Mithridate & Tigrane avoient travaillé sans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avoient envoié implorer l'assistance des peuples voisins, & sur tout des Parthes qui étoient les plus proches, & en même tems les plus en état de les secourir dans ce pressant besoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre, que Salluste nous a conservée, & qui se trouve dans ses fragmens. J'en raporterai ici une partie.

*Lettre de Mithridate à Arsace * roi des Parthes.*

» Tous [a] ceux qui, dans un état de
» prospérité, sont invités à entrer avec
» quelqu'un en société de guerre, doi-
» vent considérer en premier lieu s'il
» leur est libre d'avoir la paix; puis, si
» ce qu'on leur demande est conforme

* Arsace *étoit un nom commun à tous les Rois des Parthes.*

a Omnes qui secundis rebus suis ad belli societatem orantur, considerare debent, liceat-ne tum pacem agere, dein, quod quæritur, satis-ne pium, tutum, gloriosum, an indecorum sit. Tibi perpetua pace frui li-

» à la justice, à leur intérêt, à leur » gloire. Vous pourriez jouir d'une » paix tranquille & perpétuelle, si les » Romains n'étoient des ennemis tou- » jours attentifs à saisir les occasions » favorables pour faire la guerre, & » que nuls crimes n'arrêtent. Il n'est » pas douteux qu'une victoire rem- » portée sur eux, ne vous fasse un » grand nom. Il peut paroitre ne point » convenir que je vous propose, ni de » faire alliance avec Tigrane, ni de » vous joindre, puissant comme vous » êtes, à un Prince qui se trouve dans » l'état malheureux où je suis. Mais » j'ose avancer que ces deux motifs, » votre ressentiment contre Tigrane » qui tout récemment a porté les ar- » mes contre vous, & l'état peu avan- » tageux de mes affaires, loin d'être » contraires à ma demande, doivent » l'appuier & m'être favorables, si » vous en voulez juger sainement.

«

ceret, nisi hostes opportuni & scelestissimi. Egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam societatem, & frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea, quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli, & meæ res parum prosperæ, si vera æstumare voles, maxumè hortabuntur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet: mihi fortuna, multis rebus ereptis,



» Car, pour Tigrane, comme il sait » vous avoir donné un juste sujet de » plainte, il acceptera sans peine tou- » tes les conditions qu'il vous plaira » de lui imposer: & pour moi, je » puis dire que la fortune, en m'en- » levant presque tout ce que je possé- » dois, m'a mis en état de donner aux » autres de bons conseils; & ce qui » est fort desirable pour ceux qui sont » dans la prospérité, je puis, par mes » malheurs même, vous servir d'e- » xemple, & vous porter à prendre de » plus justes mesures que moi. Car, » ne vous y trompez point: c'est à » tous les peuples, à toutes les na- » tions, à tous les Rois de la terre » que les Romains en veulent; & » deux motifs, également anciens & » puissans, leur mettent les armes » dans les mains contre eux, l'ambi- » tion effrénée d'étendre leurs con- » quêtes, & la soif insatiable d'amas- » ser des richesses. « Mithridate ensuite fait un long dénombrement des

usum dedit bene suadendi: &, quod florentibus optabile est, ego non validissimus præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una & ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii & divitiarum.

Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, & souvent les uns par les autres. Il raporte ses premiers avantages contre les Romains, & ses derniers malheurs. Puis il continue ainsi : » [a] Examinez maintenant, je vous prie, si, lorsque » nous aurons été accablés, vous serez plus en état de résister aux Romains ; & si vous croiez qu'ils doivent borner leurs conquêtes à mon pays. Je sai que vous êtes puissant » en hommes, en armes, en richesses : & c'est pour cela que nous » cherchons, nous à nous fortifier de » votre alliance, eux à s'enrichir de » vos dépouilles. Au reste, le dessein » de Tigrane est, pour ne pas attirer » la guerre dans son roiaume, que » nous allions avec toutes mes troupes, qui certainement sont bien » aguerries, porter la guerre au loin, » & attaquer nous-mêmes en person-

a Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum putes ? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, & auri esse : & ea re nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris. Ceterùm consilium est Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere : quando neque vincere neque vinci sine periculo tuo



» ne l'ennemi dans son propre pays. » Nous ne pouvons donc ni vaincre, » ni être vaincus, sans que vous-même couriez un grand risque. Ignorez-vous que les Romains, quand » du côté de l'occident ils se sont vûs » arrétés par l'océan, ont tourné les » armes de notre côté ? Qu'à compter » depuis leur fondation & leur premiére origine, ils n'ont eu rien que » par violence ; maison, femmes, terres, domaine ? Vil amas de gens de » toute espéce, sans patrie, sans parens, ils se sont établis pour le malheur du genre humain. Ni loix humaines, ni loix divines ne les empêchent de tourmenter & de ruiner » alliés & amis, peuples éloignés & » voisins, pauvres & riches. Ils comptent pour ennemi tout ce qui n'est » point serf, & encore plus tout ce » qui porte le nom de Roi. Car peu » de peuples s'accommodent d'un

possumus. An ignoras Romanos, postquam ad occidentem pergentibus finem oceanus fecit, arma huc convertisse ? neque quicquam à principio nisi raptum habere ; domum, conjuges, agros, imperium ? Convenas, olim sine patria, sine parentibus, peste conditos orbis terrarum : quibus non humana ulla, neque divina obstant, quin socios, amicos, procul juxtàque sitos, inopes potentesque, trahant excidantque ; omniaque non-

» gouvernement libre & indépendant : » mais le grand nombre aiment mieux » vivre ſous des maîtres qui les gou» vernent avec équité. Nous leur ſom» mes ſuſpects, parce que nous leur » diſputons l'autorité, & que nous » pouvons repouſſer & venger leurs » injuſtices. Pour vous, qui avez ſous » votre pouvoir Séleucie la plus gran» de des villes, & la Perſe le plus ri» che & le plus puiſſant des roiaumes, » que devez-vous attendre d'eux, » ſinon tromperie pour le préſent, & » guerre pour l'avenir ? Les Romains » portent leurs armes contre tous les » peuples, mais ſur-tout contre ceux » de qui ils eſpérent tirer de plus ri» ches dépouilles. Ils ſont devenus » grands à force d'entreprendre & de » tromper, & en ſemant guerres ſur » guerres. Par cette voie ils feront » tout périr, ou périront eux-mêmes. » Il ne ſera pas difficile de les ruiner,

ſerva, & maximè regna, hoſtilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna juſtos dominos volunt. Nos ſuſpecti ſumus æmuli, & in tempore vindices aſſuturi. Tu verò, cui Seleucia maxuma urbium, regnumque Perſidis inclitis divitiis eſt, quid ab illis, niſi dolum in præſens, & poſtea bellum expectas ? Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis ſpolia maxuma ſunt. Audendo, & fallendo, & bella ex bellis



» ſi vous du côté de la Méſopotamie, » nous du côté de l'Arménie, nous » envelopons leur armée, qui ſe trou» vera ſans vivres & ſans ſecours. La » proſpérité des armes Romaines ne » s'eſt ſoutenue juſqu'à ce jour que » par la faute des Rois, qui n'ont pas » eu la prudence de connoitre bien cet » ennemi commun, & de ſe liguer en» ſemble contre lui. Ce ſera pour vous » une gloire immortelle, de vous être » montré l'appui de deux grands » Rois, & d'avoir vaincu & détruit » les brigands des nations. C'eſt à » quoi je vous invite & vous exhorte, » en vous avertiſſant d'aimer mieux » partager avec nous par une ſalutaire » alliance la victoire contre un ennemi » commun, que de ſouffrir que l'Em» pire Romain s'étende de plus en plus » par notre ruine.

Il ne paroit pas que cette lettre produiſit ſur l'eſprit de Phraate l'effet

ſerendo, magni facti. Per hunc morem extinguent omnia, aut occident : quod difficile non eſt, ſi tu Meſopotamia, nos Armenia, circumgredimur exercitum ſine frumento, ſine auxiliis. Fortuna autem noſtris vitiis adhuc incolumis. Teque illa fama ſequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppreſſiſſe. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie noſtra unum imperium prolatare, quàm ſocietate victor fieri.

que Mithridate en pouvoit espérer. Ainsi les deux Rois se contentérent de leurs propres troupes.

*Appian. in Syr. p. 118. 119.*

Un des moiens dont se servit Tigrane pour assembler une nouvelle armée, fut de rappeller Mégadate de Syrie, qui la gouvernoit en son nom depuis quatorze ans; il lui envoia ordre de lui amener tout ce qu'il avoit de troupes dans ce pays-là. La Syrie se trouvant par là dégarnie, Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, à qui elle appartenoit de droit comme héritier légitime de la maison de Séleucus, prit possession de quelques endroits du pays, & y régna paisiblement pendant quatre ans.

*Justin. l. 40. cap. 2.*

AN. M. 3936. AV. J. C. 68.

*Plut. in Lucull. pag. 513-515.*

Enfin l'armée de Tigrane & de Mithridate se trouva formée. Elle étoit de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniére des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux Rois avoient soin, à tous les mouvemens qu'ils faisoient, de prendre un bon terrain pour leur camp, & de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par Luculle; & aucun des artifices dont il usa, ne put les engager à un combat. Leur dessein



étoit de le miner peu à peu, de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ses convois, & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle n'aiant pu par toutes ses ruses les attirer en pleine campagne, emploia un nouveau moien qui lui réussit. Tigrane avoit laissé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, ses femmes & ses enfans; & c'étoit aussi là qu'il avoit mis presque tous ses trésors. Luculle se mit en marche de ce côté-là avec toutes ses troupes, prévoiant bien que Tigrane ne demeureroit pas tranquille à la vûe du danger où sa capitale alloit être exposée. En effet, il décampa sur le champ, suivit Luculle pour rompre son dessein; & en quatre grandes marches, aiant devancé l'ennemi, il se posta derriére la riviére d'Arsamia, qu'il faloit que Luculle passât pour se rendre devant Artaxate, résolu de lui en disputer le passage. Les Romains passérent le fleuve, sans être arrêtés par la vûe & par les efforts des ennemis. Il y eut ensuite un grand combat, où les Romains remportérent encore une pleine victoire.

*ou, Arsania.*

Il se trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal. Car ne pouvant supporter la vûe des légions Romaines, dès qu'elles chargérent, il fut dès premiers à prendre la fuite; ce qui jetta si fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit absolument courage; & ce fut la principale cause de la perte de la bataille.

*Dio. Cass. l. 7. p. 3-7.*

Luculle, après cette victoire, vouloit continuer sa marche vers Artaxate; & c'étoit le vrai moien de terminer la guerre. Mais, comme cette ville étoit encore à plusieurs journées de là vers le nord, & que l'hiver approchoit avec ses neiges & ses orages, les [a] soldats, déja fatigués d'une assez rude campagne, refusérent de le suivre dans ce pays, où le froid se faisoit sentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud, en revenant sur ses pas. Il repassa le mont Taurus, & entra dans la Mésopotamie, où il prit encore Nisibe qui étoit assez forte, & mit ses troupes en quartier d'hiver.

a Noster exercitus, etsi urbem ex Tigranis regno ceperat, & prœliis usus erat secundis, tamen nimia longinquitate locorum ac desiderio suorum commovebatur. *Cic. pro Leg. Man. n.* 23.



Ce fut là que l'esprit de mutinerie commença à éclater dans l'armée de Luculle. La sévérité de ce Général, la liberté insolente des soldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius, avoient donné lieu à cette révolte. Clodius, si connu par les invectives de Cicéron son ennemi, n'est guéres mieux traité par les Historiens. Ils le représentent comme un homme livré à tous les vices, décrié par ses débauches, qu'il poussoit jusqu'à l'inceste avec sa propre sœur, femme de Luculle; avec cela, plein d'une audace effrénée, artisan de séditions; en un mot, l'un de ces hommes dangereux, né pour tout troubler & pour tout perdre par la réunion funeste de la mauvaise volonté & des talens nécessaires pour la mettre en œuvre. C'est de quoi il fit preuve dans l'occasion dont nous parlons. Mécontent de Luculle, il répandoit contre lui des bruits sourds, propres à le rendre odieux. Il affectoit de plaindre beaucoup les fatigues des soldats, & d'entrer dans leurs intérêts. Il leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligés de servir si lontems sous un Géné-

ral ſévére & avare, dans un climat éloigné, ſans terre & ſans récompenſe, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très médiocres, s'étoient enrichis ſous Pompée. De ſemblables diſcours, accompagnés de maniéres obligeantes & populaires qu'il ſavoit prendre à propos ſans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impreſſion ſur l'eſprit des ſoldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ſes propres troupes & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Pluſieurs [a] habitans du pays ſe joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un reſte d'affection pour leur Roi, réduit au triſte état où ils le voioient après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compaſſion; & il y a, pour l'ordi-

a Mithridates, & ſuam manum jam confirmarat, & eorum qui ſe ex ejus regno collegerant, & magnis adventitiis multorum regum & nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè ſic fieri ſolere accepimus, ut regnum afflictæ fortunæ facile multorum opes alliciant ad miſericordiam, ma-



naire, un profond reſpect gravé dans le cœur des peuples pour le nom & pour la perſonne des Rois. Mithridate, ſoutenu & fortifié par ces nouveaux ſecours, & par les troupes que pluſieurs peuples & Princes voiſins lui envoiérent, reprit courage, & ſe vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Auſſi [a], non content d'être rétabli dans ſes Etats qu'un moment auparavant il n'oſoit eſpérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardieſſe d'attaquer les troupes Romaines ſi ſouvent victorieuſes; battit un corps d'armée commandé par Fabius, & après l'avoir mis en déroute, preſſa vivement Triarius & Sornatius, deux autres Lieutenans de Luculle dans ce pays-là.

Luculle engagea enfin ſes ſoldats à ſortir de leurs quartiers d'hiver, pour aller à leur ſecours. Mais on y arriva trop tard. Triarius avoit imprudem- An. M. 393.. Av. J. C. 6..

ximèque eorum qui aut reges ſunt, aut vivunt in regno: quòd regale iis nomen magnum & ſanctum eſſe videatur. *Cic. pro Leg. Manil. n.* 24.

a Itaque tantum victus efficere potuit, quantum incolumis nunquam eſt auſus optare. Nam cùm ſe in regnum recepiſſet ſuum, non fuit eo contentus, quod ei præter ſpem acciderat, ut eam, poſtea quàm pulſus erat terram unquam attingeret: ſed in exercitum veſtrum clarum atque victorem impetum fecit. . . . . *Cic. pro Leg. Man. n.* 25.

ment hazardé une bataille, où Mithridate le défit, & lui tua sept mille hommes : entre lesquels on comptoit cent cinquante Centurions, & vingt-quatre Tribuns; ce [a] qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains eussent faites depuis lontems. L'armée auroit été entiérement défaite sans la blessure que reçut Mithridate, qui allarma extrêmement ses troupes, & laissa aux ennemis le tems de se sauver. Luculle, en arrivant, trouva les corps morts sur le champ de bataille, & ne les fit pas enterrer: ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de révolte alla si loin, que, sans aucun égard à son caractére de Général, ils ne le traitoient plus qu'avec insolence & avec mépris : & quoiqu'il allât de tente en tente, & presque d'homme à homme, les conjurer de marcher contre Mithridate & Tigrane, il ne put jamais gagner sur eux de les faire sortir d'où ils étoient. Ils lui répondirent brutalement, que comme il ne songeoit qu'à s'enrichir seul des dépouilles des ennemis, il

[a] Quæ calamitas tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli, non ex prælio nuntius, sed ex sermone rumor afferret. *Cic. ibid.*


il allât aussi combattre seul contre eux.

## §. IV.

*Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine, recouvre tout son roiaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre, qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate son pere, qui se donne la mort. Caractére de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & reçoit l'honneur du triomphe.*

On avoit nommé à Rome pour Consuls Manius Acilius Glabrion &

C. Pison. Le premier eut pour département la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licentié les légions de Fimbria, qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentérent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

*Dio. Cass. l. 35. p. 7.* Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractére dur, austére, & quelquefois mélé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siécle, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une, dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile : il avoit le commandement rude : il poussoit l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne savoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de


bonté & de douceur, & des maniéres insinuantes, plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la révolte des troupes venoit en partie de sa faute, c'est que sous Pompée elles furent très soumises & très dociles.

En conséquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat, dans lesquelles il marquoit que Mithridate étoit entiérement défait & hors d'état de se relever, on avoit nommé des Commissaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un roiaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver, que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'étoit pas maître seulement de son armée, & que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il [a] fit savoir que Luculle étoit accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement ; que le Sénat avoit licentié une partie de ses trou-

[a] In ipso illo malo gravissimaque belli offensione, L. Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis mederi fortasse potuisset, vestro jussu coactus, quòd imperii diuturnitati modum statuen-

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son roiaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An. M. 3938. Av. J. C. 66. *Plut. in Pomp. p. 634. App. p. 238. Dio. Cass. l. 36. p. 20.*

Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient sous Luculle, & y ajoutant la Bithynie où commandoit » Acilius, seroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Tigrane; en retenant sous ses ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander sur la » mer aux mêmes conditions & pré» rogatives qu'on lui avoit accordées

dum, veteri exemplo, putavistis, partem militum, qui jam stipendiis confectis erant, dimisit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid. n. 26.*



» pour la guerre contre les Pirates : » c'est-à-dire qu'il auroit un pouvoir » absolu sur toutes les côtes de la » Méditerranée à trente lieues avant » dans les terres. « C'étoit assujettir à un seul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier Décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce second Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec lesquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La considération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ses grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe, qu'au commandement de ses armées, n'étoit pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien persuadés qu'on lui faisoit un très grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoissance que méritoient ses services. Mais ce qui leur faisoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient supporter, c'étoit

ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César & Cicéron, qui étoient fort puissans à Rome, appuiérent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le Peuple la belle harangue intitulée : *Pour la Loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premiéres parties de son discours la nécessité & l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troisiéme que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités nécessaires pour former un grand Général d'armée, & il prouve que Pompée les posséde toutes dans un souverain degré. Il insiste principalement sur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le désintéressement, l'amour du bien public : » vertus d'autant plus nécessaires,



» dit-il, que [a] le nom Romain est absolument décrié & devient odieux » chez les nations étrangéres & chez » les alliés par les débauches, l'avarice, & les vexations inouies des Généraux & des Magistrats qu'on y envoie. Au [b] lieu que la conduite sage, » modérée, & irréprochable de Pompée, le fait regarder comme un homme, non envoié de Rome, mais descendu du ciel pour le bonheur des » peuples. On commence à croire que » tout ce qu'on raconte du noble » desintéressement de ces anciens Romains, est réel & vrai ; & que ce » n'étoit point sans raison, que sous » de tels Magistrats les nations aimoient mieux obéir au peuple Romain, que commander aux autres.

Pompée étoit alors l'idole du Peuple.

a Difficile est dictu, Quirites, quanto in odio simul apud ceteras nationes propter eorum, quos ad eas hoc anno cum imperio misimus, injurias ac libidines. *Num. 61.*

b Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium sicut aliquem, non ex hac urbe missum, sed de cœlo delapsum intuentur. Nunc denique incipiunt credere, fuisse homines Romanos hac quondam abstinentia, quod jam nationibus ceteris incredibile ac falso memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii nostri splendor illis gentibus lucet : nunc intelligunt, non sine causa majores suos tum, cùm hac temperantia magistratus habebamus, servire populo Romano, quàm imperare aliis maluisse. *Ibid. n. 41.*

Ainsi la crainte de déplaire à la multitude, ferma la bouche à presque tous ces graves Sénateurs qui avoient paru d'abord si bien intentionnés, & si pleins de courage. Le Décret fut autorisé par les suffrages de toutes les Tribus, & Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

*Dio. Caff. l. 36. pag. 20. & 21.*

Il ne faut pas s'imaginer, dit un Historien fort sensé, que ni César, ni Cicéron, qui se donnérent tant de mouvement pour faire passer cette loi, agîssent par des vûes du bien public. César, plein d'ambition & de grands projets, cherchoit à faire sa cour au Peuple, dont il savoit que le crédit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat: il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance, & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées: de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes, il se flatoit que par là il le rendroit enfin odieux au Peuple, qui bientôt s'en dégouteroit. Ainsi, en l'élevant, il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne


travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République, non pas véritablement par le crime & par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuier du crédit de Pompée, il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse, qui formoient dans l'Etat deux partis & comme deux Républiques, qu'il étoit en état de faire pancher la balance du côté où il se rangeroit. En effet ce fut toujours sa politique, de ménager également ces deux Corps, en se déclarant tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre.

*An. M. 3938. Av. J. C. 66. Plut. in Pomp. pag. 634-636. Dio. Caff. l. 36. p. 22-25. App. p. 238.*

Pompée, qui venoit de finir la guerre contre les Pirates, étoit encore dans la Cilicie, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient tout ce que le Peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme ses amis, qui étoient présens, l'en félicitoient, & lui marquoient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frapa sa cuisse, & s'écria comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement: *O dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire?*

*Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans?*

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trompent les autres, & le public n'est point leur dupe. Ici, les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Luculle, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi, bientôt ses actions le démasquérent, & découvrirent ses véritables sentimens.

La premiére démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne con-


serva rien de tout ce que son prédécesseur avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines ausquelles Luculle les avoit condannés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choses il n'eut en vûe que de faire voir aux partisans de Luculle, qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir. L'aieul maternel de Strabon, fort mécontent de Mithridate qui avoit fait mourir plusieurs de ses proches, pour se venger de sa cruauté avoit embrassé le parti de Luculle, & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, & lui promit de le récompenser comme le méritoit un service si considérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagemens si justes & si raisonnables qu'avoit pris son prédécesseur par la seule vûe du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, & regarda comme ses ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié avec Luculle.

Strab. l. 12. p. 557. 558.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'arroger à lui seul tout l'hon-

neur : mais je ne sai si jamais personne s'est porté à des excès aussi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités & ses conquêtes sans nombre : une si basse & si odieuse jalousie doit en ternir, ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voila par où Pompée jugea à propos de débuter.

Luculle s'en plaignit amérement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagérent une entrevûe. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible, & avec toutes les marques réciproques d'estime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens, & un langage qui ne passoit pas les lévres, & qui ne coute rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échauffée peu-à-peu, on en vint jusqu'aux injures, Pompée reprochant à Luculle son avarice, & Luculle reprochant à Pompée son ambition: en quoi ils disoient vrai l'un & l'autre. Ils se séparérent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avoit ramassés dans ses conquêtes, dont il


fit une bibliothéque, qui étoit ouverte à tous les savans & à tous les curieux qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute sorte d'honnêtetés & d'agrémens. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues contestations.

Ce fut lui qui apporta le premier des cerises à Rome, qui jusques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainsi appellées du nom de Cérasonte, ville de Cappadoce. *Plin. l. 15. cap. 25.*

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déja été parlé, & qui étoit surnommé *Dieu.* Il fit avec lui un traité & une alliance offensive & défensive. Il offrit aussi la paix à Mithridate : mais ce Prince, se croiant sûr de l'amitié & de l'assistance de Phraate, n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoia pour traiter avec lui. Mais Pompée aiant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes, & qu'il lui remît tous les déserteurs, peu s'en falut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate.

Comme il y avoit dans cette armée quantité de déserteurs, ils ne pouvoient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, & le reste de l'armée ne pouvoit consentir à se voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiser, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit envoié ses Ambassadeurs, que pour voir en quel état se trouvoit l'armée Romaine, & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée aiant distribué sa flote en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pié, & deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très forte, & où il ne pouvoit être forcé : mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des


puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention & de curiosité, eût ignoré si lontems une ressource si importante & si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, & l'enferma dans son camp avec de bons retranchemens qu'il éleva tout autour. Ils avoient de circuit près de huit lieues, & étoient fortifiés 150 stades. d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée étoit de l'affamer. En effet il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étoient dans le camp. Il n'y eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espéce de siége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate se sauva une nuit sans être apperçu avec l'élite de son armée. Il avoit fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles, & tous les malades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & crai-

gnant que pour lui échaper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchemens, & fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein étoit simplement d'enveloper alors les ennemis pour les empécher de s'enfuir, & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs priéres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminérent à combattre sans attendre le jour: car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la lune donnoit assez de lumiére pour distinguer les objets, & s'entre-reconnoitre. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'osérent les attendre, & saisis de fraieur ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cens chevaux, s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débandérent & se dissipérent bientôt, & il se trouva seul avec trois


de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriére; ce qui faisoit qu'on l'appelloit Hypsicrates, changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit à cheval, & étoit habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le Roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à une forteresse, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles. Là après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblérent autour de lui, il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir des ennemis.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoia des Ambassadeurs, pour lui demander la permission de se réfugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane étoit pour lors en guerre avec son fils. Il fit arréter

*Plut. in Pomp. pag. 636. 637. App. pag. 242. 243. Dio. Cass. l. 36. p. 25. & 26.*

ces Ambaſſadeurs, les fit jetter en priſon, & mit la tête de ſon beau-pere à prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en ſaiſir, ou le tuer; ſous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à ſon fils contre lui, mais en effet pour faire ſa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

*Cent mille écus.*

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena ſon armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec ſon fils, qui portoit le même nom que lui. On a vû ci-deſſus que ce Roi d'Arménie avoit épouſé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux ſans ſujet. Le troiſiéme, pour ſe dérober à la cruauté d'un pere ſi dénaturé, ſe ſauva chez Phraate roi des Parthes, dont il avoit épouſé la fille. Son beau-pere le ramena en Arménie à la tête d'une armée, & ils aſſiégérent Artaxate. Mais trouvant la place très forte, & pourvûe de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un long ſiége, Phraate lui laiſſa une partie de l'armée pour continuer le ſiége, & s'en retourna dans ſes Etats avec le reſte. Tigrane


le pere vint bientôt après fondre avec toutes ſes troupes ſur ſon fils, le battit, & le chaſſa du pays. Ce jeune Prince, après ce malheur, avoit deſſein de ſe rendre auprès de Mithridate ſon grand-pere. Mais en y allant, il apprit ſa défaite, & ſe vit déchu de l'eſpérance qu'il avoit d'obtenir de lui du ſecours. Il prit donc le parti de ſe jetter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, & vint ſupplier Pompée de le prendre ſous ſa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, & fut bien aiſe de ſa venue: car, allant porter la guerre en Arménie, il avoit beſoin d'un guide comme lui. Il ſe fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effraié de cette nouvelle, & ſentant bien qu'il n'étoit pas en état de réſiſter à une armée ſi puiſſante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambaſſadeurs que Mithridate lui avoit envoiés, & les ſuivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre ſa perſonne & ſa couronne à la diſcrétion de Pompée &

des Romains. Il [a] diſoit que de tous les Romains il n'y avoit que Pompée, à la bonne foi de qui il voulût ſe confier : que de quelque maniére qu'il décidât de ſon ſort, il ſe trouveroit content : qu'il n'étoit point honteux d'être vaincu par un homme, que nul ne pouvoit vaincre ; & qu'on pouvoit ſans deshonneur ſe ſoumettre à celui que la fortune avoit élevé au-deſſus de tous les autres.

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp, deux Huiſſiers de Pompée ſortirent au-devant de lui, & lui ordonnérent de deſcendre, & d'entrer à pié, lui diſant que jamais on n'avoit vû d'étranger paſſer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même ſon épée, il la donna à ces Huiſſiers : & enfin, quand il fut aſſez près de Pompée, prenant ſon diadême il voulut le mettre à ſes piés, & ſe proſternant honteuſement

a Mox ipſe ſupplex & præſens ſe regnumque ditioni ejus permiſit, præfatus : neminem alium neque Romanum neque ullius gentis virum futurum fuiſſe, cujus ſe fidei commiſſurus foret, quàm Cn. Pompeium. Proinde omnem ſibi vel adverſam vel ſecundam, cujus auctor ille eſſet, fortunam tolerabilem futuram. Non eſſe turpe ab eo vinci, quem vincere eſſet nefas : neque ei inhoneſtè aliquem ſummitti, quem fortuna ſuper omnes extuliſſet. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 37.*



à terre, lui embraſſer les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher, & le prenant par la main il le mena dans ſa tente, le fit aſſeoir près de lui à ſa droite, & ſon fils le jeune Tigrane à ſa gauche. Après quoi il le remit au lendemain, pour entendre ce qu'il avoit à lui dire, & invita le pere & le fils à ſouper ce ſoir-là avec lui. Le fils refuſa de s'y trouver avec ſon pere ; & comme il ne lui avoit donné aucune marque de reſpect pendant l'entrevûe, & l'avoit traité avec la même indifférence qu'il auroit fait un étranger, Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout-à-fait ſes intérêts, en prenant connoiſſance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condanné le Roi Tigrane à paier ſix mille talens aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avoit faite ſans ſujet, & à leur céder toutes ſes conquêtes en deçà de l'Euphrate ; il ordonna que ce Prince régneroit dans ſon ancien roiaume d'Arménie Majeure, & que ſon fils auroit la Gordienne & la Sophéne, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de ſon pere, & après ſa mort tout le reſte de ſes

*Dix-huit millions.*

Etats ; en réservant pourtant au pere les trésors qu'il avoit dans la Sophéne, sans lesquels il lui eût été impossible de paier aux Romains la somme que Pompée exigeoit de lui.

Le pere fut fort content de ces conditions, qui lui laissoient encore une Couronne. Mais le fils, qui s'étoit mis des chiméres dans la tête, ne put gouter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même si mécontent, qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui se douta de son dessein, le fit garder à vûe : & quand il vit qu'il refusoit absolument de consentir que son pere retirât ses trésors de la Sophéne, il le fit mettre en prison. Ensuite, aiant découvert qu'il faisoit solliciter la Noblesse d'Arménie à prendre les armes, & qu'il tâchoit d'y engager aussi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réservoit pour le triomphe.

Peu de tems après, Phraate, roi des Parthes, envoia redemander à Pompée ce jeune Prince qui étoit son gendre ; & lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse, que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son



beau-pere ; & que pour ses conquêtes, il leur donneroit les bornes que la raison & la justice lui prescriroient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophéne, il paia les six mille talens ; & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque simple soldat, de mille à chaque Centenier, de dix mille à chaque Tribun, & par cette libéralité il obtint le titre d'Ami & d'Allié du peuple Romain. Elle lui seroit pardonnable, s'il ne l'avoit pas souillée par des bassesses indignes d'un Roi.

*25 livres.* *500 livres.* *5000 livres.*

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entiére, & y ajouta la Sophéne & la Gordienne, qu'il avoit destinées au jeune Tigrane.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arrêter : mais il les battit, & obligea les Alba-

*Plut. in Pomp. p. 637. Dio. Cass. l. 36. p. 28-33. App. p. 242-245.*

* *Ce fleuve est appellé Cyrnus par quelques Auteurs.*

niens à demander la paix. Il la leur accorda, & passa l'hiver dans leur pays.

An.M. 3939. Av.J.C. 65. L'année suivante, il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerriére, & qui n'avoit jamais encore été soumise. Elle avoit toujours conservé sa liberté pendant que les Médes, les Perses, & les Macédoniens avoient eu successivement l'Empire de l'Asie. Pompée vint à bout de domter ces Peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoia un lit, une table, & un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces présens pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des Trésoriers pour le Trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide, & fit prisonnier leur Roi Oltace, qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux prises avec les Ibériens, & avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Cosis frere du Roi Orode. Ce


Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant sur lui, il lui lança son javelot. Mais Pompée l'aiant joint, lui appuia sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux piés de son cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix, qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands présens, & en donnant ses fils en otage aux Romains pour sureté qu'il l'observeroit mieux que par le passé.

Mithridate cependant avoit passé l'hiver à Dioscourias sur le Pont Euxin au Nord-Est. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Bosphore Cimmérien, en traversant le pays de diverses nations des Scythes, dont quelques-unes le laissérent passer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce roiaume du Bosphore Cimmérien est le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée : & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de ses

fils nommé Machare. Mais ce jeune Prince avoit été pressé si vivement par les Romains pendant qu'ils assiégeoient Sinope, & que leur flote étoit maitresse du Pont Euxin, qui étoit entre cette ville & son roiaume, qu'il avoit fait la paix avec eux, & l'avoit observée inviolablement jusqu'alors. Il savoit bien que cette conduite déplaisoit extrêmement à son pere, & ainsi il appréhendoit fort sa présence. Pour se raccommoder avec lui, il lui envoia des Ambassadeurs sur la route, qui lui représentérent que ç'avoit été la nécessité de ses affaires qui l'avoit obligé d'agir contre son inclination. Mais voiant que son pere ne se laissoit point toucher à ses raisons, il essaia de se sauver par mer, & fut pris par des vaisseaux que Mithridate avoit fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer, que de tomber entre les mains de son pere.

Pompée aiant achevé la guerre dans le nord, & voiant qu'il étoit impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré, ramena son armée au midi ; & en passant il soumit Darius roi des Médes, & Antiochus roi de Comagéne. Il vint en Sy-



rie, & se rendit maître de tout cet Empire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie & Damas, & Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre : c'étoient deux de ses Lieutenans Généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui par la permission de Luculle régnoit depuis quatre ans dans une partie de ce pays-là, dont il s'étoit saisi quand Tigrane l'abandonna, vint le prier que par son moien il pût être rétabli sur le trône de ses peres. Mais Pompée refusa de l'entendre, & le dépouilla de tous ses Etats, dont il fit une province Romaine. Ainsi, pendant qu'on laissoit l'Arménie à Tigrane qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus qui ne leur avoit jamais fait aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane : qu'il n'étoit pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus étoit un Prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays : que le mettre entre ses mains,

*Appian. in Syr. p. 133. Justin. l. 40. cap. 2.*

ce seroit l'exposer aux ravages & aux courses continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa Couronne, & fut réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que finit l'Empire des Séleucides en Asie, qui avoit duré près de deux cens cinquante ans.

An. M. 3939.
Av. J. C. 65.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie, il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur Roi, se soulevérent; & après l'avoir chassé, appellérent Ptolémée Auléte pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'Article suivant.

*Plut. in Pomp. pag. 638. 639.*

Pompée s'étant transporté à Damas, y régla plusieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées qui venoient lui faire leur cour, & qui s'y trouvérent tous en même tems.

*Val. Max. l. 5. c. 7.*

C'est pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié & de respect entre un pere & un fils : combat rare dans les tems dont nous parlons, où les meurtres & les parricides les plus affreux


ouvroient le chemin au trône. Ariobarzane, Roi de Cappadoce, se démit volontairement de son roiaume en faveur de son fils, & lui mit le diadême sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincéres coulérent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la désobéissance permise, &[a] il auroit constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre, si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathes.

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée : & il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

[a] Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntati autoritas Pompeii adfuisset. *Valer. Max.*

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Bosphore dont elle avoit la garde, avec les trésors qui y étoient cachés, lui demandant pour récompense que si son fils Xipharès tomboit entre ses mains il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces présens que ceux qui pouvoient servir à l'ornement des temples. Quand Mithridate sut ce qu'avoit fait Stratonice, pour se venger de la facilité avec laquelle elle s'étoit rendue, qu'il regardoit comme une trahison, il tua Xipharès sous les yeux de sa mere, qui vit ce triste spectacle de l'autre bord du détroit.

Caïne, ou la Ville-neuve, étoit la plus forte de toutes les places du Pont. Aussi étoit-ce là que Mithridate avoit la plus grande partie de son trésor, & ce qu'il possédoit de plus précieux, parce qu'il la regardoit comme imprenable : mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, & avec elle tout ce que Mithridate y avoit laissé. On y trouva entr'autres choses des Mémoires secrets qu'il avoit dressés lui-même, qui servirent beaucoup à faire connoitre son caractére.



Dans l'un il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées, entr'autres son propre fils Ariarathe, & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Quelle bizarrerie ! Avoit-il peur que le public & la postérité ne fussent pas instruits de ses crimes, ni de leurs motifs ?

On y trouva aussi ses Mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon Grammairien, qui étoit un de ses affranchis, & on les publia ensuite dans cette langue. Car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avoit celle d'être très habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoison admirable qui porte encore son nom, & dont les Médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

*Plin. l. 25. cap. 2.*

Pompée, pendant le séjour qu'il fit à Aspis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étoient les choses pouvoit le permettre. Dès que le printems fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le roiaume du Bosphore, où

An. M. 3940.
Av. J. C. 64.
*Joseph. Antiq. XIV. 5. 6.*
*Plut. in Pomp. pag. 639-641.*
*Dio. Cass. l. 37. p. 34-36.*
*App. p. 246-251.*

il étoit encore retourné. Il eût falu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée, & traverser des pays habités par des nations barbares; dont quelques-uns même étoient déserts: entreprise fort dangereuse, & où l'on couroit risque de périr. Ainsi, tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle maniére la flote Romaine, qu'elle empéchât tous les convois qu'on eût pu envoier à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la derniére extrémité, & dit, en partant, qu'il laissoit à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines: c'étoit la faim & la nécessité.

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la passion démesurée & pleine de vanité qu'il avoit de pousser ses conquêtes jusqu'à la Mer Rouge. En Espagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines jusques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avoit étendues jusques à la Mer Caspienne. Il croioit qu'il ne manquoit plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la Mer Rouge. En arrivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie sur l'Oronte villes libres, & continua sa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter ensuite ses victoires jusqu'à la Mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, & à se rendre dans le Pont.



Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambassade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faisoit proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, sa Couronne héréditaire; qu'il paieroit un tribut aux Romains, & leur céderoit tous ses autres Etats. Pompée répondit, qu'il vînt donc aussi en personne, comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, mais il proposa d'y envoier ses enfans, & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque tems à Amisus,

l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirérent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Luculle sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entiérement terminée; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens, & partagea les Etats de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore, & l'on devoit tout craindre d'un Prince inépuisable en ressources, que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter, & à qui ses pertes mêmes sembloient inspirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet, dans le tems qu'on le croioit perdu sans retour, il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invasion jusques dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie Mineu-


re, avec plusieurs villes & pays voisins, à Déjotare, Prince de Galatie, qui étoit toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, & lui accorda le titre de Roi. C'est ce même Déjotare, qui aiant toujours été depuis attaché par reconnoissance à Pompée, encourut la haine de César, & eut besoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit aussi en même tems Archélaüs Grand-Prêtre de la Lune, qui étoit la grande déesse des Comaniens dans le Pont, & lui donna la souveraineté du lieu, qui contenoit bien six mille personnes, toutes dévouées au culte de cette déesse. J'ai déja marqué que cet Archélaüs étoit fils de celui qui avoit commandé en chef les troupes que Mithridate avoit envoiées en Gréce dans la premiére guerre qu'il eut avec les Romains, & qui aiant été disgracié par Mithridate, s'étoit retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étoient toujours demeurés depuis très affectionnés, & leur avoient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le pere étant mort, on donna au fils, pour récompenser les services de l'un & de l'autre, cette Prêtrise de Comane

avec la Souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas Roi de l'Arabie Pétrée profita de son absence, & fit des courses dans la Syrie, qui en incommodérent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En passant, il trouva sur sa route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée, & qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti, cependant, loin de perdre courage, il avoit formé le projet de traverser la Pannonie, & en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent, & qui lui étoit inspiré par sa haine invétérée, & par un desespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étoient


entrés dans ses troupes, & avoient grossi considérablement son armée. Il avoit envoié des députés en Gaule solliciter les peuples de se joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes passions sont toujours fort crédules, & qu'on se flate aisément de tout ce qu'on desire avec ardeur, il espéroit que le feu de la revolte parmi les esclaves d'Italie & de Sicile, peutêtre mal éteint, pourroit se rallumer tout d'un coup à sa présence : que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer, & susciteroient de nouvelles affaires aux Romains : & que les peuples accablés par l'avarice & la cruauté des Magistrats & des Généraux, seroient ravis de se tirer par son moien de l'oppression sous laquelle ils gémissoient depuis lontems. Voila les pensées qu'il rouloit dans son esprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il faloit faire plus de cinq cens lieues, & traverser le pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tirol, & la Lombardie, & passer trois grands fleu-

ves, le Borysthéne, le Danube, & le Po : la seule idée d'une si rude & dangereuse marche, jetta une telle fraieur dans son armée, que, pour rompre son dessein, elle conspira contre lui, & élut Pharnace son fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette revolte parmi les soldats. Alors Mithridate se voiant abandonné de tout le monde, & que son fils même ne vouloit pas lui permettre seulement de se sauver où il pourroit, se retira dans son appartement ; & après avoir donné du poison à ses femmes, à ses concubines, & à celles de ses filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poison ne faisoit pas son effet sur lui, il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

An. M. 3941. Av. J. C. 63. Mithridate avoit régné soixante ans, & en avoit vécu soixante & douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours sur lui du poison, afin de leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit pas


d'autre ressource. L'appréhension qu'il eut que son fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeste résolution qu'il exécuta avec tant de promtitude. On dit communément que ce qui fit que le poison qu'il prit ne le tua pas, venoit de ce qu'il avoit tant pris de son contrepoison, que son tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poison. Mais l'on prétend que c'est une erreur, & qu'il est impossible de trouver un reméde particulier qui puisse servir d'antidote général contre toutes les espéces de poison.

Pompée étoit à Jéricho dans la Palestine, où les différens d'Hyrcan & d'Aristobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avoient amené, quand il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépéchés du Pont pour lui remettre en main les lettres de ses Lieutenans. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de laurier, ce qui ne se pratiquoit que lorsqu'ils venoient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante & avantageuse, l'armée fut fort curieuse & avide de l'apprendre. Comme elle ne faisoit que commencer à former

ſon camp, & qu'elle n'avoit pas encore dreſſé le Tribunal de deſſus lequel le Général leur parloit, ſans s'amuſer à en faire un de gazon, comme c'étoit l'ordinaire, parce qu'il auroit falu trop de tems, elle en fit un à la hâte des bats de leurs bêtes de ſomme, ſur lequel Pompée monta ſans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, & la maniére dont il s'étoit tué lui-même; que ſon fils Pharnace ſoumettoit aux Romains, & ſa perſonne & ſes Etats; & qu'ainſi cette guerre fâcheuſe, qui avoit duré ſi lontems, étoit enfin terminée. Ce fut un grand ſujet de joie & pour le Général, & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince a, dit un Hiſtorien, dont il eſt difficile de ſe taire, & encore plus d'en parler: plein de vivacité dans les guerres; diſtingué par ſon courage; très grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de ſon ame; véritablement Général par la prudence & le

a Vir, neque ſilendus, neque dicendus ſine cura: bello acerrimus, virtute eximius: aliquando fortuna, ſemper animo maximus: conſiliis dux, miles manu: odio in Romanos Annibal. *Vell. Paterc. l. 2, c. 18.*


conſeil, & ſoldat par les coups de main hardis & périlleux: un ſecond Annibal par ſa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate, qu'après Alexandre c'étoit le plus grand des Rois: *ille rex poſt Alexandrum maximus.* Il eſt bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités: une vaſte étendue d'eſprit qui embraſſoit tout, une ſupériorité de génie capable des plus grandes entrepriſes, une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvoient abbattre, une induſtrie & une hardieſſe inépuiſables en reſſources, qui après les plus grandes pertes le faiſoient reparoitre tout d'un coup ſur la ſcéne plus puiſſant & plus terrible que jamais. Je ne croi pas pourtant qu'on puiſſe le donner pour un Capitaine achevé: ce n'eſt pas, ce me ſemble, l'idée qui réſulte de ſes actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des Généraux ſans mérite & ſans expérience. Depuis qu'on lui eut oppoſé Sylla, Luculle, Pompée, ce ne fut plus de même, & l'on ne voit pas que dans les batailles il ſe

*Academ. Quæſt. lib. 4. n. 3.*

ſoit fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à ſe poſter avantageuſement, ni par la préſence d'eſprit dans les contretems inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occaſions dangereuſes & dans le feu de l'action. Mais, quand on lui ſuppoſeroit toutes les qualités d'un grand Général, ſon nom ne peut être qu'en horreur, quand on conſidére les meurtres & les parricides ſans nombre dont il ſouilla ſon régne, & cette cruauté barbare qui ne reſpecta ni mere, ni femme, ni enfans, ni amis, & qui ſacrifia tout à ſon inſatiable ambition.

An. M. 3941. Av. J. C. 63. *Joſeph Antiq.* XIV. 4-8. *& de Bello Jud.* I-5.

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à deſſein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en étoit roi, vit ſon armée prête à entrer dans ſes Etats, il envoia faire ſes ſoumiſſions par une Ambaſſade.

*Plut. in Pomp.* p. 641. *App.* p. 250-252. *Dio. Caſſ.* l. 36. p. 35. & 36.

Les troubles de la Judée occupérent Pompée quelque tems. Il revint enſuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont. En arrivant à Amiſus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace ſon fils lui envoioit, apparemment pour aſſurer Pompée par ſes propres yeux de la vérité de la mort d'un ennemi


qui lui avoit cauſé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands préſens, pour ſe le rendre favorable. Pompée reçut les préſens, mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi, & l'envoia à la ville de Sinope, pour y être enterré avec les Rois de Pont ſes ancêtres, qui avoient là depuis lontems leur ſépulture ordinaire ; & ordonna les ſommes qu'il faloit pour lui faire des funérailles roiales.

Dans ce dernier voiage, il prit poſſeſſion de toutes les places qui étoient encore reſtées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richeſſes immenſes, ſur tout à Télaure, où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate, avec ſon principal arſenal. On compta juſqu'à deux mille coupes d'onyx enchaſſées dans de l'or, avec une ſi prodigieuſe quantité de vaiſſelle de toute eſpéce, de meubles, & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval, qu'il falut au Queſteur, c'eſt-à-dire au Tréſorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le roiaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephése. Ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cens dragmes, (sept cens cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poste qu'ils occupoient. Enfin la somme à laquelle se montérent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla jusqu'à seize mille talens, c'est-à-dire quarante-huit millions : & il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au Trésor à Rome le jour de son entrée.

An. M. 3943. Av. J.C. 61. Son triomphe dura deux jours, & fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cens vingt-quatre captifs des plus distingués : entre lesquels étoient Aristobule roi de Judée avec son fils Antigone, Olthace roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane roi d'Arménie ; la sœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce Roi, on porta en triomphe


son trône & son sceptre, & un buste colossal de la hauteur de huit coudées, qui étoit d'or.

## ARTICLE SECOND.

Ce second Article contient l'histoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du régne de Ptolémée Auléte jusqu'à la mort de Cléopatre, où finit le roiaume d'Egypte : c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3939 jusqu'à l'an 3974.

### §. I.

*Ptolémée Auléte avoit été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de César & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppose un Oracle de la Sibylle: malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille*

*lui succéde avec son frere encore tout jeune.*

An. M. 3939. Av. J. C. 65. Tom. IX. p. 425, &c.

NOUS AVONS VU comment Ptolémée Auléte étoit monté sur le trône d'Egypte. Alexandre son prédécesseur en aiant été chassé par ses sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du sang roial, il avoit fait le peuple Romain son héritier. Le Sénat, pour les raisons que j'ai raportées, ne jugea pas à propos alors de prendre possession des Etats qui lui avoient été légués par le Testament d'Alexandre: mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, & envoia des députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne se prescrivoient point; & c'étoit un établissement mal assuré, que de posséder un Etat, où il croioit en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moien de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome.



C'étoit un moien sûr pour Ptolémée de se faire reconnoitre autentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de l'obtenir. La mémoire du Testament de son Prédécesseur étoit encore toute récente; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne souvent de plus nuisibles, le surnom de *Joueur de flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Egypte.

Il ne desespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but, furent lontems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toujours été, si César n'eût jamais été Consul. Cet esprit ambitieux, qui croioit bons tous les moiens & tous les expédiens qui le conduisoient à ses fins, accablé de dettes immenses, & trouvant ce Roi disposé à mériter à force d'argent ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de

Sueton. in Jul. Caes. cap. 54. Dio. Cass. l. 39. p. 97. Strab. l. 7. pag. 796.

Rome aussi chérement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut nécessaire pour y faire consentir le peuple, près de six mille talens, c'est-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix il fut déclaré ami & allié du peuple Romain.

An. M. 3946. Av. J. C. 58. Quoique ce Prince tirât tous les ans de son roiaume plus de deux fois autant, il ne put trouver tout à coup cette somme sans surcharger extrêmement ses sujets. Ils étoient déja fort mécontens de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'île de Cypre comme un ancien appanage de l'Egypte, &, en cas de refus, déclarer la guerre aux Romains. Dans cette disposition, les levées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire, aiant achevé de les aigrir, ils se soulevérent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir pour mettre sa vie en sureté. Il cacha si bien sa route, qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine à sa place l'aînée de trois filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoiqu'il eût deux fils, parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes.




Cependant Prolémée aiant abordé à l'île de Rhodes, qui étoit sur son chemin pour aller à Rome, apprit que Caton, qui depuis sa mort a été appellé dans l'histoire Caton d'Utique, y étoit arrivé aussi il y avoit quelque tems. Ce Prince étant bien aise de conférer avec lui sur ses affaires, le fit avertir aussitôt de sa venue, comptant qu'il ne tarderoit point à le venir trouver. On va connoitre ici la grandeur, ou plutôt la fierté Romaine. Caton lui fit dire, qu'il vînt lui-même le chercher, s'il vouloit lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Prolémée entra dans sa chambre; & le saluant comme un homme du commun, lui dit seulement de s'asseoir. Le Roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laissoit pas d'admirer en lui-même, comment tant de hauteur & de fierté pouvoit s'accorder dans un même homme avec la simplicité & la modestie qui paroissoient dans son habillement & dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant entré en matiére, Caton le blâma ouvertement, de ce qu'il quittoit le plus beau roiaume du monde,

Plut. in Caton. Utic. p. 776.

pour aller s'exposer au faste & à l'avarice insatiable des Grands de Rome, & souffrir mille indignités. Il ne feignit point de lui dire, que quand il vendroit toute l'Egypte, il n'auroit pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conseilla donc de retourner en Egypte, & de s'y raccommoder avec ses sujets; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi s'il le vouloit, & lui offrant pour cela son entremise & ses bons offices.

Ptolémée, à ce discours, revenu comme d'un songe, & aiant pensé murement à tout ce que le sage Romain lui avoit dit, reconnut la faute qu'il avoit faite de quitter son roiaume, & songeoit à y retourner. Mais les amis qu'il avoit avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome, (on devine bien dans quelles vûes,) le détournérent de suivre le conseil de Caton. Il eut tout le tems de s'en repentir, quand il se trouva, dans cette superbe ville, réduit à solliciter son affaire de porte en porte chez chaque Magistrat comme un simple particulier.

César, sur qui il fondoit sa principale espérance, ne s'y trouva pas: il faisoit

*Dio. lib. 39. p. 97. 98.*



la guerre dans les Gaules. Mais Pompée, qui y étoit, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec César, Ptolémée avoit depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avoit rendus dans la guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéïssance, ainsi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulemenr par la côte de Syrie, étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

*Plin. l. 33. c. 10. Cic. ad famil. lib. 1. Ep. 1-4. Id. in Pison. n. 48-50. Id. pro Cœl. n. 23. 24.*

Mais, avant que son Consulat fût achevé, les Egyptiens aiant appris que leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croioient, & qu'il étoit allé à Rome, y envoiérent une Ambassade solennelle pour justifier leur revolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes, dont le chef étoit un célébre philosophe nommé Dion, qui avoit à Rome des amis con-

AN. M. 3947. AV. J. C. 57.

sidérables. Ptolémée en aiant eu avis, trouva le moien de faire périr par le fer ou par le poison la plupart des Ambassadeurs; & il intimida si fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'osérent ni s'acquitter de leur commission, ni demander justice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre aussi odieux qu'il étoit méprisé; & les profusions immenses qu'il faisoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéressés du Sénat devinrent si publiques, qu'on ne parloit d'autre chose dans toute la ville.

Un mépris des loix si marqué, une audace si effrénée, excitérent l'indignation de tout ce qui restoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entr'autres, philosophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur sa requête, il fut résolu qu'on manderoit Dion, pour être instruit de la vérité du fait par sa bouche. Mais la brigue du Roi, composée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prêté pour corrompre les autres, agit si ouvertement en sa faveur, que Dion n'osa



paroitre: & Ptolémée l'aiant aussi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accusé juridiquement, le Roi en fut quitte pour soutenir qu'il en avoit eu un juste sujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât sa présence, soit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il étoit, s'il y demeuroit davantage, il en partit peu de jours après, & se retira à Ephése dans le temple de la déesse, attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisoit plus de bruit à Rome que jamais. Un des Tribuns du peuple, il s'appelloit C. Caton, jeune homme vif, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence, se déclara par de fréquentes harangues contre Ptolémée & Lentulus, & il fut écouté du peuple avec un plaisir singulier & un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle ma- An. M. 3948.
chine, il attendit qu'on eût nommé de Av. J.C. 56.
nouveaux Consuls; & dès que Lentulus fut sorti de charge, il produisit devant le peuple un Oracle de la Sibylle, qui portoit: *Si un roi d'Egypte, aiant besoin de secours, s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié: mais pour-*

*tant vous ne lui donnerez pas de troupes. Car, si vous lui en donnez, vous souffrirez & risquerez beaucoup.*

La forme ordinaire étoit de communiquer ces sortes d'Oracles au Sénat avant toutes choses, pour examiner s'il étoit à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigue du Roi n'y fît résoudre de supprimer celui-ci, qui étoit si contraire à ce Prince, présenta aussitôt au peuple les Prêtres dépositaires des Livres sacrés, & les obligea, par l'autorité que sa charge de Tribun lui donnoit, d'exposer en public ce qu'ils y avoient trouvé, sans demander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée & pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étoient trop précises, pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs ennemis souhaitoient. Aussi Lentulus, dont le Consulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le Décret du Sénat qui l'avoit commis pour rétablir Ptolémée, partit aussitôt pour sa province en qualité de Proconsul.

Il ne se trompoit pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux Consuls,


nommé Marcellinus, ennemi déclaré de Pompée, aiant proposé l'Oracle au Sénat, il fut arrêté qu'on y auroit égard, & qu'il paroissoit dangereux pour la République de rétablir par force le Roi d'Egypte.

Il ne faut pas croire que dans le Sénat il y eût aucune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel Oracle. Personne ne doutoit qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, & qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrette de politique. Mais il avoit été publié & approuvé dans l'assemblée du peuple crédule & superstitieux jusqu'à l'excès, & le Sénat ne pouvoit plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voiant que Lentulus avoit trop d'ennemis à Rome, il abandonna le Décret qui l'avoit commis pour son rétablissement, & fit demander par Ammonius son Ambassadeur qu'il avoit laissé à Rome, que cette commission fût donnée à Pompée, parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cause de l'Oracle, il jugea, avec raison, qu'il faloit substituer à la force

une homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvoit alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puissant roi que l'Asie eût vû depuis Alexandre.

*Cicer. ad famil. lib. 1. Epist. 7.*

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat, & débatue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevérent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus son ami intime, qui, pendant qu'il étoit Consul, avoit infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moien de lui rendre aucun service dans l'état où étoient les choses, & que pouvoit faire ce Proconsul sans emploier la force ouverte contre un grand roiaume, ce qui étoit expressément défendu par l'Oracle? Voila comme auroient pensé des personnes peu subtiles & peu spirituelles, & qui ne sauroient pas se retourner. L'Oracle ne défendoit que de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontiére, & aller cependant avec une


bonne armée assiéger Alexandrie? Puis, quand il l'auroit prise, s'en retourner en y laissant une bonne garnison; & ensuite y renvoier le Roi, qui trouveroit toutes choses disposées à le recevoir, sans violence & sans troupes? Ce fut l'avis de Cicéron; & afin qu'on n'en doute point, je raporterai ses propres paroles, tirées d'une lettre qu'il écrivoit pour lors à Lentulus. » C'est à » vous à juger, lui dit-il, étant, com» me vous l'êtes, maître de la Cilicie » & de Cypre, ce que vous pouvez en» treprendre, & faire réussir. S'il vous » paroit que ce soit une chose faisable » de vous emparer d'Alexandrie & du » reste de l'Egypte, il est sans doute & » de votre honneur, & de celui de la » République, que vous y alliez avec » votre flote & votre armée, en laissant » le Roi à Ptolémaïde, ou en quelque » autre lieu voisin; afin qu'après que » vous aurez appaisé la revolte, & » mis de bonnes garnisons par tout, ce » Prince y puisse retourner surement. » De [a] cette sorte, vous le rétablirez » comme le Sénat vous l'a ordonné » d'abord; & il y rentrera sans trou-

[a] Ita fore ut per te restituatur, quemadmodum initio Senatus censuit; & sine multitudine reduca-

» pes, ainsi que nos dévots assurent » que la Sibylle l'a marqué. « [a] Croiroit-on qu'un grave Magistrat, dans une affaire importante comme celle dont il s'agit ici, fût capable de proposer un tel détour, qui paroit peu convenable à la droiture & à la probité dont Cicéron se piquoit? C'est qu'il comptoit l'Oracle prétendu de la Sibylle pour ce qu'il étoit en effet, c'est-à-dire pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de cette entreprise, qui étoient grandes & réelles, n'osa pas s'y engager, & il suivit l'avis que Cicéron lui donnoit à la fin de sa lettre, en lui représentant, » Que tout le monde jugeroit de sa conduite par l'événement. » Qu'ainsi il n'avoit qu'à prendre si » bien ses mesures, qu'il fût sûr de » réussir : & qu'autrement il feroit » mieux de ne rien entreprendre.

An. M. 3949. Av. J. C. 55. Appian. in Syr. pag. 120. & in Parth. p. 134.

Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de Proconsul, fut moins timide & moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi ex-

tur, quemadmodum homines religiosi Sibyllæ placere dixerunt.

a Ex eventu homines de tuo consilio esse judicaturos, videmus... Nos quidem hoc sentimus, si exploratum tibi sit, posse te illius regni potiri, non esse cunctandum, sin dubium, non esse conandum.



presse à tout Proconsul de sortir de sa province, ni de déclarer quelque guerre que ce fût, même de proche en proche, sans un ordre exprès du Sénat, il s'étoit mis en marche pour aller au secours de Mithridate Prince des Parthes, chassé par le Roi son frere de la Médie qui lui étoit tombée en partage. Il avoit déja passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein, quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée, leur protecteur & leur ami commun, tout récemment déclaré Consul pour l'année suivante, par lesquelles il conjuroit Gabinius de se rendre favorable aux propositions que ce Prince lui feroit pour le rétablir dans son roiaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, & encore plus l'espoir d'un gain considérable, ébranlérent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui cherchoit des occasions de se signaler, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolémée dont les priéres flatoient son ambition, achevérent de le déterminer. C'est ce fameux Marc Antoine, qui forma depuis avec le jeune César & Lépidus le second Triumvirat. Gabinius l'avoit engagé à le suivre dans

Plut. in Anton. pag. 916. 917.

la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit périlleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chérement. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le Général que pour l'armée, dix mille talens, c'est-à-dire trente millions, paiables, la meilleure partie comptant & par avance, & le reste sitôt qu'il seroit rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

*Strab. l. 12. p. 538. Id. lib. 17. pag. 794. & 796. Dio. lib. 39. p. 115-117. Cic. in Pison. n. 49. 50.*

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Egyptiens avoient envoié offrir la Couronne & Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui du côté de sa mere Séléne étoit l'héritier mâle le plus proche. Les Ambassadeurs le trouvérent mort, & revinrent. A leur retour, on apprit que son frere Séleucus, surnommé Cybiosacte, vivoit encore. On lui envoia faire les mêmes offres, & il les accepta. C'étoit un Prince qui avoit des inclinations basses, & qui ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre le Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de



celui d'or massif où il avoit reposé jusqu'alors. Cette action, & beaucoup d'autres pareilles, l'aiant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Elle épousa ensuite Archélaüs, Grand Prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince.

*Plut. in Anton. pag. 916. 917.*

Gabinius, après avoir repassé l'Euphrate, & traversé la Palestine, marcha droit en Egypte. Ce qu'il y avoit le plus à craindre dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il faloit faire pour arriver à Péluse. Car il faloit nécessairement passer par des lieux couverts de sable d'une hauteur qui effraioit, & si arides, qu'on n'y trouvoit pas une goute d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoié devant avec la cavalerie, non seulement s'empara des passages, mais encore, aiant pris Péluse la clé de l'Egypte de ce côté-là, & fait la garnison prisonniére, rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée, & donna une ferme espérance de la victoire à son Général.

Les ennemis tirérent un grand avantage du desir de gloire dont Antoine étoit possédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine & par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine, qui sentoit bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même, s'y opposa, & empécha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avoit eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses; le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour se défendre, tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant sorti de la ville pour aller au devant des Romains, quand il falut camper, & remuer la terre pour se retrancher,



les Egyptiens, accoutumés à vivre dans l'oisiveté & les délices, se mirent à crier à haute voix, qu'Archélaüs y fit travailler des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avoit été son ami particulier & son hôte, aiant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna roialement, & lui fit des obséques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains qui servoient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur singuliére, & d'une extrême générosité.

L'Egypte fut bientôt soumise, & obligée de recevoir Auléte, qui entra en pleine possession de ses Etats. Afin de l'y bien affermir, Gabinius lui laissa quelques troupes Romaines pour la garde de sa personne. Ces troupes prirent à Alexandrie les maniéres & les coutumes du pays, & donnérent dans le luxe & la mollesse qui y régnoient plus que dans aucune ville. Auléte fit mourir sa fille Béréni-

ce, pour avoir porté la Couronne pendant son exil ; & ensuite il se défit de la même maniére de tous les gens riches qui avoient été du parti opposé au sien. Il avoit besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avoit promise à Gabinius, au secours duquel il devoit son rétablissement.

*Diod. Sic. l. 1. p. 74. 75.* Les Egyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer. Mais peu de jours après un soldat Romain aiant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empécher le peuple de le mettre en piéces sur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étoient de ce nombre.

*Cic. pro Rabir. Posth.* On ne sait plus rien de la vie de Ptolémée Auléte, sinon qu'un Chevalier Romain, nommé C. Rabirius Posthumus, qui lui avoit prété, ou fait préter, la plupart des sommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire paier quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il desespéroit de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moiennant quoi il



pourroit se rembourser peu à peu par ses mains. Le malheureux créancier aiant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptoit pas, le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arréter, quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers amis de César, & que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisque le prêt s'étoit fait & les obligations passées en sa présence & par son entremise dans une maison de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison & d'Egypte plus misérable qu'il n'y étoit allé. Pour comble de disgrace il fut accusé juridiquement à Rome sitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le Sénat par les sommes qu'il lui avoit prétées pour cet usage ; d'avoir deshonoré sa qualité de Chevalier Romain par l'emploi qu'il avoit pris en Egypte ; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu, en avoit raporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre, & qui nous reste encore, est un monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi.

AN. M. 3952. AV. J. C. 52.

An. M. 3953.
Av. J. C. 51.
*Cæsar, de bello civili, lib. 3.*

Ptolémée Auléte mourut paisible possesseur du roiaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes (car la fille, qui étoit la plus âgée des deux, n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

*Eutrop. l. 6.*

## §. II.

*Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle léve des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris.*



*Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noié en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome.*

An. M. 3956.
Av. J. C. 48.
*Plut. in Pomp. p. 659-662.*
*Idem in Cæs. p. 730. 731.*
*App. de bell. civil. l. 2. p. 480-484.*
*Cæsar, l. 3. de bell. civil.*
*Dio. l. 42. p. 200-206.*

On sait peu de choses du commencement du régne de Cléopatre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Achillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avoient ôté à Cléopatre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Auléte lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée, après avoir

perdu la bataille de Pharsale, prit la route d'Egypte, comptant que dans son malheur, il y trouveroit un asyle ouvert & assuré. Il avoit été le protecteur d'Auléte, pere du Roi régnant: ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il espéroit trouver dans le fils de la reconnoissance, & en être assisté puissamment. Lorsqu'il arriva, Ptolémée étoit sur la côte avec son armée entre Péluse & le mont Casius; & Cléopatre assez près de là, aussi à la tête de ses troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoia demander à Ptolémée la liberté d'aborder, & d'entrer dans son roiaume.

Les deux Ministres Pothin & Achillas consultérent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle réponse on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le résultat de ce Conseil, aimant mieux s'exposer à être le jouet de trois indignes personnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir son salut à César, qui étoit son beau-pere, & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir: d'autres vouloient


lui faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, & déploiant toute son éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raison étoit, que s'ils le recevoient, César ne leur pardonneroit jamais d'avoir assisté son ennemi. Que si on le renvoioit sans le secourir, & que ses affaires se rétablissent, il ne manqueroit pas de se venger de leur refus. Qu'ainsi il n'y avoit de sureté pour eux qu'en le faisant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de César, & empécheroient l'autre de leur faire jamais de mal: car, dit-il en se servant du proverbe: *les morts ne mordent point*.

Cet avis prévalut, comme étant, selon eux, le plus sage & le plus sûr. Achillas, Septimius Officier Romain au service du Roi d'Egypte, & quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allérent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées sur le rivage, comme pour faire honneur à

Pompée, & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son Maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme son pupille & son fils. Pompée se tourna alors du côté de Cornélie sa femme qui déja par avance pleuroit sa mort, & après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la cour d'un Tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre*, il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardérent sous les yeux du Roi, lui coupérent la tête, & jettérent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hazard. Ils lui firent un chetif bucher, & se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vû massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vûe d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans sa galére & dans deux autres navires,



voiant ce meurtre, jettérent des cris qui firent retentir toute la côte; & levant promtement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer: ce qui fit que les Egyptiens, qui a ppareilloient pour les poursuivre, renoncérent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Egypte, où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il espéroit le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avoit amené que fort peu de troupes, savoir huit cens chevaux, & trois mille deux cens fantassins. Il avoit laissé le reste de l'armée en Gréce, & dans l'Asie Mineure, sous ses Lieutenans Généraux, qui avoient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner, & d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour [a] sa personne, se fiant sur sa réputation & sur le succès de ses armes à Pharsale, & comptant que tout lieu étoit sûr pour lui, il ne balança point à débarquer à

[a] Cæsar confisus fama rerum gestarum, infirmis auxiliis proficisci non dubitaverat: atque omnem sibi locum tutum fore existimabat. *Cæs.*

Alexandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance pensa lui couter cher.

A son arrivée, il apprit la mort de Pompée, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croiant lui faire un extrême plaisir, lui présenta la tête de cet illustre fugitif. Il pleura en la voiant, & détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faisoit de Pompée, & le respect qu'il avoit pour sa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui se trouvérent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire, étoit de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoiens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant sans régle & sans police, parce qu'elle étoit sans maître. César voiant bien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fit venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Etésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empéchoient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le paiement de ce qui lui étoit dû par Auléte, & il s'appliqua à prendre connoissance du différend qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopâtre.



Nous avons vû que, lorsque César étoit Consul pour la premiére fois, Auléte l'avoit gagné, en lui promettant six mille talens, & que par là il s'étoit fait confirmer sur le trône, & reconnoitre pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit paié qu'une partie de cette somme; &, pour le reste, il lui avoit donné une obligation. César demanda donc ce reste dont il avoit besoin pour paier ses troupes, & il l'exigeoit avec rigueur.

*Dix-huit millions.*

Pothin, premier Ministre de Ptolémée, se servit de divers artifices pour faire paroitre cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entiérement les temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faisoit manger le Roi & tous les Grands du Roiaume dans de la vaisselle de terre ou de bois, en insinuant sous main que César avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point sans apparence, quoique sans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre César, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il se porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, les faisant citer à comparoitre devant lui pour décider leur differend. On verra bientôt sur quoi il se prétendoit autorisé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils eussent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cause, & recevoir la sentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Majesté roiale, qui étant indépendante



ne reconnoissoit point de supérieur, & ne pouvoit être jugée par aucun Tribunal. César répondoit à ces plaintes, qu'il n'agissoit qu'en vertu de la qualité d'Arbitre que lui donnoit le testament d'Auléte, qui avoit mis ses enfans sous la tutéle du Sénat & du Peuple Romain, dont toute l'autorité résidoit alors en sa personne en qualité de Consul. Que comme Tuteur, il avoit le droit d'arbitrage entr'eux : & que tout ce qu'il prétendoit faire étoit, comme exécuteur du testament, d'établir la paix entre le frere & la sœur. Ces explications aiant facilité l'affaire, elle fut enfin portée devant César, & on choisit des Avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connoissoit le foible de César, crut que sa présence seroit l'Avocat le plus persuasif qu'elle pourroit emploier auprès de son Juge. Elle lui fit dire qu'elle s'appercevoit que ceux qui étoient chargés de son affaire la trahissoient, & demanda qu'il lui permît de comparoitre en personne. Plutarque dit que ce fut César qui la pressa de venir elle-même plaider sa cause.

Cette Princesse ne prit avec elle de

tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pié des murailles du Château d'Alexandrie qu'il étoit déja nuit toute close. Voiant qu'il n'y avoit aucun moien d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes: Apollodore le couvrit d'une envelope, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette maniére par la porte du Château dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La premiére vûe d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

César envoia le lendemain chercher Ptolémée, & le pressa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son Juge étoit devenu sa partie; & aiant appris que sa sœur étoit alors dans le palais, & dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, & en pleine rue s'arracha le diadême de dessus la tête, le mit en piéces, & le jetta à terre; criant, le visage baigné de larmes, qu'il étoit trahi, & contant les particularités à tout le peuple


qui s'assembloit autour de lui. Dans un moment toute la ville fut en émeute. Il se mit à la tête de la populace, & la mena fondre en tumulte sur César avec toute la furie qui régne dans de pareilles rencontres.

Les soldats Romains que César avoit auprès de lui s'assurérent de la personne de Ptolémée. Mais, comme tous les autres, qui ne savoient rien de ce qui se passoit, étoient dispersés en differens quartiers de cette grande ville, César eût été accablé & mis en piéces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si élevé qu'il n'avoit rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle seroit contente du jugement qu'il porteroit. Ces promesses appaisérent un peu les Egyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée & Cléopatre dans une assemblée du peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu Roi, il ordonna en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament: & que Ptolémée le

cadet & Arsinoé la cadette régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiser le peuple : car c'étoit un pur don qu'il leur faisoit, puisque les Romains étoient en possession de cette île. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins ; & ce fut pour se tirer du danger où il étoit, qu'il fit cette concession.

An. M. 3957. Av. J. C. 47.

Cette Sentence contenta & charma tout le monde, à la réserve de Pothin. Comme c'étoit lui qui avoit causé la brouillerie entre Cléopatre & son frere, & qui avoit fait chasser cette Princesse, il avoit sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empécher l'effet du Décret de César, il inspira au peuple de nouveaux sujets de mécontentement & de jalousie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que César avoit donné ce Décret, qui ne subsisteroit pas longtems ; & que son véritable dessein étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une femme seule les gouvernât, & eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entroit dans ses



vûes, il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Péluse, pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la premiére confusion. Achillas, qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes, méprisoit le petit nombre qu'avoit César, & croioit l'accabler tout d'un coup. Mais César posta si bien ses gens dans les rues & sur les avenues du quartier dont il étoit en possession, qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer, ils changérent de batterie, & marchérent du côté du port, dans le dessein de se rendre maîtres de la flote, de lui couper la communication de la mer, & d'empécher par conséquent le secours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein, en faisant mettre le feu à la flote d'Egypte, & en s'emparant de la Tour du Phare, où il mit garnison. Ainsi il conserva & assura la communication de la mer, sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jettés si près du Quai, que la flamme le porta dans

quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse Bibliothéque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cens mille volumes. Quelle perte pour les Lettres!

César se voiant une guerre si dangereuse sur les bras, envoia dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entr'autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laissé le commandement dans l'Asie Mineure, & lui marqua le danger où il se trouvoit. Ce Général détacha aussitôt deux Légions: l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoia par mer arriva à tems: l'autre, qui avoit pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoia en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirérent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le


quartier qu'il occupoit. Il le fit environner de murailles, & flanquer de tours & d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le palais, un Théatre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganyméde, autre Eunuque du palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens: qui n'aiant eu jusques-là personne de la famille roiale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamérent Reine. Mais Ganyméde, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir livré à César la flote à laquelle les Ro-

mains avoient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, & se fit donner le commandement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires; & assurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Ministre, à la probité près qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité nécessaires; & il imagina mille ruses très adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple il trouva le moien de gâter toute l'eau douce de son quartier, & peu s'en falut qu'il ne le fit périr par-là. Car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons * avoient des caves voutées où on la gardoit. Chaque année, dans la plus grande crue du Nil, son eau venoit dans la ville par un canal qu'on avoit creusé pour cet usage; &, par une écluse faite aussi exprès, on faisoit passer cette eau dans toutes les caves, qui étoient les citernes de la ville, où elle s'éclaircissoit peu à peu.

* Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables, & on les emplit une fois l'année comme on faisoit alors. Voiage de Thevenot.


Les maîtres des maisons & leurs familles bûvoient de cette eau-là: mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante, qui étoit bourbeuse & très mal-saine, car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Ces caves étoient faites de maniére, qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau faite une fois l'an, servoit pour toute l'année. Chaque maison avoit une ouverture en forme de puits, par où on tiroit l'eau dans des sceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville; puis il trouva le moien de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer, & lui gâta par ce moien toute son eau douce. Dès qu'on s'aperçut que l'eau étoit corrompue, les soldats de César firent tant de bruit & excitérent tant de tumulte, qu'il auroit été obligé d'abandonner son quartier, ce qui lui auroit été très desavantageux, s'il ne se fût avisé promtement de faire creuser des puits, où l'on trouva enfin des sources qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la Légion que Calvinus lui envoioit par mer étoit arrivée sur les côtes de la Libye qui n'étoient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flote pour l'amener surement à Alexandrie. Ganyméde en fut averti, & fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flotes. César y eut l'avantage, & amena sa Légion sans accident dans le port d'Alexandrie : & même sans la nuit qui survint, les vaisseaux ennemis ne lui auroient pas échapé.

Pour réparer cette perte, Ganyméde tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil, & en forma une nouvelle flote, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il falut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, & en attendoient le succès avec inquiétude & tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissoit de tout pour les Romains, à qui il ne restoit nulle res-



source ni par terre ni par mer, s'ils perdoient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage & par leur habileté dans la marine, contribuérent beaucoup à la victoire.

César, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit débarquer ses troupes après le combat, & de se rendre maître de la digue qu'on appelloit l'Heptastade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cens hommes, & pensa périr luimême dans la déroute. Car le vaisseau, sur lequel il avoit dessein de se sauver, étant prêt à couler à fond à cause du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il se jetta dans la mer, & il gagna à la nage avec beaucoup de peine le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voiant que les mauvais succès même ne servoient qu'à donner un nouveau courage aux

troupes de César, songérent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députérent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'assurant que sa présence seule pacifieroit tout. César, qui connoissoit bien leur caractére fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne sorte sur leurs paroles : mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la personne du Roi, & que s'ils manquoient de parole il les mettoit pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune Prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix, & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à-propos avoit accablé ses Etats; & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit, & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Ptolémée [a], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le pri-

[a] Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne à gentis suæ moribus degeneraret, flens orare contrà Cæsarem cœpit, ne se dimitteret: non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. *Hirt. de bello Alex.*



ver de sa présence, dont il faisoit plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié & ces larmes étoient sincéres. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchérent, par le moien de leur flote, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit près d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoié en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen y contribua beaucoup. Non seulement il le joignit avec trois mille Juifs, mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Célé-Syriens du voisinage, & les villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoier aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en

*Joseph. Antiq.* XIV. 14. & 15.

personne, vint en Egypte, & en arrivant devant Péluse, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la prise de cette place. Car il fut le premier qui monta à la bréche & sur la muraille, & il ouvrit par là le chemin à ceux qui le suivirent, & qui emportérent la ville.

En allant de là à Alexandrie, il faloit traverser le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitoient, avoient saisi tous les passages. L'armée s'y trouvoit arrétée, & tout leur dessein alloit échouer par cet obstacle, si Antipater, par son crédit, & par celui d'Hyrcan dont il leur apportoit des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de César. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les provisions dont son armée avoit besoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant, pour lui disputer le passage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate se mit à la tête d'une partie de son armée, & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée, & obligée de plier.


Mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête, vint à son secours. Le combat se renouvella, & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le poussérent, en firent un grand carnage, & regagnérent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi, & obligérent ceux qui restérent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir, & dès qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complette. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noia. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la Couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule : car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse qui lui attira

une guerre si dangereuse. Il en eut un fils, qui fut nommé Césarion, & qu'Auguste fit mourir, lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte beaucoup plus lontems que ses affaires ne le demandoient. Car, quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de Janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'Avril, puisqu'Appien dit qu'il y passa neuf mois. Or il n'y étoit arrivé qu'à la fin du mois de Juillet de l'année précédente.

*Sueton. in Jul. cap. 52.* César passoit les nuits entiéres en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil, il parcourut tout le pays avec une nombreuse flote, & auroit pénétré jusques dans l'Ethiopie, si son armée n'eût refusé de le suivre. Il avoit résolu de la mener à Rome, & de l'épouser; & son dessein étoit de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoiens Romains d'épouser telles & autant de femmes qu'il leur plairoit. Helvius Cinna, Tribun du peuple, avoua après sa mort, qu'il avoit eu une harangue toute prête pour proposer cette loi, n'aiant pu refuser son ministére aux vives sollicitations de César.


Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avoit prise dans cette guerre, & elle marcha chargée de chaînes à son triomphe: mais aussitôt après cette solennité il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie: du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, & qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, César, pour reconnoitre l'assistance qu'il avoit reçue des Juifs, fit confirmer tous les priviléges dont ils jouissoient; & y fit élever une colonne, sur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate dernier roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla, défit toute son armée, & le chassa du roiaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à

*Plut. in Cæs. p. 731.*
*Cette ville étoit dans la Cappadoce.*

un de ſes amis, il ne mit que ces trois mots : *Veni, vidi, vici.* C'eſt-à-dire, » Je ſuis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

## §. III.

*Cléopatre fait mourir ſon jeune frere, & régne ſeule. La mort de Jule César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appellé auſſi Octavien, Cléopatre ſe déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarſe, ſe rend maitreſſe abſolue de ſon eſprit, & l'emméne avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouſe Octavie. Il ſe livre de nouveau à Cléopatre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de ſes enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes ſe mettent en mer. Cléopatre veut ſuivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César eſt complette. Il ſe rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue réſiſtance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte eſt réduite en province de l'Empire Romain.*



CÉSAR, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre ſur le trône; &, pour la forme ſeulement, lui avoit donné pour aſſocié ſon frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant ſa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit le tems où, ſelon les loix du pays, il devoit gouverner par lui-même, & prendre ſa part de l'autorité roiale, elle l'empoiſonna, & demeura ſeule Reine d'Egypte.

AN. M. 3961. Av. J. C. 43. *Joseph. Antiq.* XV. 4. *Porphyr. p.* 226.

Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les Conjurés, à la tête deſquels étoient Brutus & Caſſius: puis ſe forma le Triumvirat entre Antoine, Lépide, & César Octavien, pour venger la mort de César.

Cléopatre ſe déclara ſans héſiter pour les Triumvirs. Elle donna à Alliénus, Lieutenant du Conſul Dolabella, quatre Légions, qui étoient les reſtes de l'armée de Pompée & de Craſſus, & qui faiſoient partie des troupes que César lui avoit laiſſées

*App. lib.* 3. *p.* 576. *l.* 4. *p.* 623-625-632. *l.* 5. *p.* 675.

pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flote toute prête à faire voile : mais la tempête l'empêcha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flote nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

An. M. 3962. Av. J. C. 42.

Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoit du ressort du roiaume d'Egypte, avoient envoié du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses Gouverneurs, & lui envoia un de ses Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrê-

An. M. 3963. Av. J. C. 41. *Plut. in Anton. pag.* 926-932. *Dio. l.* 48. *p.* 371. *Appian. de bello civil. l.* 5. *p.* 671.



mement funeste à Antoine, & mit le comble à ses maux. Son amour pour Cléopatre, aiant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies, les alluma jusqu'à la fureur, & acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester.

Cléopatre, sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déja faite si heureusement auprès de Jule César, espéra qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très facilement : d'autant plus même que le premier ne l'avoit connue que fort jeune encore, & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde ; au lieu qu'elle alloit paroitre devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier & conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avoit alors plus de vingt-cinq ans. Elle fit donc provision de présens très riches, de grosses sommes d'argent, & sur tout d'habits & d'ornemens très magnifiques ; & mettant plus encore ses espérances en elle-même, dans ses attraits, & dans les graces de sa personne, plus puissantes que toutes les parures &

que l'or même, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui étoit à Tarse & de ses amis qui la pressoient de hâter son voiage : mais elle ne fit que rire de tous ces empressemens, & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus, & remontant ce fleuve vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac, sous lequel paroissoit cette Reine habillée en Vénus, environnée des plus belles filles de sa cour, dont les unes représentoient les Néréides, les autres les Graces. Au lieu de trompettes on entendoit les flutes, les hauts-bois, les violes, & d'autres instrumens semblables, qui jouoient des airs passionnés; & la cadence des avirons, qui étoient maniés en mesure, rendoit cette harmonie encore plus agréable. On brûloit sur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin sur les





eaux du fleuve, & sur l'une & l'autre de ses rives couvertes d'une infinité de personnes, que la nouveauté de ce spectacle avoit attirées.

Dès qu'on sut qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarse sortit au devant d'elle, jusques-là qu'Antoine, qui donnoit alors audience, vit son tribunal abandonné de tout le monde, sans qu'il restât personne auprès de lui que ses licteurs & ses domestiques. Il se répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie.

Elle ne fut pas plutôt descendue à terre, qu'Antoine l'envoia complimenter, & l'invita à souper. Mais elle fit réponse à ses Députés qu'elle souhaitoit de le régaler lui-même, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faisoit préparer sur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira sur tout la beauté des lustres qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont les illuminations faisoient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à son tour pour le

lendemain. Quelques efforts qu'il eût faits pour l'emporter ſur elle, il ſe confeſſa vaincu ſoit pour la ſomptuoſité, ſoit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler ſur la meſquinerie & la groſſiéreté du ſien, en comparaiſon de la richeſſe & de l'élégance de celui de Cléopatre. La Reine de ſon côté, voiant que les plaiſanteries d'Antoine n'avoient rien que de groſſier, & ſentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour, le paia en pareille monnoie ſans l'épargner, mais avec tant d'eſprit & d'agrément, qu'il ne s'en offenſoit point. Car les graces & les charmes de ſa converſation, accompagnées de toute la douceur & de tout l'enjouement poſſible, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins ſe défendre que de celui de ſa beauté, & laiſſoient dans l'eſprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit juſqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre ſeulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le ſon de ſa voix.

Il ne fut preſque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étoient ſans fon-



dement. Elle ſaiſit tellement Antoine par ſes charmes, & ſe rendit ſi abſolument maitreſſe de ſon eſprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuſer. Ce fut pour lors qu'à ſa priére il fit mourir Arſinoé ſa ſœur, qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un aſyle aſſuré.

C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchériſſoit toujours ſur le précédent, & il ſemble qu'elle s'étudioit à ſe ſurpaſſer elle-même. Antoine, dans un feſtin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vûe des richeſſes étalées de toutes parts, & ſur tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela étoit peu de choſe, & elle lui en fit préſent. Le repas du lendemain fut encore plus ſuperbe. Antoine, à ſon ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de diſtinction. Elle leur donna tous les vaſes & toute la vaiſſelle d'or & d'argent dont le buffoit étoit chargé.

*Athen. l. 4. p. 147. 148.*

Ce fut, ſans doute, dans un de

*Plin. l. 9. cap. 35. Macrob. lib. 2. Saturnal. cap. 13.*

ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantoit, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échaufé, ce qu'elle croioit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement, qu'en un seul souper elle dépenseroit * un million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la chose étoit impossible, & qu'elle n'en viendroit jamais à bout. On fit un pari, & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. Antoine supputoit la dépense, demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter, & d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine, ce n'est ici qu'un commencement, & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On

* Centies *H-S.* Hoc est, centies centena millia sestertiûm. *Ce qui montoit à plus d'un million.*



apporte * une seconde table, &, selon l'ordre qu'elle en avoit donné, on ne servit dessus qu'un seul vase plein de vinaigre. Antoine, surpris d'un appareil si nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. Cléopatre avoit à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vûes, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre ** l'avale. Elle se préparoit à en faire autant de l'autre. *** Plancus l'arréta, & lui donnant gain de cause, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort, d'envier à la Reine une gloire singuliére & unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

* *Chez les Anciens on changeoit de tables pour les différens services.*

** *Le vinaigre a la force de fondre les choses les plus dures.* Aceti succus domitor rerum : *c'est ainsi que Pline le définit.* Lib 33. cap. 3. *Cléopatre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la roiauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Clodius fils d'Esopus) avoit fait quelque chose de pareil; & avaloit souvent des perles ainsi fondues, par l'unique plaisir de faire une dépense énorme dans son repas.* Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ, Scilicet ut decies solidùm exsorberet, aceto Diluit insignem baccam. *Horat. lib.* 2. *Satyr.* 5.

*** *Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César, qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie; & qui l'aiant fait couper en deux, tant elle étoit d'une grosseur extraordinaire, la fit servir de pendans d'oreilles à la déesse.* Plin. ibid.

An. M. 3964.
Av. J. C. 40.

Antoine étoit brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils passoient le tems dans les jeux, dans les amusemens, & dans les délices, se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives & incroiables. On en peut juger par ce qui suit.

*Plut. in Anton. pag. 928.*

Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à Alexandrie, sur le grand bruit que faisoient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en étoit. Aiant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisoit rotir tout entiers. Sur cela il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce souper. L'Officier se prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croioit, & qu'ils ne seroient en tout que douze: mais qu'il faloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment



à l'autre. » Car, disoit-il, il arrivera » peut être que tout à l'heure Antoine » demandera à souper; & un moment » après il défendra qu'on serve, parce » qu'il sera entré dans quelque con- » versation qui l'amusera. C'est pour- » quoi on prépare, non un seul sou- » per, mais plusieurs soupers, parce » qu'il est difficile de deviner à quelle » heure il voudra être servi.

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échapât, ne le perdoit jamais de vûe, & ne le quittoit ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir, & à le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit aux dés avec lui, elle chassoit avec lui; &, quand il faisoit l'exercice des armes, elle étoit toujours présente. Son unique attention étoit de l'amuser agréablement, & de ne lui pas laisser le tems de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très fâché, parce que la Reine étoit de la partie, & qu'il ne vouloit pas, en sa présence, paroitre manquer d'adresse, ou de bonheur. Il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrettement à l'hameçon de sa ligne quelques gros

poissons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manége n'échapa pas à l'Egyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée, & d'admirer ce bonheur d'Antoine : mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'étoit passé, & les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquérent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promtement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé, de ceux qu'on apporte du Roiaume de Pont. Lorsqu'Antoine sentit que la ligne avoit sa charge, il la retira. A la vûe de ce poisson salé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit : *Mon Général, laissez-nous la ligne à nous autres, Rois ou Reines du Phare & du Canope : votre pêche, c'est de prendre des villes, des roiaumes, & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces



jeux & à ce badinage d'enfant, la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faisoit Labiénus à la tête de l'armée des Parthes, le réveilla de son profond sommeil, & l'obligea de marcher contr'eux. Mais aiant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il se réconcilia avec le jeune César, dont il épousa même la sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvoit veuve par la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre. Mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Egyptienne, qui tenoit quelque chose de l'ensorcellement, se ralluma plus que jamais.

An. M. 3965. Av. J. C. 39.

Cette Reine, au milieu des passions les plus violentes & de l'enivrement des plaisirs, conservoit toujours du goût pour les Belles-Lettres & pour les Sciences. A la place de la fameuse Bibliothéque d'Alexandrie qui avoit été brulée quelques années auparavant, comme nous l'avons dit, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui aiant fait présent de la Bibliothéque qui étoit à Pergame, où il se trouva plus de deux cens mille

An. M. 3966. Av. J. C. 38. *Epiphan. de mens. & ponder.*

volumes. Elle n'amassoit pas des Livres simplement pour la parure : elle en faisoit usage. Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plupart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Médes, aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues, au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte, avoient à peine pu apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

*Plut. in Anton. pag. 927.*

Cléopatte, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardoit comme sa rivale. Il falut qu'Antoine, pour l'appaiser, lui fît de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens, qui diminuoient considérablement l'étendue de l'Empire, affligérent fort les Romains; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangére.



Deux années se passérent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voiages à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célébre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en piéces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très considérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. *Est-il vrai*, lui dit ce Prince pendant le repas en rappellant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse, perdit aussitôt la vûe, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure même?* *Si* [a] *cela étoit*, dit le Vétéran avec un souris, *je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut; dont bien m'en a pris.*

*Plin. l. 33. cap. 23.*

a Respondit, tum maximè Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex eâ rapinâ.

*Car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; & encore à présent, Seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.*

Croiant avoir tout mis en sureté dans ces pays, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, & arriva dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre: & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses, & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

An. M. 3969. Av. J. C. 35. Plut. in Anton. pag. 939-942.

Octavie, en même tems, étoit partie de Rome pour l'aller trouver, & elle étoit déja arrivée à Athénes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, & la gravité de ses mœurs, si elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes, mais vifs & insinuans, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument mai-


tresse. Pour éviter ce danger, elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine, & attenuoit dans cette vûe son corps ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voioit le regard surpris & étonné, & quand il en sortoit, elle prenoit un air abbatu & languissant. Souvent elle faisoit en sorte de paroitre toute en larmes: & dans le moment même elle se hâtoit de les essuier & de les cacher, comme pour lui dérober sa foiblesse & son desordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de causer le moindre déplaisir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athénes, & de ne passer pas outre, parce qu'il étoit prêt de se rengager dans une nouvelle expédition. En effet, sur la priére du Roi des Médes qui lui promettoit de puissans secours, il se préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuse Romaine, dissimulant l'injure qu'il lui faisoit, lui envoia demander en quel lieu il souhaitoit qu'elle fît porter les présens qu'elle lui avoit destinés, puisqu'il ne trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui pré-

senter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce second compliment, que le premier; & Cléopatre, qui l'avoit empéché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de sa main. Ainsi Octavie fut obligée de retourner à Rome, sans que son voiage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcusable. C'est ce que souhaitoit César, afin d'avoir un juste sujet de rompre entiérement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, César témoignant beaucoup de sensibilité pour l'affront qu'elle avoit reçu, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier. Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été présent, & éleva avec beaucoup de soin & de magnificence non seulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraste d'Octavie & de Cléopatre! Combien



l'une, au milieu de ses rebuts & de ses affronts, paroit-elle digne d'estime & de respect, & l'autre au milieu de sa grandeur & de sa magnificence, digne de mépris & d'horreur!

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'emploiât pour retenir Antoine dans ses liens. Larmes, caresses, reproches, menaces, tout étoit mis en usage. Elle avoit gagné à force de présens tous ceux qui approchoient d'Antoine, & qui avoient le plus sa confiance. Ces flateurs lui représentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans le triste état où elle se trouvoit, & que ce seroit faire mourir cette infortunée Princesse, qui n'aimoit que lui, & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine, que de peur que Cléopatre ne se fît mourir, il retourna promtement à Alexandrie, & remit les Médes au printems.

Il eut bien de la peine quand le An. M. 3978.
printems fut arrivé, à quitter l'E- Av. J. C. 34.
gypte, & à s'éloigner de sa chére Cléopatre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate.

An. M. 3971.
Av. J. C. 33.

Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or ; il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un Roi captif à ses piés. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopatre & lui passoient les jours & les nuits. Cette [a] vaine Princesse, dans un de ces repas, voiant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs dégrés d'argent.

a Hæc mulier Egyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, Romanum Imperium petiit : & promisit Antonius. *Florus, lib. 4. cap. 11.*



Antoine étoit assis sur ce trône, vétu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamans, aiant à son côté un cimetére à la Persanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadême sur le front, & un sceptre d'or à la main : afin, disoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopatre étoit assise à sa droite, vétue d'une robe éclatante faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient assis, Césarion fils de Cléopatre & de Jules César, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun aiant pris la place qui lui étoit destinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la présence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre Reine d'Egypte, de Cypre, de Libye, & de la Célé-Syrie conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample succession,

An. M. 3971. Av. J. C. 33. Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or; il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un Roi captif à ses piés. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopatre & lui passoient les jours & les nuits. Cette [a] vaine Princesse, dans un de ces repas, voiant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs dégrés d'argent.

a Hæc mulier Egyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, Romanum Imperium petiit: & promisit Antonius. *Florus, lib. 4. cap. 11.*



Antoine étoit assis sur ce trône, vétu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamans, aiant à son côté un cimetére à la Persanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadême sur le front, & un sceptre d'or à la main: afin, disoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopatre étoit assise à sa droite, vétue d'une robe éclatante faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient assis, Césarion fils de Cléopatre & de Jules César, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun aiant pris la place qui lui étoit destinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la présence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre Reine d'Egypte, de Cypre, de Libye, & de la Célé-Syrie conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample succession,

Antoine assignoit à Alexandre, qui étoit l'aîné, le roiaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis, & à Ptolémée son cadet les roiaumes de Syrie, de Phénicie, & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays sur lesquels ils devoient régner. Après la proclamation, les trois Princes s'étant levés de leurs siéges s'approchérent du trône, & mettant un genou en terre, baisérent les mains d'Antoine & de Cléopatre. On leur donna aussitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, & chacun eut son régiment des gardes tirés des principales familles de ses Etats.

Antoine se rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, & il s'étoit déja avancé jusqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui se passoit à Rome contre lui l'arrétérent, & lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha sur le champ Canidius avec seize Légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Ephése, où il étoit à portée d'agir en cas que les choses en vinssent à une


rupture ouverte entre César & lui, comme il y avoit beaucoup d'apparence.

Cléopatre fut de la partie, & c'est ce qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseilloient de la renvoier à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroient les événemens de la guerre. Mais cette Reine, craignant que par l'entremise d'Octavie, il ne se raccommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en sa faveur à Antoine, & à lui représenter qu'il n'étoit ni juste d'éloigner de cette guerre une Princesse qui y contribuoit si fort de son côté ; ni utile pour son parti, parce que son départ décourageroit les Egyptiens, qui faisoient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disoit-on, on ne voioit pas que Cléopatre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des Princes & des Rois qui étoient dans son armée, elle qui avoit gouverné si lontems un si grand roiaume, & qui auroit pu apprendre dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse & dextérité les plus importantes & les plus difficiles affaires. Antoine ne résista

point à des remontrances qui flatoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephése il se rendit avec Cléopatre à Samos, où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, & où ils passérent le tems dans la bonne chére & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guéres moindres qu'à Alexandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisérent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires, & déploiérent dans leurs festins un luxe excessif.

*Plin. l. 21. cap. 3.* C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est raporté dans Pline. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connoissoit parfaitement son caractére dissimulé, & capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sai pas sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût gouté auparavant. Il n'étoit pas possible que la Reine ne s'apperçût d'une défiance si marquée. Elle emploia un moien fort extraordinaire, pour lui faire sentir en même tems combien ses craintes



étoient mal fondées, & combien d'ailleurs, si elle avoit été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenoit auroient été inutiles. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étoient composées les couronnes qu'Antoine & elle, selon la coutume des Anciens, portoient à table. Quand le vin eut commencé à échaufer les têtes, & à égaier le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne se fit pas prier lontems, & après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts, & les avoir jettés dans sa coupe remplie de vin, il étoit près de l'avaler, lorsque la Reine, l'arrétant par le bras : *Je suis*, lui dit-elle, *cette empoisonneuse, contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit possible de vivre sans vous, jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moien de le faire me manquoient.* Aiant fait venir un prisonnier condanné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, & il expira sur le champ.

La Cour vint de Samos à Athénes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection

& d'estime qu'Octavie en avoit reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminérent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoiens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athénes.

An. M. 3972. Av. J. C. 32. *Plut. in Anton. pag. 942-955.*

Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arréter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés, & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut, qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour


la guerre étoient si avancés, que, si sans perdre de tems il eût poussé César, il auroit eu immanquablement tout l'avantage: car son adversaire n'étoit pas encore en état de lui faire tête ni par mer, ni par terre. Mais les plaisirs l'emportérent, & on remit les opérations à l'année suivante. Ce fut sa perte: César, par ce délai, eut le tems d'assembler toutes ses forces.

Les Députés qu'Antoine envoia à Rome pour déclarer son divorce avec Octavie, avoient ordre de lui commander de sortir de la maison d'Antoine avec tous ses enfans; &, en cas de refus, de l'en chasser par force, & de n'y laisser que le fils qu'Antoine avoit eu de Fulvie. Outrage d'autant plus sensible à Octavie, qu'une rivale en étoit la cause. Mais étoufant son ressentiment, elle ne répondit aux Députés de son mari que par des larmes: & quelqu'injustes que fussent ses ordres, elle y obéit, & sortit de sa maison avec ses enfans. Elle travailla même à appaiser le peuple que l'indignité de cette action avoit soulevé, & fit ce qu'elle put pour modérer la colére de César. Elle leur représentoit qu'il n'étoit pas de la bien-

& d'estime qu'Octavie en avoit reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminérent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoiens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athénes.

An. M. 3972. Av. J. C. 32. *Plut. in Anton. pag.* 942-955.

Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arréter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés, & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut, qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour


la guerre étoient si avancés, que, si sans perdre de tems il eût poussé César, il auroit eu immanquablement tout l'avantage: car son adversaire n'étoit pas encore en état de lui faire tête ni par mer, ni par terre. Mais les plaisirs l'emportérent, & on remit les opérations à l'année suivante. Ce fut sa perte: César, par ce délai, eut le tems d'assembler toutes ses forces.

Les Députés qu'Antoine envoia à Rome pour déclarer son divorce avec Octavie, avoient ordre de lui commander de sortir de la maison d'Antoine avec tous ses enfans; &, en cas de refus, de l'en chasser par force, & de n'y laisser que le fils qu'Antoine avoit eu de Fulvie. Outrage d'autant plus sensible à Octavie, qu'une rivale en étoit la cause. Mais étoufant son ressentiment, elle ne répondit aux Députés de son mari que par des larmes: & quelqu'injustes que fussent ses ordres, elle y obéit, & sortit de sa maison avec ses enfans. Elle travailla même à appaiser le peuple que l'indignité de cette action avoit soulevé, & fit ce qu'elle put pour modérer la colére de César. Elle leur représentoit qu'il n'étoit pas de la bien-

séance ni de la dignité du nom Romain, d'entrer dans ces petits démélés : que c'étoient des querelles de femmes, qui ne méritoient pas qu'ils en témoignassent du ressentiment : & qu'elle seroit au désespoir, si elle étoit la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avoit consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il seroit un gage d'union entre lui & César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions, & le peuple charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avoit de son malheur, & la haine qu'il portoit à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avoit laissé en dépôt entre les mains des Vestales. Ce fut un mystére révélé par deux Consulaires, qui ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopatre & la mollesse d'Antoine, s'étoient retirés vers César. Comme ils avoient été appellés à ce testament, & qu'ils en savoient le secret, ils le révélérent à César. Les Vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder ; & elles

*Titius & Plancus.*


elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament aiant été apporté dans la grande place où le peuple s'étoit assemblé, on y lut ces trois articles. 1. Qu'Antoine reconnoissoit Césarion pour fils légitime de Jules César. 2. Qu'il instituoit pour ses héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre, avec la qualité de Rois des Rois. 3. Qu'il ordonnoit en cas qu'il mourût à Rome, que son corps après avoir été porté en pompe par la ville, seroit mis le soir sur un lit de parade pour être envoié ensuite à Cléopatre, à laquelle il laissoit le soin de ses funérailles & de sa sépulture.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce testament fut une piéce supposée par César pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui savoit bien à quel point le peuple Romain étoit jaloux de ses droits & de ses coutumes, eût voulu lui confier l'exécution d'un testament qui les violoit avec tant de mépris ?

Quand César eut une armée & une flote prêtes, qui lui parurent suffisantes pour faire tête à son ennemi, il

déclara aussi la guerre de son côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre ; & ce fut par une politique rafinée qu'il en usa ainsi, & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que se fît la guerre. Car, outre qu'il mettoit Antoine dans son tort, en le rendant l'aggresseur dans une guerre contre sa patrie, il ménageoit par là ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables, & il auroit falu nécessairement les déclarer ennemis de la République, si Antoine avoit été nommé expressément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athénes à Samos, où toute la flote étoit assemblée. Elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire, aiant plusieurs ponts élevés les uns par dessus les autres, avec des tours sur la poupe & sur la proue d'une hauteur prodigieuse : de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût pris pour des îles flotantes.


Il faloit un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pesantes machines, qu'Antoine, ne pouvant trouver assez de matelots, avoit été obligé de se servir de laboureurs, d'artisans, de muletiers, & de toutes sortes de gens sans expérience, plus propres à causer du trouble, qu'à rendre un bon service.

On embarqua sur cette flote deux cens mille hommes de pié & douze mille chevaux. Les Rois de Libye, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagéne & de Thrace, s'y trouvoient en personne : & ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie, & des Médes, y avoient envoié leurs troupes. On ne peut voir de spectacle plus pompeux que celui de cette flote lorsqu'elle se fut mise en mer, & qu'elle eut déploié ses voiles. Mais rien n'égaloit la magnificence de la galére de Cléopatre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ses flames & ses banderoles se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes & les autres instrumens de guerre faisoient entendre des airs d'allégresse & de triomphe. Antoine la suivoit de près dans une galére qui n'étoit guéres

moins ornée. Cette a Reine, enivrée de sa fortune & de sa grandeur, & n'écoutant que son ambition effrénée, menaçoit follement le Capitole d'une ruine prochaine, & se préparoit avec sa troupe infâme d'eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voioit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cens cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'élite, & sur sa flote que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brunduse, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se

a Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum : quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria. *Horat. Od.* 37. *Lib.* 1.



retirer, de mettre leurs troupes en quartier d'hiver, & leurs flotes dans de bons ports, pour y attendre le printems.

Antoine & César, dès que la saison le leur permit, se remirent en campagne par mer & par terre. Les deux flotes entrérent dans le golfe Ambracien en Epire. Les plus braves & les plus expérimentés Officiers d'Antoine lui conseilloient de ne point hazarder un combat naval, de renvoier Cléopatre en Egypte, & de gagner promtement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre, parce que son armée, composée de très bonnes troupes, & beaucoup supérieure à celle de César, sembloit lui promettre la victoire; au lieu qu'une flote, aussi mal équipée que la sienne, quelque nombreuse qu'elle fût, lui laissoit peu d'espérance. Mais il y avoit lontems qu'Antoine n'étoit plus susceptible d'un bon conseil, ne faisant que ce qui plaisoit à Cléopatre. Cette orgueilleuse Princesse, qui ne jugeoit des choses que par l'extérieur, croioit que sa flote étoit invincible, & que les vaisseaux de César n'en pourroient approcher sans se briser. D'ailleurs

An. M. 3973.
Av. J. C. 31.

elle sentoit bien qu'en cas de malheur il lui seroit bien plus aisé de se sauver sur ses vaisseaux que par terre. Son avis prévalut donc sur celui de tous les Généraux.

Le 4. avant les Nones de Septembre.

La bataille se donna le second jour de Septembre à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vûe des armées de terre, dont l'une étoit rangée en bataille sur la côte du nord, & l'autre sur celle du midi de ce détroit, attendant le succès du combat. Il fut douteux pendant quelque tems, & parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la retraite de Clépatre. Cette Reine effraiée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avoit aucun danger pour elle, & entraîna avec elle toute son escadre Egyptienne, qui étoit de soixante vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnése. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, & céda à César une victoire qu'il lui avoit très bien disputée jusques-là. Elle couta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaisseaux d'Antoine se battirent si bien après son départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint, de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.



Le lendemain, César, voiant sa victoire complette, détacha une escadre pour poursuivre Antoine & Cléopatre. Mais cette escadre désespérant de les atteindre à cause de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flote. Antoine étant entré dans le vaisseau Amiral que montoit Cléopatre, alla s'asseoir à la proue, où la tête appuiée sur ses deux mains, & les deux coudes sur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage, repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite, & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il se tint dans cette posture, & dans ces noires pensées, pendant les trois jours qu'ils mirent à se rendre à Ténare, sans voir Cléopatre ni lui parler. Au bout de ce tems-là, ils se revirent, & vécurent ensemble à l'ordinaire.

Promontoire de la Laconie.

L'armée de terre restoit encore entiére, forte de dix-huit Légions, & de

vingt-deux mille chevaux, ſous la conduite de Canidius Lieutenant Général d'Antoine; & elle auroit pu faire tête à Céſar, & lui cauſer bien de l'embarras. Mais ſe voiant abandonnée par ſes Généraux, elle ſe rendit à Céſar, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, & Antoine celle de Libye, où il avoit laiſſé une armée conſidérable pour garder les frontiéres du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandoit cette armée, s'étoit déclaré pour Céſar. Il fut ſi frapé de ce coup, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre, qu'il vouloit ſe tuer, & ſes amis eurent de la peine à l'en empécher. Il ne lui reſtoit donc plus d'autre parti à prendre, que de ſuivre Cléopatre à Alexandrie, où elle étoit arrivée.

En approchant du port, elle craignit, ſi l'on apprenoit ſon malheur, qu'on ne lui en refuſât l'entrée. Elle fit couronner ſes vaiſſeaux, comme ſi elle fût revenue victorieuſe. A peine y futelle entrée qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de ſon roiaume qui lui étoient ſuſpects, de peur que, lorſqu'on ſauroit ſa défaite, ils n'excitaſ-


ſent des ſéditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces ſanglantes exécutions.

Elle forma, bientôt après, un autre deſſein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de Céſar, qu'elle voioit bien qui la pourſuivroit en Egypte, elle ſongeoit à faire tranſporter ſes vaiſſeaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Iſthme qui n'a que trente lieues de largeur; & à mettre enſuite tous ſes tréſors dans ces vaiſſeaux, & dans les autres qu'elle avoit déja ſur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient ſur cette côte aiant brulé tous les vaiſſeaux qu'elle y avoit, elle fut obligée d'abandonner ce deſſein.

An. M. 3974. Av. J. C. 30.

Changeant donc de réſolution, elle ne ſongea plus qu'à gagner Céſar qu'elle regardoit comme ſon vainqueur, & à lui faire un ſacrifice d'Antoine que ſes malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'eſprit de cette Princeſſe. Quoiqu'elle aimât juſqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour; & la Couronne lui étant plus chére que ſon mari, elle ſongeoit à la conſerver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ſes ſentimens, elle lui perſuada

d'envoier des Ambassadeurs à César pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ses Ambassadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. César ne voulut point voir les Ambassadeurs d'Antoine : il renvoia ceux de Cléopatre avec une réponse favorable.

Il souhaitoit avec passion s'assurer de sa personne & de ses trésors : de sa personne, pour en honorer son triomphe, de ses trésors, pour se mettre en état de paier les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainsi il lui laissa entrevoir de grandes espérances, si elle vouloit lui sacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis son retour de Libye, s'étoit retiré dans une maison champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès sur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avoient suivi. Dans cette solitude, il sembloit qu'il écoutoit avec plaisir les sages discours de ces deux Philosophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cause unique de tous ses malheurs, cette passion, qu'ils n'avoient que suspendue, ne fut pas lontems à reprendre son premier empire. Il retourna à Alexandrie, se


livra de nouveau aux charmes & aux caresses de Cléopatre, &, dans le dessein de lui plaire, il envoia de seconds Députés à César, pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offroit de la passer à Athénes comme un simple particulier, pourvû que César assurât le roiaume d'Egypte à Cléopatre & à ses enfans.

Cette seconde députation n'aiant pas été plus favorablement reçue que la premiére, Antoine essaia d'étoufer en lui-même le sentiment des maux présens, & la crainte de ceux dont il étoit menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chére & aux plaisirs. Ils se regaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre se donnoient des repas d'une magnificence incroiable.

La Reine cependant, qui prévoioit ce qui pourroit arriver, ramassoit toutes sortes de poisons ; & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les criminels condannés à mort qui étoient gardés dans les prisons. Aiant vû par ses expériences, que les poisons qui étoient forts faisoient

mourir promtement, mais dans de grandes douleurs; & que ceux qui étoient doux causoient une mort tranquille mais lente: elle essaia des morsures des bêtes venimeuses, & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne causoit ni convulsions ni tranchées, & qui précipitant seulement dans une pesanteur & dans un assoupissement accompagné d'une petite moiteur au visage, & d'un amortissement de tous les sens, éteignoit doucement la vie; de sorte que ceux qui étoient en cet état se fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fut là le poison auquel elle se fixa.

Pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine, elle se mit à le caresser encore plus que de coutume; de sorte que n'aiant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solennité, & convenablement à l'état présent de sa fortune, elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au


dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, jusques-là que plusieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce festin, s'en retournérent riches.

César, sachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laisser sa victoire imparfaite, passa au commencement du printems en Syrie, & de là alla se présenter devant Péluse. Il envoia sommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes: & Séleucus, qui y commandoit pour Cléopatre, en aiant reçu des ordres secrets, livra la ville sans souffrir le siége. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre, pour se purger de cette accusation, remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus, afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette Princesse! Elle réunit en sa personne les vices les plus odieux: le renoncement à toute pudeur, la mauvaise foi, l'injustice, la cruauté; &, ce qui met le comble à tout le reste, les faux dehors d'une amitié trompeuse, qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres, & des marques de l'attachement le plus vif & le plus

sincére. Voila où conduit l'ambition, qui étoit son vice dominant.

Elle avoit fait bâtir, tout joignant le temple d'Isis, des tombeaux & des salles superbes, tant par leur beauté & par leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter tous ses meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébéne, l'ivoire, & quantité de parfums & de bois aromatiques, comme si elle eût eu dessein d'en faire un bucher sur lequel elle eût voulu se consumer avec tous ses trésors. César, allarmé pour toutes ces richesses, & craignant que, réduite au désespoir, elle ne les fît bruler, lui dépéchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes espérances d'un traitement plein de douceur & d'humanité; & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

En arrivant, il campa près de l'Hippodrome. Il espéroit de se rendre bientôt maître de la ville par le moien des intelligences qu'il entretenoit avec Cléopatre, sur lesquelles il ne comptoit pas moins que sur son armée.

Antoine ignoroit les intrigues de cette Princesse, & ne voulant point


ajouter foi à ce qu'on lui en raportoit, il se préparoit à une bonne défense. Il fit une vigoureuse sortie, & après avoir fort maltraité les assiégeans, & vivement poursuivi jusqu'aux portes du camp un détachement de cavalerie qu'on avoit envoié contre lui, il rentra victorieux dans la ville. C'étoit le dernier effort d'une valeur mourante, qui acheva d'épuiser dans cet exploit ce qui lui restoit de forces & de sentimens pour la gloire. Car, au lieu de profiter de cet avantage, & de penser sérieusement à sa défense en observant les démarches de Cléopatre qui le trahissoit, il vint tout armé se jetter à ses piés, & lui baiser les mains. On entendit après tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations, comme si le siége eût été levé: & Cléopatre, qui ne cherchoit qu'à amuser Antoine, fit préparer un magnifique repas, où ils passérent ensemble le reste du jour & une partie de la nuit.

Le lendemain matin, Antoine résolut d'attaquer César par mer & par terre. Il rangea en bataille son armée de terre sur quelques hauteurs qui étoient dans la ville; & de là il re-

garda ses galéres qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'Amiral de Cléopatre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, & lui livrer toute sa flote.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoia défier César à un combat singulier. César fit réponse, que si Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moiens pour mourir. Antoine se voiant moqué par César, & trahi par Cléopatre, rentra dans la ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors plein de rage & de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopatre : mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévû ce qui arriva, voulant se dérober


à la colére d'Antoine, s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine que préférant une mort honorable à une honteuse captivité, elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres, où elle avoit aussi choisi sa sépulture. Antoine, trop crédule, ne se donna pas le loisir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être suspecte après toutes les infidélités de Cléopatre ; frapé de l'idée de sa mort, il passa tout d'un coup de l'excès de la colére dans les plus vifs transports de douleur, & ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau.

Aiant pris cette furieuse résolution, il s'enferma dans sa chambre avec un esclave, & s'étant fait ôter sa cuirasse, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le sein. Mais cet esclave, plein de fidélité, d'affection, & de respect pour son maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ses piés. Antoine regardant cette action comme un exemple qu'il devoit suivre, s'enfonça son épée dans le corps, & tomba

ſur le plancher dans un ruiſſeau de ſon ſang qu'il méla avec celui de ſon eſclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopatre, qu'il revint de ſon évanouiſſement, & apprenant qu'elle étoit vivante, il ſouffrit qu'on panſât ſa bleſſure, & ſe fit enſuite porter à la forterreſſe où elle s'étoit enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque ſurpriſe: mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine; & Cléopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les ſeules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais ſpectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de ſang, & la mort peinte ſur le viſage, étoit guindé en haut, tournant ſes yeux mourans vers Cléopatre, & lui tendant ſes foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ſes derniers ſoupirs: & Cléopatre, le viſage tendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne


pouvoient l'aider autrement, l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ſes habits ſur lui, ſe frapant le ſein, ſe meurtriſſant la poitrine; & lui eſſuiant le ſang avec ſon viſage collé ſur le ſien, elle l'appelloit ſon Prince, ſon Seigneur, ſon cher Epoux. En faiſant ces triſtes exclamations, elle coupoit les cheveux d'Antoine ſuivant la ſuperſtition des payens, qui croioient ſoulager par là ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine aiant repris ſes ſens, & voiant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la conſoler, qu'il mouroit heureux puiſqu'il mouroit entre ſes bras; & qu'au reſte il ne rougiſſoit point de ſa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta enſuite à ſauver ſa vie & ſon roiaume, pourvû qu'elle le pût faire avec honneur, & à ſe donner de garde des traîtres de ſa Cour, auſſi bien que des Romains de la ſuite de Céſar, ne ſe fiant qu'à Proculeïus. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeïus arriva de la part de Céſar, qui n'avoit

pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, & à la vûe de l'épée teinte du sang d'Antoine qu'on lui présenta. Il avoit ordre sur tout de se rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit possible. La Princesse refusa de se remettre entre ses mains. Elle eut pourtant avec lui une conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha seulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlérent assez lontems ensemble, elle demandant toujours le roiaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son raport à César, qui sur l'heure, envoia Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avoit fait Proculeïus, & parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce tems-là Proculeïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré An-


toine, & suivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il descendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle le voiant, s'écria toute éperdue : *Malheureuse Cléopatre, vous voila prise !* Cléopatre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à sa ceinture. Mais Proculeïus courant à elle très promtement, & la prenant entre ses bras : *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *& vous faites tort aussi à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence.* En même tems il lui arrache son poignard, & secoue ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoia un de ses affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très soigneusement, pour empécher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer ; & il chargea Proculeïus de savoir de la Reine ce qu'elle desiroit de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personne n'é-

toit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe Aréus, & s'appuiant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connoitre publiquement le cas qu'il en faisoit. Etant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever, & voiant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raisons. La premiére, à cause d'Alexandre le Grand leur Fondateur : la seconde, à cause de la beauté de leur ville : & la troisiéme, à cause d'Aréus l'un de leurs citoiens, dont il estimoit le mérite & le savoir.

Cependant Proculeïus s'acquittoit de sa commission auprès de la Reine qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus pré-



cieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de son deuil : mais, lorsqu'il crut le pouvoir faire avec bienséance, il se fit introduire dans sa chambre, après lui en avoir demandé la permission, voulant par les égards qu'il avoit pour elle lui cacher son dessein. Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort simple & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique, elle se leva promtement, & alla se jetter à ses genoux horriblement défigurée, les cheveux en désordre, le visage effaré & sanglant, la voix tremblante, les yeux presque fondus à force de pleurer, & le sein couvert de meurtrissures & de plaies. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que sa beauté lui inspiroit, n'étoient pas entiérement éteintes, & malgré le pitoiable état où elle étoit réduite, de ce fond même de tristesse & d'abattement il en sortoit, comme d'un sombre nuage, des traits vifs & des espéces de raions qui éclatoient dans ses regards & dans tous les mouvemens de son visage. Quoique

presque mourante, elle ne désespéroit pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à César & à Antoine.

La chambre où elle le reçut, étoit pleine de portraits de Jules César. » Seigneur, lui dit elle en lui montrant ces tableaux, » voila les images de celui qui vous a adopté pour vous faire » succéder à l'Empire Romain, & à » qui je suis redevable de ma Couronne. « Puis, tirant de son sein les lettres qu'elle y avoit cachées : » Voila » aussi, continua-t-elle en les baisant, » les chers témoignages de son amour. Elle en lut ensuite quelques-unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards passionnés. Mais elle emploia inutilement tous ces artifices ; &, soit que ses charmes n'eussent plus le pouvoir qu'ils avoient eu dans sa jeunesse, ou que l'ambition fût la passion dominante de César, il ne parut point touché de sa vûe ni de son entretien, se contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'assurant de ses bonnes intentions. Elle s'apperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais dissimulant son chagrin,


grin, & changeant de discours, elle le remercia des complimens que Proculeïus lui avoit faits de sa part, & qu'il venoit de lui renouveller lui-même. Elle ajouta qu'en revanche elle vouloit lui livrer tous les trésors des Rois d'Egypte. Et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ses meubles, de ses pierreries, & de ses finances. Et comme Séleucus, un de ses Trésoriers qui étoit présent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, outrée d'une telle insolence elle lui donna plusieurs coups sur le visage. Puis se tournant vers César, » N'est-ce pas une chose horrible, lui » dit-elle, que lorsque vous n'avez » pas dédaigné de me venir voir, & » que vous avez bien voulu me consoler dans le triste état où je me » trouve, mes propres domestiques » viennent m'accuser devant vous, » sous prétexte que j'aurai réservé » quelque bijou de femme, non pour » en orner une misérable comme moi, » mais pour en faire un petit présent à » Octavie votre sœur, & à Livie votre épouse, afin que leur protection

» attire de votre part un traitement
» favorable à une infortunée Prin-
» cesse ?

César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu'elle avoit retenus; & après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée, & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par tout; & que d'ailleurs le tems pressoit, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, & prendre congé de lui. César lui aiant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour assu-



rer Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, qu'elle accompagna de ses pleurs & de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans sa chambre. Puis elle se mit au bain, & du bain à la table, aiant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à César, & aiant fait sortir tous ceux qui étoient dans sa chambre, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle, se mit sur un lit de repos, & demanda une corbeille où il y avoit des figues qu'un paysan venoit d'apporter. Elle la mit auprès d'elle, & un moment après on la vit se coucher sur son lit, comme si elle se fût endormie. Mais c'est que l'aspic, qui étoit caché parmi les fruits, l'aiant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin avoit aussitôt gagné le cœur, & l'avoit tuée sans douleur, & sans qu'on s'en aperçût. Les gardes avoient ordre de ne rien laisser passer qui ne fût visité exactement : mais ce paysan travesti, qui

étoit un fidéle serviteur de la Reine; joua si bien son personnage, & il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laissérent entrer. Ainsi toute la prévoiance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau; & il dépécha promtement deux Officiers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvérent morte.

Cette [a] Princesse étoit trop fiére, & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du Vainqueur. Déterminée à mourir, & par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec & tranquille couler

a Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, & asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberata morte ferocior:
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
*Horat. Od. 37. Lib. 1.*



dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle en avoit régné vingt-deux depuis la mort de son pere. Les statues d'Antoine furent abbatues, & celles de Cléopatre demeurérent sur pié, un certain Archibius, qui avoit été attaché au service de Cléopatre, aiant donné mille talens à César, afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine. *Trois millions.*

Après la mort de Cléopatre, l'Egypte fut réduite en province Romaine, & gouvernée par un Préfet qu'on y envoioit de Rome. Le régne des Ptolémées en Egypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cens quatre-vingts-treize ans, depuis l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

## *CONCLUSION de toute l'Histoire ancienne.*

Nous avons vû jusqu'ici, sans parler de l'ancien & premier Roiaume d'Egypte, & de quelques Etats séparés des autres, & comme isolés, trois grands Empires se succéder l'un à l'au-

tre par une ruine mutuelle pendant
une longue suite de siécles, & dispa-
roitre enfin entiérement à nos yeux :
l'Empire des Babyloniens, l'Empire
des Médes & des Perses, l'Empire des
Macédoniens & des Princes Grecs suc-
cesseurs d'Alexandre. Reste un qua-
triéme Empire ; c'est celui des Ro-
mains, qui aiant déja absorbé la plu-
part de ceux qui l'ont précédé, étendra
encore ses conquêtes ; & qui lui-mê-
me, après avoir tout soumis à son pou-
voir par la force des armes, sera dé-
chiré comme en différens morceaux,
& par ce démembrement donnera lieu
à l'établissement de presque tous les
Roiaumes qui partagent maintenant
l'Asie, l'Europe, & l'Afrique. Voila,
à proprement parler, un tableau ra-
courci de la durée de tous les siécles,
de la gloire & de la puissance de tous
les Empires de la terre, en un mot de
tout ce que la grandeur humaine a de
plus brillant, & de plus capable d'ex-
citer l'admiration. Tout s'y trouve
généralement réuni par un heureux
concours : la beauté d'esprit & la fi-
nesse du goût, accompagnés d'un so-
lide jugement ; le rare talent de la pa-
role porté au plus sublime degré de



perfection, sans s'écarter du naturel
& du vrai ; la gloire des armes avec
celle des Arts & des Sciences ; la va-
leur dans les conquêtes, & l'habileté
dans le gouvernement. Quelle foule
de grands hommes de toute sorte ne
se présente point à l'esprit ! Que de
Rois puissans & environnés de gloire !
Que de grands Capitaines ! Que de
fameux Conquérans ! Que de sages
Magistrats ! Que de savans Philoso-
phes ! Que d'admirables Législateurs !
On est enchanté de voir dans de cer-
tains siécles & de certains pays com-
me privilégiés, un zéle ardent pour
la justice, un vif amour pour la patrie,
un noble désintéressement, un géné-
reux mépris des richesses, & une
estime de la pauvreté qui nous éton-
ne & nous effraie, tant elle nous pa-
roit au-dessus des forces humaines.

Voila comme nous pensons & com-
me nous jugeons. Mais, pendant que
nous sommes dans l'admiration &
dans l'extase à la vûe de tant de vertus
éclatantes, le souverain Juge, juste
estimateur de toutes choses, n'y voit
que petitesse, que bassesse, que vani-
té, qu'orgueil ; &, pendant que les
hommes se donnent bien des mouve-

mens pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des roiaumes, & pour les éterniser si cela étoit possible, Dieu du haut de son trône renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vûes infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoit son œuvre & ses desseins. Tous
Ecclis. 36. 19. les siécles lui sont présens : *conspector sæculorum*. Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vûes, rien n'est arrivé au
Dan. c. 2. hazard. On sait que sous l'image de cette statue que vit Nabucodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, & les jambes de fer, mais une partie des piés de fer & l'autre d'argile ; Dieu a voulu représenter les quatre grands Empires, réunissant en eux, comme la suite de cette Histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-puissant pour renverser ce formidable Colosse, pour le briser & le réduire en poudre ? *Une petite pierre*



*qui d'elle-même, & sans la main d'aucun homme, se détachant de la montagne, ira fraper ce Colosse au pié. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent & l'or se briseront tous ensemble, & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, & ils disparoitront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu ; mais la pierre, qui avoit frapé la statue, deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.*

Nous voions de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. JESUS-CHRIST descendu du ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge, sans la participation d'aucun homme, est la petite pierre détachée de la montagne sans aucun secours humain. Le caractére qui domine dans sa personne, dans ses parens, dans son extérieur, dans sa maniére d'enseigner, dans ses disciples, en un mot dans tout ce qui l'environnoit, étoit la simplicité, la pauvreté, l'humilité qui fut si extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ses miracles, quelque brillant qu'il fût, & aux yeux du démon même si perçans & si atten-

tifs les preuves sensibles de sa divinité.

Malgré cette foiblesse & cette bassesse même apparente, JESUS-CHRIST fera certainement la conquête de tout l'univers. C'est sous cette idée qu'un prophéte nous le représente : *Exivit vincens ut vinceret.* Apocal. 6. 2. Son œuvre & sa mission est de *former ici à son pere un roiaume qui ne sera jamais détruit ; un roiaume qui ne passera point dans un autre peuple*, comme ceux dont jusqu'ici nous avons vû l'histoire ; *qui renversera & qui réduira en poudre tous ces roiaumes, & qui subsistera éternellement.*

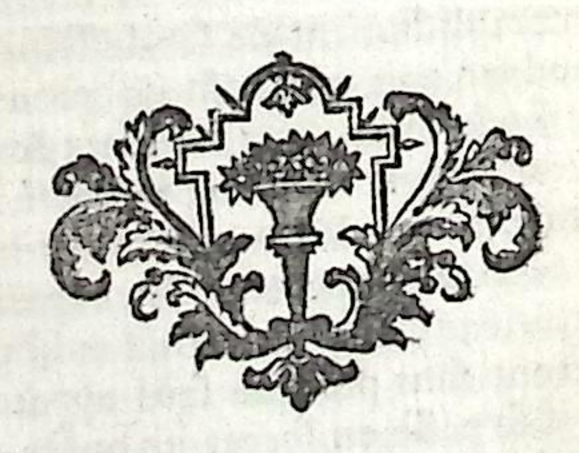
Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST fondateur de cet Empire est sans borne, sans mesure, & sans fin. Les Rois, qui se glorifient tant dans leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de JESUS CHRIST. Ils ne dominent point sur les volontés des hommes, ce qui est proprement régner. Leurs sujets peuvent penser tout ce qu'ils veulent indépendamment d'eux. Il y a une infinité d'actions particuliéres qui ne se font point par leur ordre, & qui échapent à leur connoissance aussi-bien qu'à leur pouvoir.



Leurs desseins avortent & s'évanouissent, souvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins disparoit & périt avec eux. Il n'en est pas ainsi de JESUS-CHRIST. *Toute puissance lui a été donnée dans le ciel & dans la terre.* Matth. 28. 18. C'est principalement sur les esprits & sur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne se fait que par son ordre ou par sa permission. Tout est réglé par sa sagesse & par sa puissance. Tout coopére directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins.

Pendant que tout est en mouvement sur la terre, que les Etats & les Empires passent avec une rapidité incroiable, & que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce spectacle extérieur, sont entraînés aussi par ce torrent sans presque sans appercevoir : il se passe en secret un ordre de choses inconnu & invisible, qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siécles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplissement par la mort du dernier des Elus, *alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, lorsque*

2. Cor. 15. 24. Jesus Christ *aura remis son roiaume à Dieu son Pere, & qu'il aura détruit tout empire, toute domination, & toute puissance.* Puissions-nous tous avoir part à cet heureux roiaume, qui a pour loi la vérité, pour roi la charité, & pour durée l'éternité! *Fiat, fiat.*





LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

# DES ARTS ET DES SCIENCES.

## Avant-propos.

*Combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.*



L'Histoire des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le céde point à celle des Princes & des Héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation & de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états

& des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les Princes, les Rois, les Chefs des Etats, qu'il a rendu dépositaires de son autorité; &, après eux, les Généraux d'armée, les Ministres, les Magistrats, & tous ceux avec qui le Souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, & les prééminences qu'ils possédent, ne sont point de leur part une usurpation. C'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs, & qui nous commande la soumission, l'obéissance, & le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, &, s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite & du savoir. C'est elle qui régle encore ici les rangs, par le partage libre & purement volontaire des talens de l'es-



prit, qu'elle distribue comme il lui plait & à qui il lui plait, sans aucun égard pour la qualité & la noblesse des personnes. Elle forme par l'assemblage des Savans en tout genre une nouvelle espéce d'empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siécles & tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climats. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le Prince, & souvent les devancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire Litéraire, est que chacun soit content de sa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des collégues destinés, aussi-bien que lui, par la Providence à enrichir la société, & à en devenir les bienfaiteurs; & qu'il se souvienne avec reconnoissance de qui il tient ses talens, & pourquoi il les a reçus. Car enfin ceux qui se distinguent le plus parmi les Savans, peuvent-ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'industrie pour inventer & faire des décou-

vertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit? & s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, & ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire & leur réputation? Comme la Providence ne place les Rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talens de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que, dans les Etats, on voit quelquefois des usurpateurs & des tyrans, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres; il peut y avoir aussi parmi les Savans, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, & à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, qui deshonore les Lettres! La solide gloire de l'Empire Litéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour soi, mais pour le genre humain: & c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au dessus de tous les autres Empires du monde.


Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'Histoire, & qui attirent le plus d'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces Héros si vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un seul homme meilleur? Ont-ils fait beaucoup d'heureux? Et si, par la fondation des villes & des Empires, ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains par les flots de sang qu'ils ont versés? Ces avantages même sont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins sont rentrés dans le néant à notre égard: ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, & des phantômes qui se sont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les siécles, Nous jouissons encore du fruit

de leur travail & de leur industrie. Ils ont pourvû de loin à tous nos besoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos usages toute la nature. Ils ont forcé les matiéres les plus intraitables à nous servir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, & des abymes mêmes de la mer, de précieuses richesses : &, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences, ils nous ont conduits aux connoissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit, à régler les mœurs, à former de bons citoiens, de bons Magistrats, de bons Princes.

Voila une partie des biens que nous ont procuré ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoitre le prix & la valeur, transportons-nous en esprit jusqu'à l'enfance du monde, & jusqu'à ces siécles grossiers, où l'homme, condanné à manger son pain à la sueur de son front, se trouvoit sans secours & sans instrumens, obligé néanmoins de


labourer la terre pour en tirer sa nourriture, de se construire des cabanes & des toits pour se mettre en sureté, de se préparer des vétemens pour se défendre du froid & des pluies, en un mot d'imaginer les moiens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que de travaux ! que d'embarras ! quelles inquiétudes ! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industrieux & laborieux, qui ont fait les premiers essais des Arts, & qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés, si nous sommes vétus, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est à leur industrie & à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étofes & des habits, travaillent en cuivre & en fer ; &, pour passer de l'utile & du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau & le burin, qu'elles touchent des instrumens. Ce sont là des

avantages & des bienfaits solides, stables, permanens; qui ont toujours été en croissant depuis leur origine; qui s'étendent à tous les siécles, à toutes les nations, & à tous les hommes en particulier; qui se perpétueront d'âge en âge, & dureront autant que le monde. Tous les Conquérans ensemble ont-ils fait quelque chose qui puisse être mis en paralléle avec de tels services? Cependant toute notre admiration se tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces Héros de sang; & à peine rappellons-nous dans notre esprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

Mais il faut remonter plus haut, & rendre un juste hommage de louange & de reconnoissance à celui qui seul en a été & en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les Payens même, & Cicéron l'atteste bien clairement, que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie: *Omnes mortales sic habent, externas commoditates à diis se habere.*

*Lib. 3. de nat. deor. n. 86.*

Pline le Naturaliste s'explique encore plus fortement: c'est en parlant des merveilleux effets des simples &



des herbes par raport aux maladies; & l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroissent encore plus étonnans. » a C'est, dit-il, » connoitre mal les présens de la Divinité, & les paier d'ingratitude, » que de vouloir en faire honneur aux » hommes. Le hazard paroit avoir donné lieu à ces découvertes, cela est » vrai: mais ce hazard est Dieu même; » & par ce nom, aussi-bien que par » celui de Nature, c'est lui seul qu'il » faut entendre.

*Plin. l. 26. in Proœm. Id. lib. 27. c. 1. 2. & 3.*

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de raport & de proportion qui paroit par exemple entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matiére brute cachée dans la terre dont on les forme; entre une toile soit fine ou déliée, soit plus solide & plus forte, & le lin ou le chanvre; entre des étofes de toute sorte, & la toison des brebis; entre la beauté éclatante de la soie, & la difformité d'un hideux insecte:

a Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari potuisse credit, ingratè deorum munera intelligit... Quod certè casu repertum quis dubitet?... Hic ergo casus, hic est ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magistra Natura. *Plin.*

on doit se convaincre, que jamais l'homme abandonné à ses propres lumiéres, n'auroit pu faire de si heureuses découvertes. Il est vrai, comme Pline l'a remarqué, que le hazard paroit avoir donné lieu à la plupart des inventions. Mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoissance à l'épreuve, affecte de se cacher sous ces événemens fortuits comme sous autant de voiles, au travers desquels la raison, pour peu qu'elle soit éclairée de la foi, reconnoit aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens!

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paroissent maintenant de la derniére facilité, & qui ont pourtant échapé pendant tous les siécles précédens aux lumiéres & aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier & à perfectionner les Arts; jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux, & de leur montrer ce qu'ils ne voioient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins, soit à eau, soit à vent, si commodes pour les usages de



la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient sur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu'on avoit été si lontems à graver avec le burin? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'Art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens Conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs siéges. La Boussole, c'est-à-dire une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boëte, a de si merveilleuses utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau Monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoissoient toutes les autres propriétés de l'aiman, ont-ils été si lontems sans en découvrir une qui étoit d'une si grande importance?

On doit, ce me semble, également conclure, & de l'incroiable difficulté de certaines découvertes qui n'avertissoient par aucune apparence, &

qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde ; & de l'extrême facilité d'autres inventions, qui sembloient se montrer d'elles-mêmes, & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des siécles, que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Etre supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mystéres de la nature, du moins pour la plupart : mais elle n'en est pas pour cela moins respectable. Ce qu'il en laisse quelquefois entrevoir dans certaines découvertes, doit nous instruire pour toutes les autres. Christophe Colomb conçoit le dessein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adresse pour cela à plusieurs Princes, qui regardent son entreprise comme une folie : elle paroissoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même, par raport à cette entreprise, un penchant comme naturel, un désir ardent & persévérant, qui le rendoit empressé, inquiet, invincible à tous les obstacles & à toutes les remontrances. Qui





lui avoit inspiré ce hardi dessein, & donné cette constance inébranlable, sinon Dieu, qui avoit résolu de toute éternité de faire passer la lumiére de l'Evangile aux peuples du nouveau monde ? L'invention de la Boussole en fut l'occasion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voila pourquoi cette découverte a été si lontems différée, & ensuite si promtement & si courageusement exécutée.

Après ces observations que j'ai cru nécessaires pour plusieurs de mes Lecteurs, j'entrerai en matiére. Je diviserai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier, je traiterai de l'Agriculture, du Commerce, de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Musique. Dans le second, je parlerai de la Science militaire, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes, les batailles, & les siéges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre, qui terminera tout mon Ouvrage, je parcourrai les Arts & les Sciences qui ont plus de raport à l'esprit : la Grammaire, la Poétique,

l'Histoire, la Rhétorique, & la Philosophie, avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque raport.

Je dois avertir par avance, avec la franchise dont j'ai fait profession jusqu'ici, que j'entreprens de traiter une matiére, dont plusieurs parties me sont presque entiérement inconnues. J'ai besoin, par cette raison, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me soit permis d'user librement, comme j'ai toujours fait, (& j'y suis forcé plus que jamais) de tous les secours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai risque de perdre la gloire d'être Auteur & Inventeur. J'y renonce volontiers, pourvû que je puisse avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matiére semble le comporter. Je ne prétends point instruire les Savans, mais choisir ce qu'il y a dans tous les Arts le plus à la portée du commun des Lecteurs.



## CHAPITRE PREMIER.

# DE L'AGRICULTURE.

### ARTICLE PREMIER.

*Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin.*

JE PUIS bien avec justice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le Paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsqu'Adam, sorti tout récemment des mains de son Créateur, possédoit encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu l'aiant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum :* non une culture pénible & laborieuse, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amusement, & lui faire contempler de plus près dans les pro-

*Gen. 2. 15.*

ductions de la terre la sageſſe & la libéralité de ſon Maître.

Le péché d'Adam aiant renverſé tout cet ordre, & lui aiant attiré le funeſte arrêt qui le condanna à manger ſon pain à la ſueur de ſon viſage, Dieu changea ſon plaiſir en châtiment, & l'aſſujettit à un dur travail, qu'il n'auroit jamais connu, s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre, devenue ſourde & rebelle à ſes ordres en punition de ſa révolte contre Dieu, ſe couvrit de ronces & d'épines. Il falut lui faire violence pour la contraindre de paier à l'homme un tribut, dont ſon ingratitude l'avoit rendu indigne, & la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & ſans peine.

On voit par là juſqu'où remonte l'origine de l'Agriculture, qui, de punition qu'elle étoit, eſt devenue, par un ſingulier bienfait de Dieu, comme la mere & la nourriciére du genre humain. Elle eſt en effet la ſource des véritables biens, & des richeſſes qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes : qui ſuffiſent à la néceſſité,



& même aux délices : qui font qu'une nation n'a pas beſoin des étrangers, & qu'elle leur eſt néceſſaire : qui ſont le principal revenu d'un Etat, & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent ſeroient épuiſées, & que l'eſpéce en ſeroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le ſein de la mer & de la terre ; quand le commerce ſeroit interdit avec les voiſins ; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embelliſſement & la parure ſeroient abolis : la fécondité ſeule de la terre tiendroit lieu de tout ; elle fourniroit une reſſource abondante aux beſoins publics ; & elle ſerviroit à nourrir & le peuple, & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être ſurpris, après cela, que l'Agriculture ait été autrefois ſi fort en honneur chez les Anciens : il doit paroitre plutôt bien étonnant qu'elle ait ceſſé de l'être, & que celle de toutes les profeſſions qui eſt la plus néceſſaire & la plus indiſpenſable, ſoit tombée dans un ſi grand mépris. Nous avons vû, dans tout le cours de notre hiſtoire, qu'une

des principales attentions des Princes les plus sages & des Ministres les plus habiles, étoit de soutenir & d'encourager l'Agriculture.

Chez les Assyriens & chez les Perses, on récompensoit les Satrapes dans le Gouvernement desquels on trouvoit les terres bien cultivées, & l'on punissoit ceux qui négligeoient ce soin. Numa Pompilius, l'un des plus sages Rois dont il soit parlé dans l'antiquité, & qui a le mieux compris & le plus fidélement rempli les devoirs de la roiauté, avoit partagé tout le territoire de Rome en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la maniére dont ils étoient cultivés; & il faisoit venir les laboureurs, pour louer & encourager ceux dont les terres étoient bien tenues, & pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l'Historien, étoient regardés alors comme les plus justes & les plus légitimes de toutes les richesses, & préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne sont pas de longue durée.

*Dionys. Halic. Antiq. Rom. l. 2. p. 133.*

Ancus Marcius, quatriéme roi des Romains, qui se piquoit de marcher sur les traces de Numa, après le culte

*Id. l. 3. p. 177.*



des dieux & le respect pour la religion, ne recommandoit rien tant aux peuples que la culture des terres, & la nourriture des troupeaux. Cet esprit se conserva lontems chez les Romains, & [a] dans les tems postérieurs, celui qui s'acquittoit mal de ce devoir, s'attiroit l'animadversion du Censeur.

On savoit, par une expérience qui n'avoit jamais trompé, que la culture des terres, & la nourriture des bestiaux qui en est une suite & en fait partie, étoit pour un pays une source assurée & intarissable de richesse & d'abondance. L'Agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Egypte, où elle faisoit un objet spécial du gouvernement & de la politique : & nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un Etat ne se mesure pas au terrain : c'est au nombre des citoiens, & à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la Terre promise pouvoit contenir & nourrir une multitude presque innom-

a Agrum malè colere, censorium probrum judicatur. *Plin. lib. 18. cap. 3.*

brable d'habitans : c'est que tout le pays étoit cultivé avec un soin extrème.

Ce que l'histoire raporte de l'opulence de plusieurs villes de la Sicile, & en particulier des richesses immenses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flotes puissantes qu'elle équipoit, & des armées nombreuses qu'elle mettoit sur pié, paroitroit incroiable s'il n'étoit attesté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fond même de la terre, qui y étoit mise à profit avec une industrie merveilleuse? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le soin que prit l'un des plus puissans Rois de Syracuse (c'est Hiéron II) de composer un Livre sur cette matiére, où il donnoit de sages avis & d'excellentes régles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron on [a] nomme encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé indigne de leur naissance & de leur

a De cultura agri præcipere principale fuit etiam apud exteros. *Plin. l. 18. cap. 3.*



rang de laisser à la postérité des préceptes sur l'Agriculture, tant ils en connoissoient l'utilité & le prix : Attale surnommé Philométor roi de Pergame, & Archélaüs de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon, Xénophon, Aristote, & d'autres Philosophes, qui ont traité en particulier de la politique, n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie essentielle. Mais qui s'attendroit de voir paroitre ici sur les rangs un Général Carthaginois? C'est Magon. Il faloit qu'il eût traité cette matiére bien à fond, puisque son Ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, étoit composé de vingt-huit volumes; & qu'on en fit un grand cas, puisque le Sénat les fit traduire en latin, & qu'un des premiers Magistrats voulut bien se charger de ce soin. Cassius Dionysius d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

*D. Syllanus.*
*Varr. de re rust. l. 1. c. 1.*

Cependant Caton le Censeur avoit déja donné ses livres sur cette même matiére. Car Rome n'étoit point encore entiérement gâtée, & le goût de l'ancienne simplicité s'y conservoit encore jusqu'à un certain point. On se souvenoit au moins avec joie &

avec admiration qu'autrefois [a] les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides & d'injustes desirs sur celles des autres ; & que c'étoit souvent à la charrue qu'on alloit prendre des Consuls & des Dictateurs. Dans [b] ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes, sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charrue & les armes, à ensemencer des terres & à en conquérir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

a Antiquitus ab aratro arcessebantur ut Consules fierent. . . Atilium sua manu spargentem semen qui missi erant convenerunt. . . Suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant. *Cic. pro Rosc. Amer. n 50.*

b Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri : ( ut fas est credere ) gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore : sive illi eadem curâ semina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva disponebant, quâ castra ; sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curiosiùs fiunt. *Plin. l. 18. c. 3.*



En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumiére, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'essais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine & dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'éléve audessus de l'habitude, & après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire sur l'Agriculture que parce qu'ils en connoissoient l'importance ; & la plupart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie étoit tout près de la sienne, lui servit infiniment. ( C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe. ) Caton alloit souvent s'y

*Plut. in Cat. p. 337.*

promener, & considérant la [a] petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, aiant vaincu les nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est [b] là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'aiant trouvé assis auprès de son foier où il faisoit cuire des légumes, & lui aiant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse : *Que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel diner ; & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder.* Plein de ces pensées, Caton

a Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum,
Sæva paupertas, & avitus apto
Cumulare fundus.

b Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites cùm attulissent, repudiati ab eo sunt. *Non enim aurum habere, præclarum sibi videri dixit, sed iis qui haberent aurum imperare.* C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le Livre de la Vieillesse. n. 55.



s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revûe de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome, avoit des terres contigues à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniére de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui. Que de là il revenoit dans son champ, où, jettant une méchante tunique sur ses épaules si c'étoit en hiver, & presque nud si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques ; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & buvoit * du même vin.

On voit, par ces exemples, jus-

* *Cela me fait souvenir d'un beau mot de Pline le Jeune, qui ne donnoit point à ses affranchis du vin diff*

qu'où ces anciens Romains portoient l'amour de la simplicité, de la pauvreté, & du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varron les reproches spirituels & sensés que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius l'Augur sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité du lieu où ils se trouvoient actuellement. » Ici, dit-il, on ne voit ni » tableaux, ni statues, ni boiserie, » ni plancher parqueté : mais, en » récompense, on y trouve tout ce » qui convient au labour des terres, » à la culture des vignes, à la nour- » riture des bestiaux. Chez vous, » tout brille d'or, d'argent, de mar- » bre : mais nul vestige de terres la- » bourables, ni de vignobles. On ne » rencontre nulle part ni beuf, ni » vache, ni brebis. Point de foin dans » les magazins, point de vendange » dans les celliers, point de moisson » dans les greniers. Est-ce donc là

Varr. l. 3. c. 2.

*férent du sien. Comme on lui représentoit que cela lui devoit couter beaucoup: » Non, dit-il : car mes » affranchis ne boivent pas » du même vin que moi, » mais je bois du même » vin qu'eux.* Quia scilicet liberti mei non idem quod ego bibunt, sed idem ego quod liberti. *Plin. Lib. 2. Epist. 6.*



» une métairie ? En quoi ressemble- » t-elle à celle que possédoient votre » aieul & votre bisaieul ?

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en faloit bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, & raportassent autant de revenu. Dans [a] un tems où la terre n'étoit cultivée que par des esclaves & par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens ? Aussi est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matiéres : parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d'un roiaume, ce qui est bien plus utile

[a] Nunc eadem illa (arva) vincti pedes, damnatæ manus, inscripti vultus exercent. Nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint Imperatorum. *Plin. lib. 18. c. 3.*

que d'en étendre les limites, de faire en sorte que chaque pere de famille qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ qui lui est plus cher que tout autre soit cultivé avec soin; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, & qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs soins, & travaillent même à regret. Un [a] Seigneur & un Maître doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent lontems dans une même famille, & que leurs fermiers se succédent de pere en fils: ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait aussi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier, ont acquis quelque bien par leur industrie & par leur appli-

[a] Lucium Volusium asseverantem audivi, patris familias felicissimum fundum esse, qui colonos indigenas haberet, & tanquam in paterna possessione natos, jam inde à cunabulis longa familiaritate retineret. *Colum. l. 1. c. 7.*



cation, ce qui est fort à desirer pour l'avantage même du Maître, ce [a] n'est pas sur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut mesurer les charges qu'on leur impose, mais sur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut estimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impositions. Car surcharger ainsi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'est punir l'industrie & l'éteindre: au lieu que dans tout Etat bien policé on a toujours cru qu'il faloit l'animer par l'émulation & par la récompense.

Une des causes du peu du produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un art qui ait besoin d'étude, de réflexions, ou de régles: chacun est abandonné à son goût & à la pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les préceptes

[a] Cùm aratori aliquod onus imponitur, non omnes, si quæ sunt præterea, facultates, sed arationis ipsius vis ac ratio consideranda est, quid ea sustinere, quid pati, quid efficere possit ac debeat. *Cic. Verr. de frum. n. 199.*

Colum. l. 1. c. 1.

à l'expérience. Les [a] Anciens ne pensoient pas ainsi. Ils jugeoient trois choses nécessaires pour réussir dans l'Agriculture. *Le vouloir* : il faut l'aimer, s'y affectionner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, & en faire son plaisir. *Le pouvoir* : il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, & pour tout ce qui peut améliorer une terre ; & c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *Le savoir* : il faut avoir étudié à fond tout ce qui a raport à la culture des terres, sans quoi les deux premiéres parties, non-seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, & à l'espérance qu'il en avoit conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement & sans connoissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatriéme, & les Anciens ne l'avoient pas oubliée, c'est

a Debemus & imitari alios, & aliter ut faciamus quædam experientia tentare. *Varro*, l. 1, c. 18.



[a] *l'expérience*, qui domine dans tous les Arts, qui est infiniment au-dessus des préceptes, & qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises : car souvent, c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre estime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matiére. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, & Columelle après lui. Ces trois auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & stérile que de comparer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique ?

Colum. l. 1. in Proœm.

Columelle, qui vivoit du tems de Tibére, déplore d'une maniére fort vive & fort éloquente le mépris gé-

a Usus & experientia dominantur in artibus, neque est ulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum cesserit improsperè, vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam docentis magisterium. *Colum. Ibid.*

néral où de son tems l'Agriculture étoit tombée, & la persuasion où l'on étoit que pour y réussir on n'a besoin d'aucun maître. » Je vois à Rome, » dit-il, des écoles de Philosophes, » de Rhéteurs, de Géométres, de » Musiciens, &, ce qui est bien plus » étonnant, de gens occupés unique- » ment, les uns à préparer des mêts » propres à piquer le goût & à irriter » la gourmandise, les autres à orner » la tête par des frisures artificielles: » & je n'en vois aucune pour l'Agri- » culture. [a] Cependant on peut se » passer de tout le reste, & la Ré- » publique a été lontems florissante » sans tous ces arts frivoles : mais il » n'est pas possible de se passer du » labour de la terre, puisque la vie en » dépend.

» D'ailleurs y a-t-il quelque voie » plus honnête & plus légitime de » conserver ou d'augmenter son pa- » trimoine ? Seroit-ce le parti des » armes, pour amasser des dépouil- » les toujours teintes du sang hu- » main, & qui causent la ruine d'une

a Sine ludicris artibus... olim satis felices fuere futuræque sunt urbes : at sine agricultoribus nec consistere mortales nec ali posse manifestum est.



» infinité de personnes ? Ou celui du » trafic, qui arrachant les citoiens à » leur patrie, les expose à la fureur » des vents & des flots, & les traîne » dans un monde inconnu pour s'y » enrichir ? Ou le [a] commerce de » l'argent & l'usure, odieuse & fu- » neste même à ceux qu'elle paroit » secourir ? Oseroit-on comparer à » aucun de ces moiens la sage & in- » nocente Agriculture, que le seul » dérangement de nos mœurs a pu » rendre méprisable, &, par une » suite nécessaire, presque stérile & » sans fruit.

» Bien des gens croient que la sté- » rilité de nos terres, beaucoup » moins fertiles maintenant que dans » les tems passés, vient ou de l'in- » tempérie de l'air & des saisons, ou » de l'altération des terres mêmes, » lesquelles affoiblies & épuisées par » un long & continuel travail, ne » peuvent plus fournir leurs produc- » tions avec la même force & la » même abondance. C'est une erreur, » dit Columelle. Il ne faut pas s'ima- » giner que la terre, à qui l'Auteur

a An fœneratio probabilior sit, etiam his invisa quibus succurrere videtur ?

» de la nature a communiqué une
» fécondité perpétuelle, se trouve ex-
» posée à la stérilité comme à une
» espéce de maladie. Et après qu'elle
» a reçu de son Maître une jeunesse
» divine & éternelle, ce qui l'a fait
» appeller la mere commune de tous,
» parce qu'elle a toujours enfanté de
» son sein & en enfantera toujours
» tout ce qui subsiste, il n'est pas à
» craindre qu'elle tombe dans la cadu-
» cité & la vieillesse comme l'homme.
» Ce n'est point à l'intempérie de l'air
» ni aux années qu'on doit attribuer la
» stérilité de nos terres, mais unique-
» ment à notre faute & à notre né-
» gligence : n'en accusons que nous-
» mêmes, qui abandonnons à nos es-
» claves des campagnes, qui du tems
» de nos ancêtres étoient cultivées
» par les plus gens de bien.

Cette réflexion de Columelle paroit fort solide, & est confirmée par l'expérience. La terre de Chanaan, (& il en faut dire autant des autres) étoit déja très fertile quand le peuple de Dieu en prit possession ; & il y avoit plus de sept cens ans que les Chananéens l'habitoient. Il s'en passa près de mille jusqu'à la captivité de



Babylone. On ne voit point daus les derniéres années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siécles elle est presque entiérement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle, a que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie, mais c'est qu'elle est déserte & négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l'histoire, venoit du soin particulier que l'on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d'en dire un mot.

## ARTICLE SECOND.

### *Du labour de la terre. Pays célébres chez les Anciens pour l'abondance du blé.*

JE ME BORNE, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

a Non igitur fatigatione, quemadmodum plurimi crediderunt, nec senio, sed nostra scilicet inertia minùs benignè nobis arva respondent. *Colum. l. 2. c. 1.*

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

ATHENES tiroit tous les ans de Byzance seule, ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de blé : c'est Démosthéne qui nous l'apprend. Le médimne contenoit six boisseaux, & de son tems n'étoit vendu que cinq dragmes, c'est-à-dire cinquante sols de notre monnoie. A combien d'autre villes & d'autres contrées la Thrace fournissoit-elle du blé, & combien par conséquent devoit-elle être fertile ?

*Demosth. in orat. contr. Lept. p. 546. Id. in Phorm. p. 946.*

CE [a] N'EST POINT sans raison que Caton le Censeur, à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere nourrice du peuple Romain. En effet c'est de là que Rome d'abord tiroit presque tous ses blés, soit pour la nourriture de ses citoiens, soit pour l'entretien de ses armées.

a Ille M. Cato Sapiens cellam penariam reip. nostræ, nutricem plebis Romanæ Siciliam nominavit. Itaque ad omnes res Sicilia provincia semper usi sumus; ut, quicquid ex se posset efferre, id non apud eos nasci, sed domi nostræ condi tum putaremus. *Cic. Verr.* 3. n. 5.

On



On voit dans Tite-Live que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de blé aux Romains.

TOUT LE MONDE sait combien le terroir d'Egypte, humecté & engraissé par le Nil, qui [a] lui tenoit lieu de laboureur, étoit fertile en blé. Quand Auguste l'eût réduite en province Romaine, il prit un soin particulier du lit & des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'étoient peu à peu remplis de limon, par la négligence des Rois d'Egypte, & les fit nétoier par les troupes Romaines qu'il y avoit laissées. Il en venoit réguliérement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capitale du monde étoit exposée à périr de faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de blé dans la ville que pour trois jours. Ce Prince, qui étoit plein de tendresse pour le peuple, avoit résolu de se faire mourir par le poison, si les flotes qu'on attendoit n'arrivoient avant l'expiration de ce tems. Elles arrivérent à propos, & l'on attribua le salut du peuple au bonheur du Prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sa-

*Sext. Aurel. Vict. in epitome.*

a Nilus ibi coloni vice fungitur. *Plin.*

ges précautions pour éviter un pareil danger.

L'AFRIQUE, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'Egypte. On marque une de ses contrées, où un boisseau de blé semé en terre en raportoit cent cinquante. D'un seul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui raporte ces faits, assure que c'étoit une chose assez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendît cent épis : & il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, & par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

*Plin. l. 18. c. 8.*

J'ai dit que d'abord Rome tiroit presque tous ses blés de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maitresse de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année elles faisoient



partir de nombreuses flotes, chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l'univers : & quand la récolte manquoit dans une de ces provinces, l'autre venoit à son secours, & nourrissoit la capitale du monde. Le blé, par ce moien, étoit d'un fort bas prix à Rome, & ne se vendoit quelquefois que deux as ou deux sols le boisseau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; & c'est ce qui faisoit une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis, située dans la petite Syrte, lui paioit en tribut chaque jour un talent, c'est-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe, les Ambassadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment, & cinq cens mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnérent autant.

*Liv. lib. 31. n. 50.*

*Id. l. 33. n. 62.*

*Id. l. 43. n. 6.*

Il en fut de même pour Constantinople, lorsque le siége de l'Empire y eut été transporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immense qui les habitoit. L'Empereur Constantin faisoit distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingts

*Socrat. l. 2. c. 13.*

mille boisseaux de blé qu'on y apportoit d'Alexandrie, c'est-à-dire pour nourrir six cens quarante mille hommes, le boisseau Romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'Empereur Septime Sévére mourut, il y avoit à Rome dans les greniers publics du blé pour sept ans, à dépenser par jour soixante-quinze mille boisseaux, c'est-à-dire pour nourrir six cens mille hommes. Quelle prévoiance pour l'avenir contre les années de stérilité !

Ælian. Spartian. in Severo.

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avoit encore beaucoup d'autres très fertiles en blé.

Pour ensemencer de blé un arpent, on emploioit ordinairement un médimne : *medimnum*. Le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de blé à peu près. ( On marque dans le *Spectacle de la Nature*, que la quantité ordinaire & suffisante pour ensemencer un arpent, est cent vingt livres de blé. Cela revient au même. ) Le plus haut produit d'un arpent étoit de dix médimnes de blé, c'est-à-dire, de dix pour un : l'ordinaire étoit de huit, & pour lors on se trouvoit bien

Cic. Verr. de frum. n. 112. Plin. l. 18. c. 7.



partagé. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail ; & il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols & demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre septier contient douze boisseaux, & se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pié notre boisseau vaut seize sols & quelque chose de plus, c'est-à-dire le double de l'ancien, & par-delà.

Cic. ibid. n. 173.

Tout ce que j'ai raporté de Cicéron au sujet du blé, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en faloit pour ensemencer un arpent, combien cette semence raportoit, ne doit point être regardé comme une régle fixe : car tout cela varioit beaucoup selon la différence des terres, des pays, & des tems.

Les Anciens avoient différentes maniéres de battre le blé. Ils se servoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des piés des chevaux qu'ils faisoient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils battoient

Plin. l. 18. c. 30.

les gerbes, comme on le pratique encore dans bien des endroits.

Ils emploioient aussi divers moiens pour garder lontems le blé, surtout en le serrant avec les épis dans des fosses qu'ils creusoient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservoit ainsi pendant cinquante ans.

*Lib. 1. de re rust. c. 5.*

## ARTICLE TROISIÉME.

### §. I.

*Culture de la vigne. Vins célébres en Gréce & en Italie.*

On juge aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* Elle étoit sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'u-

*Gen. 9. 20.*



sage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur, & la conservant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, *& aiant bu du vin il s'enivra.* Les payens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus qu'ils n'ont jamais bien connu; & ce qui est dit de l'ivresse de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portérent de proche en proche la vigne, & enseignérent l'usage qu'on en pouvoit faire. L'Asie sentit la premiére la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homére que du tems de la guerre de Troie le transport des vins faisoit partie du commerce. *Iliad. lib. 7.*

Le vin se conservoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'est-à-dire dans des peaux de bêtes; & ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois, établis le long du Po, que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois

exactement fermés, & de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peaux sujets à se découdre ou à se moisir.

*Odyss. l. 9. v. 197.* Il est parlé dans Homére d'un vin de Maronée en Thrace fort célébre, & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thraces de le boire pur. Aussi ª n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. Pline remar- *Plin. l. 14. cap. 4.* que que de son tems * Mucien, qui avoit été trois fois Consul, s'étant trouvé dans le pays, avoit fait l'expérience dont parle Homére, & avoit vû que dans une mesure de vin, qui répond à nos trois demi-septiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau, c'est trois fois plus que ne dit le Poéte Grec.

*Ibid.* Le même Auteur parle de vins fort célébres dans l'Italie, qui portoient le

a Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. *Horat. Od. 27. lib. 1.*

* *C'est le célébre Mucien qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'Empire.*



nom d'Opimius, sous le Consulat duquel on les avoit recueillis, qui se conservoient encore de son tems, c'est-à-dire depuis près de deux cens ans, & qui n'avoient point de prix. On en méloit une très modique quantité avec d'autres vins, ausquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuse de force & de douceur. Quelque ª grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le Consulat d'Opimius, ou sous celui d'Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faisoit plus grand cas; &, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déja trop vieux pour être supportables.

La Gréce & l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étoient particuliérement par l'excellence des vins.

Dans la Gréce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio étoient fort célébres. Ceux de Cypre sont encore aujourd'hui fort estimés. Horace parle sou-

a Atqui eæ notæ sunt optimæ. Credo: sed nimia vetustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. *Cic. in Brut. n.* 287.

vent de ceux de Lesbos, & les [a] représente comme des vins bienfaisans & agréables. Mais Chio l'emportoit sur tous les autres pays, & effaçoit leur réputation : jusques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette Ile qui avoient les premiers planté la vigne, & qui en avoient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous [b] ces vins de Gréce étoient si estimés, & d'un si grand prix, qu'à Rome, jusqu'au tems de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n'en bûvoit qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément.

*Athen. l. 1. p. 26. 32.*

Pline étoit persuadé que les libations de lait instituées par Romulus, & la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bucher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multipliérent dans les siécles suivans, & il

*Plin. l. 14. c. 12.*

a Hic innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra. *Od. 17. lib. 1.*

b Tanta vino Græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur... L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus semel Græcum vinum daretur. *Plin. ex Varr. lib. 14. c. 14.*



y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Gréce, dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts & des sciences. Ce [a] furent les vins d'Italie, qui, du tems de Camille, y attirérent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La coutume [b] ancienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher * les vignes à des arbres, & sur tout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles

a Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximèque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. *Liv. l. 5. n. 33.*

b In campano agro vites populis nubunt, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. *Plin. l. 14. c. 1.*

* *De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même m'taphore. Il dit qu'on* marie *les arbres aux vignes :* Ergo aut adulta vitium propagine Altas *maritat* populos. *Il appelle veufs ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées :* aut vitem viduas ducit ad arbores. *Enfin il donne le nom de* Célibatéres *aux arbres, ausquels on ne joint jamais la vigne :* platanusque cœlebs Evincet ulmos.

*Epod. 2.*
*Od. 5. l. 4.*
*Od. 15. l. 2*

portoient leurs branches : ce qui faisoit un très bel effet, & donnoit un spectacle trèsagréable à la vûe. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les [a] vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits contribuoient beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des Vignerons, qui donnoient toute leur application & tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que du tems de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace, la [b] réputation de ces vins, autrefois si vantés, étoit entiérement tombée par la négligence & par l'ignorance des Vignerons,

a Cæcubum, & prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles. *Horat. Od.* 20. *lib.* 1.

b Quod jam intercidit incuria coloni... Cura culturaque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpa (Vinitorum) copiæ potiùs quàm bonitati studentium. *Plin. l.* 14. *c.* 6.



lesquels, aveuglés par l'appas & l'espérance du gain, songérent plus à recueillir beaucoup de vin, qu'à l'avoir bon.

Pline cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entre autres, un célébre Grammairien, qui vivoit du tems de Tibére & de Claude, avoit acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis lontems par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, & la façon singuliére dont il le cultiva, y apportérent en assez peu d'années un changement qui tenoit du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit.* Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étoient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins, &, pour couvrir leur paresse & leur ignorance, ils l'accusérent de magie & de sortiléges. *Plin. l. 14. c. 3.*

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit extrémement recherché. Il avoit beaucoup de force & d'âpreté, & n'étoit potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse, & domter son austérité, on em- *Athen. l. 1. p. 26.*

ploioit le miel, ou on le méloit avec du vin de Chio; & par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en raporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui dans les derniers tems n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flater les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés.

*Athen. l. 10. p. 429.* Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Epizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille & de Milet montrérent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans : mais [a] pour les femmes, l'usage leur en étoit absolument

[a] Vini usus olim Romanis feminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur : quia pro-



défendu; & la raison de cette défense étoit, que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénéque se plaint avec amertume, de ce que de son tems cette coutume étoit presque généralement violée. La [a] complexion foible & délicate des femmes, dit-il, n'a point changé : mais leurs mœurs ont changé, & ne sont plus les mêmes. Elles se piquent de porter l'excès du vin aussi loin que les hommes les plus robustes. Elles passent, comme eux, les nuits entiéres à table : & tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier, & même, si elles le peuvent, de les vaincre.

L'Empereur Domitien donna un Edit au sujet des vignes, qui pouvoit avoir un juste fondement. Une année aiant rendu beaucoup de vin & très peu de blé, il crut qu'on avoit plus de soin de l'un que de l'autre; & sur cela il ordonna qu'on ne planteroit plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, & que dans les provinces on arracheroit *Sueton. in Domitian. c. 7.*

ximus à libero patre intemperantiæ gradus ad inconcessam venerem esse consuevit. *Val. Max. l. 2. c. 1.*

[a] Non minùs pervigilant, non minùs potant; & mero viros provocant. *Senec. epist. 95.*

au moins la moitié de celles qui y étoient. Philostrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie; parce, dit-il, que l'on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances, qu'il obtint, non seulement que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feroient pas seroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son Edit, fut qu'on avoit semé des billets, qui portoient en deux vers grecs, que, quoi qu'il fît, il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

*Philostr. vit. Apollon. l. 6. c. 17.*

*Suet. in Domitian. c. 14.*

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son Edit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusques à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cens ans. Cet Empereur, qui, après plusieurs guerres, avoit établi une solide paix dans tout l'Empire, occupoit les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompissent pas



par l'oisiveté, & que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats, n'aiant rien à faire, ne se portassent à des séditions; Probe, de même, emploia les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de la Mésie, & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens & aux Espagnols, d'avoir des vignes autant qu'ils voudroient, au lieu que depuis Domitien la permission n'en étoit pas donnée à tout le monde.

## §. II.

### *Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.*

AVANT que de finir cet article des vignes, je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle, qui fait connoitre quel profit on en tiroit de son tems. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux, & il fait un calcul exact des frais & du produit de sept arpens de vigne. Son

dessein est de prouver que la culture des vignes est plus fructueuse & plus lucrative que toute autre, & que celle même du blé. Cela pouvoit être vrai de son tems, mais il ne l'est pas du nôtre, du moins dans l'opinion commune. Cette différence vient peutêtre des divers accidens ausquels la vigne est sujette dans ces pays-ci, gelées, pluies, coulure, qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui absorbe la plus grande partie du profit des vignerons, & les entrées qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les Anciens même tout le monde n'étoit pas du sentiment de Columelle. [a] Caton à la vérité donnoit le premier rang aux vignes, mais à celles qui produisoient d'excellent vin, & en quantité. En supposant ces deux conditions, on pense encore de même aujourd'hui. Plusieurs donnoient la préférence aux prairies; & leur principale raison étoit que les frais pour

[a] Cato quidem dici [primum agrum esse,] ubi vineæ possint esse bono vino & multo...; Alii dant primatum bonis pratis ... Vineam sunt qui putent sumptu fructum devorare. *Varr. de re rust. l. 1, c. 7, 8.*



la culture des vignes en emportent presque tout le produit.

I. *Frais nécessaires pour sept arpens de vigne.*

Ces frais sont :

1. Pour l'achat d'un esclave qui seul suffit pour cultiver sept arpens de vigne, huit mille sesterces. 1000 l.

2. Pour l'achat du fonds des sept arpens, sept mille sesterces. 875 l.

3. Pour les échalas, & autres dépenses nécessaires pour sept arpens, quatorze mille sesterces. 1750 l.

Ces trois sommes ensemble font vingt-neuf mille sesterces. 3625 l.

4. Pour l'intérêt de ladite somme de 29000 sesterces à six pour cent pendant deux ans que la terre ne raporte point, & que cette somme est morte, trois mille quatre cens quatre-vingts sesterces. 435 l.

Le total de la dépense monte à 32480 sesterces. 4060 l.

II. *Produit de ſept arpens de vigne.*

Le produit des ſept arpens de vigne par an eſt de ſix mille trois cens ſeſterces, c'eſt-à-dire de ſept cens quatre-vingts ſept livres dix ſols. Ce qui va être prouvé.

Le *Culeus* eſt une meſure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vingt-ſix pintes, & un peu plus. Par conſéquent le *Culeus* contient cinq cens vingt pintes, ce qui fait deux muids meſure de Paris moins cinquante-ſix pintes.

Le moins que puiſſe valoir le *Culeus* c'eſt trois cens ſeſterces, c'eſt-à-dire trente ſept livres dix ſols. Le * moins que doive raporter chaque arpent c'eſt trois *Culeus*, qui vaudront neuf cens ſeſterces, ou cent douze livres dix ſols. Les ſept arpens raporteront donc de profit ſix mille trois cens ſeſterces, qui font ſept cens quatre-vingts ſept livres dix ſols.

L'intérêt de la dépenſe totale, laquelle eſt de trente-deux mille quatre cens quatre-vingts ſeſterces, c'eſt-

* *Columelle marque que dans les vignobles de Sénéque chaque arpent raportoit huit* Culeus. Lib. 3. cap. 3. *Et Varron, qu'en pluſieurs endroits il raportoit juſqu'à dix & quinze* Culeus, Lib. 1. cap. 2.



à-dire de quatre mille ſoixante livres; cet intérêt, dis-je, à ſix pour cent par an, monte à mille neuf cens quarante quatre ſeſterces, & quelque choſe de plus; c'eſt-à-dire à deux cens quarante trois livres. L'intérêt de cette même ſomme que l'on tire par an du produit de ſept arpens de vignes, eſt de ſix mille trois cens ſeſterces, c'eſt-à-dire de ſept cens quatre-vingts ſept livres dix ſols. Par où l'on voit combien ce dernier intérêt ſurpaſſe l'autre; qui étoit pourtant le commun & l'ordinaire dans l'uſage. Et c'eſt ce que Columelle vouloit prouver.

243 *liv.*
787 *liv.*

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tiroit des *marcottes*. La marcotte eſt un rejetton, une branche de vigne qu'on couche en terre, & qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produiſoit par an dix mille marcottes au moins, qui ſe vendoient trois mille ſeſterces, ou trois cens ſoixante & quinze livres. Les marcottes produiſoient donc pour les ſept arpens vingt & un mille ſeſterces, ou deux mille ſix cens vingt cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix; car pour

*Viviradices.*

lui il assure qu'il en tiroit réguliérement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, & non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cens douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vignerons, venoit sans doute de ce que les vignes étoient alors fort rares dans un grand nombre de provinces, & la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, & pour se mettre par ce moien en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu jusques-là, ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

## ARTICLE QUATRIÉME.

### *De la nourriture des bestiaux.*

J'ai dit que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l'Agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui, par un



fumier abondant, fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaires pour conserver & renouveller ses forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le [a] beuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit si fort considéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un beuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoien, par cette raison sans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus [b] on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des bestiaux produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit neveu; l'Ecriture nous Job, 1. 3.

a Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset bovem necasse, quàm civem. *Colum. in præf. l. 6.*

b In rusticatione vel antiquissima est ratio pascendi, eademque quæstuosissima. *Ibid.*

fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cens paires de beufs, & cinq cens ânesses.

C'est par là que la Terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses Princes & les habitans du pays, dont le nombre étoit presqu'incroiable, & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans.

*4. Reg. 3. 4.* Nous lisons qu'Achab, roi d'Israel, se faisoit paier chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus, un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nombre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays!

*II. Paralip. XXVI. 10.* L'Ecriture Sainte, en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, & des logemens fortifiés de


de tours, pour y retirer les bestiaux & les pasteurs, & pour les y mettre à couvert & en sûreté; & il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes, travaux moins éclatans, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particuliére qu'il accorda à tous ceux qui étoient emploiés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit son régne un des plus opulens qu'on eût encore vûs dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Ecriture Sainte, « parce qu'il se plaisoit fort à l'agriculture. » *Erat quippe homo agriculturæ deditus.* Le texte hébreu est encore plus fort: *quia diligebat terram.* « Il aimoit la terre »: Il s'y plaisoit: peutêtre la cultivoit-il de ses propres mains: du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoissoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec soin & avec intelligence étoit une source assurée de richesses & pour le Prince & pour le peuple: ainsi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la roiauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

II. Paralip. XXXII. 29. L'Ecriture dit aussi du saint Roi Ezéchias *qu'il avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes sortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits qu'on en tiroit, devoit former un revenu très considérable dans un pays qui en nourrissoit une multitude presque sans nombre. Aussi voions-nous que la tonte des brebis étoit un tems de festin & de réjouissance.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faisoient aussi la richesse des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Ulisse dans Homére. Il en étoit de même chez les Romains, & par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en beufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vû des grands avantages que produit la nourriture des bestiaux, qu'un aussi savant homme que Varron n'ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit



pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chevres, truies: *greges*. Il passe ensuite au gros bétail, beufs, ânes, chevaux, chameaux: *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la basse cour, *villaticæ pecudes*: les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, & beaucoup d'autres. Columelle entre aussi dans le même détail: *Colum. præfat. l. 6.* & Caton le Censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin & avec industrie une infinité d'avantages.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans, & l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui stérile, & ne lui pro-

duiroit aucun fruit. Elles ſervent à transporter dans ſa maiſon & à mettre en ſûreté les richeſſes qu'il a amaſſées au dehors, & à le porter lui-même dans ſes voiages. Pluſieurs d'entr'elles couvrent ſa table de lait, de fromages, de nourritures ſucculentes, de viandes même les plus exquiſes; & lui fourniſſent la riche matiére de toutes les étofes dont il a beſoin pour ſe vétir, & mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit juſqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes, & de troupeaux, eſt pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus eſtimable que celui d'où il tire l'or & l'argent, qui, s'il étoit ſeul, le laiſſeroit périr de faim, de ſoif, & de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un ſeul coup d'œil tous ſes biens; &, ſans ſortir de ſon petit domaine, il trouve ſous ſa main des richeſſes immenſes & innocentes, qu'il reconnoit ſans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde auſſi comme le fruit de ſes travaux, & qui, par cette raiſon, lui deviennent encore plus agréables.



## §. V.

### *Innocence & agrément de la vie ruſtique & de l'Agriculture.*

Le revenu & le profit qui revient de la culture de la terre, n'eſt pas le ſeul ni le plus grand avantage qu'on y doive conſidérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie [a] ruſtique, en parlent toujours avec éloge, comme d'une vie ſage & heureuſe; qui porte l'homme à la juſtice, à la tempérance, à la ſobriété, à la ſincérité, en un mot à toutes les vertus; & qui le met comme à l'abri de toutes les paſſions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de ſon devoir, & d'un travail journalier qui lui laiſſe peu de loiſir. Le luxe, l'avarice, l'injuſtice, la violence, l'ambition, compagnes preſque inſépa-

a In urbe luxuries creatur : ex luxuria exiſtat avaritia neceſſe eſt : ex avaritia erumpat audacia : indè omnia ſcelera ac maleficia gignuntur... In ruſticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita iſtiuſmodi maleficia gigni non ſolent... Cupiditates porro quæ poſſunt eſſe in eo, qui ruri ſemper habitarit, & in agro colendo vixerit? quæ vita maximè disjuncta à cupiditate, & cum officio conjuncta... Vita autem ruſtica, parcimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt. *Cic. pro Roſc. Amer. n.* 39. & 75.

rables des richesses, font leur séjour ordinaire dans les grandes villes qui en fournissent la matiére & l'occasion: la vie dure & laborieuse de la campagne n'admet point ces sortes de vices. C'est ce qui a donné lieu aux Poétes de feindre que c'est là qu'Astrée déesse de la justice, en quittant la terre, a fait sa derniére demeure.

On voit dans Caton une formule de priéres pour les gens de la campagne, où l'on reconnoit des traces précieuses de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu, & s'adressoient à lui dans tous leurs besoins temporels, parce qu'ils savoient qu'il présidoit à tout, & que tout dépendoit de lui. J'en raporterai une bonne partie, & j'espére qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. C'est dans une cérémonie appellée *Solitaurilia*, & selon d'autres *Suovetaurilia*, où les paysans faisoient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations & des sacrifices.

» Pere Mars, dit le Suppliant, je » vous prie & vous conjure de nous » être propice & favorable, à moi, » à ma maison, à tous mes domesti- » ques, pour ce qui fait le sujet de


» la présente procession dans mon » champ, dans ma terre, & dans » mon fonds : d'empécher, de dé- » tourner, & d'éloigner de nous » les maladies connues & inconnues, » les désolations, les orages, les ca- » lamités, les intempéries de l'air : » de faire croître & parvenir à bien » nos légumes, nos blés, nos vignes, » nos arbres : de conserver les pas- » teurs & les troupeaux : de nous » accorder la conservation de la vie, » & de la santé à moi, à ma mai- » son, & à tous mes Domestiques. « Quelle honte que des Chrétiens, & souvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, soient maintenant si peu soigneux de les de mander à Dieu, & qu'ils rougissent de l'en remercier ! Chez les payens tous les repas commençoient & finissoient par des priéres : elles sont maintenant bannies de presque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail sur les devoirs du Maître ou du Fermier par raport aux domestiques, qui paroit plein de raison & d'humanité. » Il faut, dit-il, avoir soin qu'ils » soient bien vétus, mais sans déli- » catesse : qu'ils soient à l'abri du vent,

*Colum. l. 1. c. 8.*

» du froid, de la pluie. Dans les or-
» dres qu'on leur donne, il faut gar-
» der un juste * tempérament entre
» une douceur trop relâchée & une
» dureté excessive, leur faire plus
» craindre qu'éprouver la sévérité du
» châtiment, les empécher de mal
» faire par l'assiduité & la présence:
» car l'habileté consiste à prévenir les
*Id. lib 12. cap. 1.* » fautes, au lieu de les punir. Quand
» ils sont malades, avoir attention
» qu'ils soient bien soignés, & qu'ils
» ne manquent de rien : c'est le moien
» sûr de les affectionner au service. «
Il désire qu'on en use ainsi à l'égard même des esclaves qui travailloient souvent chargés de chaînes, & que l'on traitoit pour l'ordinaire fort durement.

*Colum. l. 12. in præf.* Ce qu'il dit à l'occasion de la Fermiére est très remarquable. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prétassent un mutuel secours, & pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particuliéres. L'un destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud & au froid, d'entre-

* *C'étoient des esclaves qui cultivoient les terres.*



prendre des voiages, de soutenir les travaux de la paix & de la guerre, c'est-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes: tous exercices qui demandent un corps robuste & capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces ministéres, est réservée pour les affaires du dedans. La garde de la maison lui est confiée : & comme le caractére propre de cet emploi est l'attention & l'exactitude, & que la crainte rend plus attentif & plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit & travaille presque toujours au dehors, & qu'il est souvent obligé de repousser l'injure, Dieu lui a donné la hardiesse en partage. Aussi [a] de tout tems, & chez les Grecs & chez les Romains, le gouvernement domestique est dévolu aux femmes, de sorte que les maris, après avoir satisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maison libres

a Nam & apud Græcos, & mox apud Romanos usque in patrum nostrorum memoriam, ferè domesticus labor matronalis fuit, tanquam ad requiem forensium exercitationum omni cura deposita patribus-familias intra domesticos penates se recipientibus.

de tous ſoins, & y trouvent un parfait repos.

C'eſt [a] ce qu'Horace décrit ſi élégamment dans une de ſes Odes. » La » femme du Fermier, recommandable par une chaſte pudeur, (telles » que ſont les Sabines & les Apuliennes brulées par les ardeurs du ſoleil) prend de ſon côté le ſoin de » la maiſon & des enfans : elle enferme ſes troupeaux dans les parcs » pour en traire le lait : elle ne manque pas de tenir le feu tout prêt à » l'arrivée de ſon mari fatigué, & de » ſervir, avec des vins de l'année, » des mets que lui fournit ſon champ, » ſans qu'elle ſoit obligée de les acheter.

Il ſemble que les Anciens aient travaillé à ſe ſurpaſſer eux-mêmes en traitant cette matiére, tant elle leur

a Quòd ſi pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut peruſta ſolibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetuſtis extruat lignis focum,
Laſſi ſub adventum viri,
Claudenſque textis cratibus lætum pecus,
Diſtenta ſiccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet : &c. *Horat. Epod.* 2.


fournit de belles penſées & de riches expreſſions. » Trop [a] heureux, s'écrie Virgile, habitans de la campagne, s'ils connoiſſent leur bonheur; » à qui la terre, loin du tumulte des » armes & de la diſcorde, prodigue » ſes fruits, nourriture ſimple & naturelle, qui eſt la juſte récompenſe » de leurs travaux! Là régne une paix » tranquille, & une ſimplicité de » mœurs qui ignore toute fraude & » toute tromperie. Là ſe trouvent une » merveilleuſe variété d'innocentes » richeſſes, un doux loiſir dans une » fertile demeure, de vaſtes & belles » campagnes, de fraîches grottes, des » ſources d'eau vive, de ſombres forêts où l'ombre des arbres invite

a O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona norint,
Agricolas! quibus ipſa, procul diſcordibus armis,
Fundit humo facilem victum juſtiſſima tellus.
Si non, &c.
At ſecura quies, & noſcia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugituſque boum, molleſque ſub arbore ſomni
Non abſunt : illic ſaltus, ac luſtra ferarum,
Et patiens operum, parvoque aſſueta juventus :
Sacra Deûm, ſanctique Patres. Extrema per illos
Juſtitia excedens terris veſtigia fecit.
*Virg. Georg. lib.* 2.

» au fommeil. Il n'eft pas jufqu'au
» mugiffement des vaches qui ne faffe
» plaifir. On y voit une Jeuneffe en-
» durcie au travail & accoutumée à
» une vie fobre & frugale. Mais ce
» qu'on y admire le plus, eft un pro-
» fond refpect pour les dieux, & après
» eux pour les peres & les meres. En
» un mot, c'eft là que la Juftice,
» lorfqu'elle a quitté la terre, a fait
» fon dernier féjour.

La belle defcription que fait Cicéron dans fon traité de la Vieilleffe, de la maniére dont le blé & le raifin arrivent, par differens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne, & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit confidérer ces merveilleufes productions, qui pour être ordinaires & annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, fi un fimple récit caufe tant de plaifir, quel effet doit produire fur un efprit raifonnablement curieux la réalité même & le fpectacle actuel de ce qui fe paffe dans une vigne & dans une piéce de blé, jufqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre foient portés & mis en fûreté dans les celliers


& dans les greniers? Et il en faut dire autant de toutes les autres richeffes dont la terre fe couvre chaque année.

Voila ce qui rend le féjour de la campagne fi agréable & fi délicieux, & ce qui en fait l'objet des defirs des Magiftrats, & des perfonnes occupées d'affaires férieufes & importantes. Las & fatigués des foins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace : » O [a] campagne, quand te
» vérai-je? quand me fera-t-il permis
» d'aller oublier dans ton fein toutes
» mes occupations & mes inquiétu-
» des, ou en m'amufant à la lecture
» des Anciens, ou en goûtant le plai-
» fir de ne rien faire, ou en me li-
» vrant à la douceur du fommeil? «
On y goûte en effet des plaifirs bien purs. Il femble, felon la belle expreffion du même Poéte, que [b] la campagne nous rend à nous-mêmes en

a O rus, quando ego te afpiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc fomno, & inertibus horis,
Ducere follicitæ jucunda oblivia vitæ?
*Horat. Sat. 6. lib. 2.*

b Villice fylvarum, & mihi me reddentis agelli.
*Epift. 14. lib. 1.*
Vivo & regno, fimul ifta reliqui, &c.
*Epift. 10. lib. 1.*

nous tirant comme de servitude, & que c'est là proprement vivre & régner. On entre, pour ainsi dire, en conversation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, & l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent, [a] rejettant la faute tantôt sur les trop grandes pluies, tantôt sur les excessives chaleurs, d'autres fois sur la rigueur du froid : c'est Horace qui leur préte ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuse à laquelle l'homme a été d'abord condanné; mais que j'en ai en vûe une autre, destinée à faire son plaisir, & à l'occuper agréablement; parfaitement conforme à l'institution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur, puisqu'il l'avoit commandée à Adam aussi tôt après l'avoir formé. En effet elle semble nous retracer une image du paradis terrestre, & se ressentir en quelque

a Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.
*Horat, Od. 1. lib. 3.*


sorte de l'heureuse simplicité & de l'innocence qui y régnoit alors. Nous voions que dans tous les tems elle a fait le divertissement le plus agréable des Princes même & des Rois les plus puissans. Sans parler des fameux jardins suspendus, qui faisoient l'ornement de Babylone; l'Ecriture nous apprend qu'Assuérus (c'est le même que Darius fils d'Hystaspe) avoit planté une partie des arbres de son jardin, & qu'il le cultivoit de ses mains roiales : *Jussit convivium præparari in vestibulo horti & nemoris, quod regio cultu & manu consitum erat.* On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lysandre, qui admiroit la beauté, l'économie, & la disposition de ses jardins : Que c'étoit lui-même qui en avoit tracé le plan, qui en avoit donné les allignemens, & qu'il avoit planté plusieurs arbres de sa main. *Ego omnia ista sum dimensus : mei sunt ordines, mea descriptio : multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ.*

*Esther. 1. 5.*

*Cic. de Senect. n. 59.*

On voudroit, si cela étoit possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte

d'illusion, en transportant, pour ainsi dire, la campagne au milieu des villes: non une campagne simple & presque brute, qui ne connoit de beautés que les naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art; mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie, j'ai presque dit fardée. J'entends parler de ces jardins si ornés & si élégans, qui offrent aux yeux un si doux & si brillant spectacle. Quelle beauté, quelle richesse, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures! Il [a] semble, à voir la fidélité & la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres, (& il en faut dire autant des fruits) que la terre attentive à plaire à son maître, cherche à perpétuer ses présens, en lui paiant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit curieux, & encore plus à un esprit religieux!

Pline, après avoir reconnu qu'il

a Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit: neque ea uno tempore anni, ut semper & novitate delectemur, & copia! *Cic. de nat. deor. l. 2. n. 131.*



n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroiable abondance & cette merveilleuse diversité de richesses & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant, & avec une sorte de complaisance; ajoute une remarque bien sensée & bien instructive. Il [a] fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres, destinés à nourrir l'homme par leurs fruits, & à entrer dans la construction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des siécles entiers. Aux fleurs & aux odeurs, qui ne servent qu'au plaisir, elle n'a donné que quelques momens & quelques journées, comme pour nous avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat, passe & se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette derniére pensée d'une maniére bien vive, en déplorant la mort d'une personne qui

a Quippe reliqua usus alimentique gratiâ genuit: ideoque secula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit: magna, ut palam est, admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcessere. *Plin. l. 21. c. 1.*

joignoit à une grande jeunesse une extrême beauté :

> Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'Agriculture, d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion, comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l'avons vû, que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle étoit comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un raport immédiat à Dieu & à la justice, la plus innocente est l'Agriculture. Elle étoit, comme on l'a vû, celle du premier homme encore juste & fidéle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux tems, d'innocence & de péché, elle lui a été commandée, & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins

a Ne oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo. „ *Ne fuiez point les ou-„ vrages laborieux ni le „ travail de la campagne, „ qui a été créé par le Très-„ haut.* Eccli. 7. 16.



l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protége des arts inutiles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté, on laisse dans la misére tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.

## CHAPITRE SECOND.

# DU COMMERCE.

## ARTICLE PREMIER.

### *Excellence & avantage du Commerce.*

On peut dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le Commerce est le plus solide fondement de la société civile, & le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils soient. Par son moien, le monde entier semble ne former qu'une seule ville & qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins

lui ſont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région eſt étonnée de ſe trouver chargée de fruits étrangers que ſon propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'eſt par le commerce de la mer & des riviéres, c'eſt-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une maniére ſi merveilleuſe, en leur [a] enſeignant à conduire & à gouverner les deux choſes les plus violentes qui ſoient dans la nature, la mer & les vents, & à les faire ſervir à leurs uſages & à leurs beſoins. Il a joint ainſi les peuples les plus éloignés, & il a conſervé entre les nations différentes une image de la liaiſon qu'il a miſe entre les parties d'un même corps par les veines & les artéres.

Ce n'eſt là qu'une foible & légére idée des avantages que le Commerce procure à la ſociété en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en

a Quas res violentiſſimas natura genuit, earum moderationem nos ſoli habemus, maris atque ventorum, propter nauticarum rerum ſcientiam. *Cic. de nat. deor. l. 2. n. 152.*



deſcendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvriroit-on pas? Mais ce n'eſt pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une ſeule réflexion, qui me paroit bien propre à faire connoitre en même tems & la foibleſſe & la grandeur de l'homme.

Je le conſidére d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puiſſe arriver, je veux dire ſur le trône: logé dans de ſuperbes palais, environné de tout l'éclat de la majeſté roiale, reſpecté & preſque adoré par une foule de Courtiſans qui tremblent devant lui, placé au centre des richeſſes & des plaiſirs qui s'offrent à lui à l'envi, ſoutenu par des armées nombreuſes qui n'attendent que ſes ordres pour agir. Voila le comble de la grandeur humaine. Mais ce Prince ſi puiſſant & ſi terrible, que devient-il, ſi le Commerce vient à ceſſer tout d'un coup, s'il eſt réduit à lui ſeul, à ſon induſtrie, & à ſes propres efforts? Iſolé de la ſorte, ſéparé de ce pompeux dehors qui n'eſt point lui-même, & qui lui eſt abſolument étranger, privé du ſecours des autres, il retombe dans la miſére & l'indigence où il eſt né,

&, pour dire tout en un mot, il n'eſt plus rien.

Conſidérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre; renfermé dans une petite maiſon; réduit, pour ſa nourriture, à un peu de pain, de vin, & de viande; couvert des vétemens les plus ſimples; & jouiſſant dans ſa famille, non ſans peine, des autres commodités de la vie. Quelle ſolitude en apparence! quel abandon général! quel oubli de la part de tous les autres mortels! On ſe trompe infiniment, lorſqu'on penſe de la ſorte. Tout l'univers eſt attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vétir, pour le nourrir. C'eſt pour lui que les manufactures ſont établies, que les greniers & les celliers ſont remplis de blé & de vin, que les différens métaux ſont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'eſt pas juſqu'aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s'empreſſent de faire paſſer juſqu'à lui au travers des mers les plus orageuſes. Voila les ſecours que le Commerce, ou plutôt, pour parler plus juſte, que la Providence divine, tou-


jours occupée de nos beſoins, procure ſans ceſſe par le Commerce à chacun de nous en particulier: ſecours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle; qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration, & nous faire écrier avec le Prophéte, dans les tranſports d'une vive reconnoiſſance: *Seigneur, qu'eſt donc l'homme, pour vous ſouvenir ainſi de lui?* Pſ. 8. 5.

Il ſeroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainſi pour nous, parce que c'eſt la cupidité & l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela eſt vrai: mais en profitons-nous moins de leur travail? Dieu, à qui ſeul il appartient de bien uſer du mal même, ſe ſert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C'eſt dans cette vûe que la Providence a établi parmi nous une ſi étonnante diverſité de conditions, & qu'elle a partagé les biens avec une ſi prodigieuſe inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aiſe, tous riches & opulens, qui d'entr'eux voudroit ſe donner la peine de labourer la terre, de creuſer les mines, de traverſer les mers? La pauvreté ou la cupidité y ſuppléent,

& se chargent de ces travaux pénibles, mais utiles. Par là on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puissans ou foibles, Rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie; le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le Commerce, qui, à la faveur de ces différens intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, & même de toutes ses commodités.

## ARTICLE SECOND.

### *Antiquité du commerce. Lieux & villes où il a été le plus célébre.*

IL EST fort vraisemblable que le Commerce n'a guéres moins d'antiquité que l'Agriculture. Il a commencé, comme cela étoit naturel, entre particuliers, les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avoient chacun d'utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissoit à Abel des blés & des fruits de la terre pour sa nourriture; & Abel, en échange, fournissoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revêtir, des


des laitages & peutêtre des viandes pour sa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens usages nécessaires à l'usage commun de la vie, & pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger. Le Commerce ensuite s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes & les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, & après le déluge pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture Sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Ismaélites & de Madianites, à qui Joseph fut vendu par ses freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuses marchandises de ce pays là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps

Gen. XXVII. 25.

des hommes après leur mort avec un grand soin & de grandes dépenses.

Homére [a] nous apprend que l'usage des tems héroïques du siége de Troie étoit d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve, dit Pline, que c'est plutôt la nécessité que la cupidité qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du VII[e] Livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin, les uns pour du cuivre, les autres pour du fer, ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des beufs, & d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'Histoire de plus anciens navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparé du commerce d'Orient par la mer Rouge : &

[a] Quantum feliciore ævo, cùm res ipsæ permutabantur inter se se, sicut & Trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratia inventa. Alios coriis boum, alios ferro captivisque rebus emptitasse tradit. *Plin. l. 33. c. 1.*



les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquérir les Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les Auteurs Grecs & Romains, & si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituroient les marchandises d'Egypte & d'Assyrie, & qui faisoient tout leur commerce, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mélés; & s'ils ont été crus les inventeurs du trafic, & de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que par raport au Commerce ancien ce sont les Phéniciens qui se sont le plus distingués; & ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, & de richesses une nation

*Herod. l. 1. c. 1.*

est capable de s'élever par les seules ressources du Commerce.

Ces peuples n'occupoient qu'une lisiére assez étroite le long des côtes de la mer, & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat; & qui, quand il auroit été plus gras & plus fertile, n'auroit pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers succès de son Commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagérent de ce défaut. Ils avoient sur les côtes de leur petit Etat d'excellens ports, particuliérement celui de leur Capitale; & ils étoient nés avec un génie si heureux pour le Négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du Commerce de mer, sur tout de celui qui se fait par des voiages de long cours.

Les Phéniciens surent si heureusement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils se rendirent les maîtres de la mer & du Commerce. Le Liban & les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellens bois pour la construction des vaisseaux, on leur vit en peu de tems de nombreuses flotes marchandes, qui ha-


zardérent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne se bornérent pas aux côtes & aux ports de la mer Méditerranée, ils entrérent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le désir du gain & l'occasion sûre de s'enrichir attiroient dans leur ville, ils se virent en état de jetter au dehors quantité de peuplades, & particuliérement la fameuse colonie de Carthage, qui conservant l'esprit Phénicien par raport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, & la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination, & par la gloire de ses expéditions guerriéres.

Le degré de gloire & de puissance où le Commerce & la navigation avoient élevé la ville de Tyr, la rendit si célébre, qu'on auroit peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en raportent les Auteurs profanes, si les Prophétes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr,

Ezech. c. 27. v. 4-10. dit Ezéchiel pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un Vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ses mats. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'Ivoire des Indes est emploié pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Egypte tissu en broderie, & son pavillon est d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, & ceux de la Libye lui servent de soldats, & ses pilotes sont les plus sages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophéte, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette ville. Mais il le fait d'une maniére encore plus énergique par le détail circonstancié des differens peuples qui entroient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule ville, & les autres peuples paroissent moins ses alliés que ses tributaires.

Id. v. 12-24. Les Carthaginois trafiquoient avec Tyr en lui apportant toutes sortes de



richesses, & remplissoient ses marchés d'argent, de fer, d'étain & de plomb. La Gréce, [a] Tubal, & Mosoch lui amenoient des esclaves, & des vases d'airain. Thogorma [b] des chevaux, & des mulets : [c] Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébéne. Les Syriens y exposoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, & toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda & d'Israel y apportoient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la résine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres peuples des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie, [d] & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs

a Tubal & Mosoch. *L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier désigne les Moscovites, l'autre sans doute en étoit voisin*

b Thogorma. *La Cappadoce, d'où sortoient les chevaux les plus estimés, dont les Empereurs se réservérent les meilleurs & les plus fins pour leur écurie.*

c Dédam, *Peuple d'Arabie.*

d L'Arabie, *déserte. Cédar étoit dans le voisinage.*

béliers, & leurs boucs : Saba [a] & Réma les plus excellens parfums, les pierres précieuses, & l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différens peuples dont il est parlé dans Ezéchiel : ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par raport à la ville de Tyr, est une preuve bien claire que son commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Aussi se regardoit-elle comme la ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit sur son front le diadême ; que les plus illustres Princes de l'univers étoient ses correspondans, & ne pouvoient se passer de son tra-

a Saba & Réma. *Peuples de l'Arabie heureuse. Toute l'antiquité a vanté les richesses & les aromates de ces peuples.*



fic ; que les riches négocians qu'elle renfermoit dans son enceinte étoient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam ; cujus negociatores principes, institores ejus inclyti terræ ?* *Isai. 13. 8.*

J'ai raporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siége de treize ans, & l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand l'aiant prise d'assaut, lui ôta sa marine & son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue très florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer lontems à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en

égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée ; & les côtes d'Afrique, où elle étoit située, région vaste & fertile, lui fournissoient abondamment les blés nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces Africains, mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la navigation qu'ils avoient apporté de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu'en cela, selon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par là ils parvinrent à une si grande puissance, qu'au commencement de la troisiéme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui causa leur ruine entiére, Carthage avoit sept cens mille habitans, & trois cens villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres, non-seulement de toute cette lisiére qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes, & établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avoient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint comman-

*Polyb. l. 6. p. 494.*


der après Barca pere d'Annibal, y avoit fondé Carthagéne, une des plus célébres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, & la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance.

La postérité auroit tiré de grandes lumiéres des deux monumens illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voiages de Hannon qui est qualifié Roi des Carthaginois, & de Himilcon, si le tems les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voiages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique ; & le second, ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe : l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a consumé ces Ecrits.

Ce peuple n'épargnoit ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit là son unique étude. Les autres arts & les sciences n'étoient point cultivées à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel esprit. On n'y faisoit profession ni de poésie, ni d'éloquence, ni de philosophie. Les jeunes gens, dès leur en-

fance, n'entendoient parler que de comptes, que de marchandifes, que de vaiffeaux, que de voiages fur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une fucceffion dans les familles, & faifoit la meilleure partie de l'héritage des enfans : & comme ils ajoutoient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être furpris que cette habileté allât toujours en croiffant, & fît de fi merveilleux progrès.

Auffi le Commerce éleva Carthage à un fi haut degré de richeffes & de puiffance, qu'il falut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-fept, toutes deux cruelles & douteufes, pour domter cette rivale; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'affujettir & la fubjuguer entiérement, qu'en lui ôtant les reffources qu'elle eût encore pu trouver dans le Négoce, & qui pendant un fi long tems l'avoit foutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été plus puiffante fur mer, que lorfqu'Alexandre affiégea Tyr fa métropole. Sa fortune commença dès lors à décliner.


L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur couta cher de s'être ennuiés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le Commerce avoit peuplé d'une fi grande multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flotes, accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandifes, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de foldats; & de leurs plus fages & plus heureux Négocians, il fe forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurérent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, & bientôt fuivie de fa ruine entiére.

La prife de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie qui la fuivit de près, cauférent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établiffement eft, fans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus fage, & le plus utile deffein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas poffible de trouver

une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes es marchandises de l'Orient & de l'Occident. Cette ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui donnoient entrée dans les vastes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée: & si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte, elle avoit, outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes, le secours des Caravanes, si commodes pour la sureté des Marchands, & pour le transport des marchandises.

Voila ce qui porta Alexandre à juger cette place très propre à en faire une des plus belles villes & un des plus beaux ports du monde. Car l'île de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, aiant deux entrées, où l'on voioit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, & d'où partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens, qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes


les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & florissant où le Commerce devoit élever sa ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; & bientôt ils le portérent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, lesquelles, pendant un très long tems, avoient fait presque seules & rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit sur mer de nombreuses flotes, dont Athénée fait un dénombrement & une description, qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient emploiés au service de son Etat & à l'avancement du Commerce. Il possédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes du roiaume d'Egypte dans l'Afrique,

*Athen. l. 5. p. 203.*

dans l'Ethiopie, dans la Syrie; & au delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades, & possédant dans ses Etats près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient, & pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, & fit préparer des hotelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands & des voiageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

*Tome* VII. p. 440.

Ce fut cette commodité de l'entrepôt des marchandises à Alexandrie, qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses: richesses si considérables, qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les Douannes d'Alexandrie, montoient chaque année à plus de trente sept millions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.

*Cit. apud Strab. l.* 17. p. 798.



Tyr, Carthage, & Alexandrie ont été sans contredit les villes de l'antiquité les plus fameuses pour le Commerce. Il s'exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marseille, & dans plusieurs autres villes particuliéres.

## ARTICLE TROISIEME.

### *Objet & matiére du Commerce.*

Le passage d'Ezéchiel que j'ai cité au sujet de Tyr, renferme presque tout ce qui faisoit la matiére de l'ancien Commerce: l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb; les perles, les diamans, & toutes sortes de pierres précieuses; la pourpre, les étoffes, les toiles; l'ivoire, l'ébéne, les bois de cédre; la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums; les esclaves, les chevaux, les mulets; le froment, le vin, les bestiaux; enfin toutes sortes de marchandises précieuses. Je ne m'arréterai ici qu'à ce qui regarde les Mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent; les perles, la pourpre, la soie; & je ne traiterai que fort légérement toutes ces ma-

tiéres. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'Auteur de l'Histoire naturelle de l'Or & de l'Argent, extraite du XXXIII^e^ Livre de Pline, & imprimée à Londres.

## §. I.

### *Mines de* FER.

IL EST CERTAIN que l'usage des métaux, particuliérement du fer & du cuivre, est presque aussi ancien que le monde : mais il ne paroit pas que dans les premiers siécles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensérent à bâtir des maisons, à défricher la terre, & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre, ou d'acier, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence



nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvérent établis dans les pays qui les produisent, ne furent pas lontems sans en connoitre l'importance. On en venoit chercher de toutes parts ; & leur terre, ingrate en apparence & stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il seroit curieux de savoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, & envelopés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun raport apparent & aucune disposition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compose, qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvoient tirer ? C'est faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, & la nécessité presque indispensable des instrumens qu'ils nous fournissent, mé-

ritent bien, ce ſemble, que l'on y reconnoiſſe le concours & la bonté de la Providence. Il eſt vrai qu'elle ſe plâit ordinairement à cacher ſes plus merveilleux bienfaits ſous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuit & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point, & découvrent clairement ſous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration & de reconnoiſſance qu'elle ſe montre moins. C'eſt une vérité que les payens mêmes ont reconnue, comme je l'ai déja obſervé.

Il eſt remarquable que [a] le fer, qui eſt de tous les métaux le plus néceſſaire, eſt auſſi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, & le plus abondant.

Comme je trouve peu de choſes dans Pline ſur la maniére dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux, je ſuis obligé d'avoir recours à ce qu'en diſent les Modernes, pour donner au moins aux Lecteurs

a Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur... Metallorum omnium vena ferri largiſſima eſt. *Plin. l. 34. c. 14.*



quelque légére idée de ce qui ſe pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu auſſi dans l'antiquité.

La matiére d'où ſe tire le fer (en termes de l'art on l'appelle *la mine de fer*) ſe trouve dans la terre à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la groſſeur du poing, & quelquefois en grains détachés les uns des autres, & de la groſſeur des pois. Celle-ci eſt ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matiére, après qu'on l'a bien lavée, on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échaufé par un feu de charbon dont l'activité eſt produite par le vent perpétuel de deux ſoufflets énormes qu'une roue fait hauſſer & baiſſer, & dont les deux ouvertures aboutiſſent dans un ſeul tuyau placé au bas du fourneau à l'endroit juſqu'où peut s'élever la ſuperficie de la matiére fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, &

de Castine, qui est une espéce de pierre blanche, sans laquelle la mine bruleroit plutôt que de fondre.

A certains tems marqués, comme de douze heures en douze heures, & quand il y a une quantité suffisante de matiére fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, & qui n'étoit bouché qu'avec du mortier; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux fait dans le sable, de forme triangulaire comme un prisme de la longueur d'environ quatorze ou quinze piés. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse*, qui est une grosse piéce de cette matiére pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres, & qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge appellé *la rafinerie*, où par le moien du feu qui la purifie, & du marteau qui en écarte & détache les parties étrangéres, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles piéces de fer qu'en termes de l'art on a mises à terre à


ce fourneau, passent de là à un autre nommé *chauferie* ou *martellerie*; où, après un nouvel épurement par le feu, on en forge des barres avec l'aide d'un gros marteau pesant quelquefois jusqu'à quinze cens livres, & mis en mouvement, comme les autres, par des roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine composée de différentes roues assemblées avec un art merveilleux, où ces mêmes barres de fer, quand on les destine à certains usages, sont tout d'un coup séparées en sept où huit verges ou baguettes d'environ un demi-pouce d'épaisseur. C'est ce qu'on appelle *la fenderie*.

Dans quelques endroits, au lieu de former *une gueuse* de la matiére qui sort du premier fourneau, pour la réduire en fer, on se borne à la faire couler dans des moules diversement préparés, suivant la diversité des ouvrages qu'on veut fondre, comme des marmites, plaques de cheminées, & autres ustenciles de fonte.

L'ACIER est une espéce de fer rafiné & purifié par le feu, qui le rend plus blanc, plus solide & d'un grain plus menu & plus fin. C'est de

tous les métaux le plus dur, quand il est préparé & *trempé* comme il faut. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide, & demande une grande attention de la part de l'Ouvrier, pour tirer du feu l'acier quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Stridentia tingunt Æra lacu.

Qu'on examine un couteau, un rasoir, bien tranchans, bien affilés: croiroit-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres ? Quelle distance d'une matiére si informe à des instrumens si polis & si luisans! De quoi n'est point capable l'industrie humaine!

*Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1726.*

M. de Reaumur observe, au sujet du fer, une chose qui paroit bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement, ou ne le rende presque jamais, aussi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, & le plomb: cependant c'est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement, qui s'insinue le mieux dans les plus petits creux des moules, & qui en prend le plus exactement les impressions.

§. II.



## §. II.

### *Mines de* CUIVRE *ou* D'AIRAIN.

LE CUIVRE, qu'on nomme autrement l'Airain, est un métal dur, sec, pesant. On le tire des mines comme les autres métaux; & on l'y trouve, aussi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en séparer la terre qui y est mélée. On le fait fondre ensuite dans les fourneaux par de grands feux, & l'on fait couler la matiére fondue dans des moules. Le Cuivre qui n'a eu que cette premiére fonte, est le Cuivre commun & ordinaire.

Pour [a] le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorsqu'il a soutenu plusieurs fois le feu, & qu'on en a séparé les parties les plus grossiéres, on l'appelle *Rosette*, & c'est le Cuivre le plus pur & le plus net.

Le Cuivre naturel est rouge; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, est du Cuivre jauni avec la Calamine.

[a] Præterea semel recoquunt: quod sæpius fecisse bonitati plurimum confert. *Plin. l.* 34. *c.* 8.

La *Calamine*, qu'on nomme aussi [a] *Cadmie*, est un minéral, ou terre fossile, qui s'emploie par les Fondeurs, pour teindre le Cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la maniére des briques : & ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir & augmenter la Rosette, ou Cuivre rouge.

Le Cuivre jaune est donc un mélange de Cuivre rouge avec de la Calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'à cinquante par cent selon la différente bonté du Cuivre. On l'appelle aussi *Léton*, & en latin *aurichalcum.*

Le *Bronze* est un métal factice, & composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de Cuivre rouge, & moitié de Léton ou Cuivre jaune. Dans le Bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

a Vena, [ æris ] quo dictum est modo, effoditur, ignique perficitur. Fit & è lapide ærofo, quem vocant *Cadmiam. Plin. l.* 34. *c.* 1.



La *Fonte* est aussi une espéce de Cuivre mélangé, qui ne différe du Bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jetter en bronze, est très ancien. On a eu en tout tems des vases de métal, & différens ouvrages curieux qui en étoient formés. Il faloit qu'à la sortie d'Egypte la fonte fût déja très commune, puisque dans le désert, sans grands préparatifs, on forma une statue qui avoit ses linéamens & sa figure, & qui représentoit un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, & toutes sortes de vases pour le tabernacle, & ensuite pour le temple. On se contentoit souvent de former une statue de lames battues, & jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres, ou fondus, ou battus, prit son origine en Orient aussi bien que l'idolatrie, & se communiqua ensuite à la Gréce, qui porta cet art à sa derniére perfection.

L'airain le plus célébre & le plus estimé chez les Grecs, étoit celui de Corinthe, dont j'ai parlé ailleurs, &

celui de Délos. Cicéron les [a] joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain appellé *authepsa*, où la viande se cuisoit avec très peu de feu & comme d'elle-même : vase qui fut vendu si cher, que les passans, qui en entendoient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agissoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été emploié avant le fer pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement l'or avant & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles consistoient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnoit au poids, sans qu'elle eût aucune marque ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per æs & libram*. Ce fut Servius Tullius, sixiéme roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme & à une empreinte particuliére. Et [b] comme alors les plus grandes richesses con-

a Domus referta vasis Corinthiis & Deliacis : in quibus est authepsa illa, quam tanto pretio nuper mercatus est, ut, qui prætereuntes pretium enumerari audiebant, fundum venire arbitrarentur. *Orat. pro Rosc. Amer. n.* 133.

b Servius Rex, primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est nota pecudum : unde pecunia appellata. *Plin. l.* 33. *c.* 3.



sistoient en bestiaux, beufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, sur la premiére monnoie qui fut fabriquée ; & elle fut appellée *pecunia*, du mot, *pecus*, qui signifie toutes sortes de bétail. Ce ne fut que sous le Consulat de Q. Fabius & de Ogulnius, cinq ans avant la première guerre Punique, l'année de Rome 485, que la monnoie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *æs*, airain. De là ces expressions : *æs grave*, (du cuivre pesant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le trésor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain ; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté, & beaucoup d'autres pareilles.

*Plin. l.* 34. *c.* 1.

## §. III.

### *Mines* D'OR.

POUR TROUVER l'Or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois maniéres différentes. On le tire ou des riviéres, ou des entrailles de la terre en la creusant, ou des ruines des mon-

*Plin. l.* 33. *cap.* 4.

tagnes en les perçant & les bouleversant.

### 1. *Or tiré des riviéres.*

ON RAMASSE l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des riviéres, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes : & [a] il faut convenir que celui qu'on trouve de cette maniére est le meilleur de tous, parce qu'aiant couru lontems sur les cailloux, ou sur l'aréne, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les riviéres que je viens de nommer n'étoient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avoit donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail ; qu'il étoit mélé avec le sable des riviéres ; que les Gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre ; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pareils ornemens. On

*Diod. l. 5.*

a Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum. *Plin.*



nomme encore quelques riviéres en France qui ont conservé ce privilége : le Rhin, le * Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche Comté, la Céze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Sévennes, l'Ariége dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité les récoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole : mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

*Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1718.*

### 2. *Or tiré des entrailles de la terre.*

CEUX qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en françois *la Manne*, sorte de terre, qui par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoitre à ceux qui s'entendent aux Mines, qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se

* *On prétend que l'Arve, qui se jette dans le Rhône un peu au dessous de Genéve, entraîne quelques paillettes d'or, non le Rhône même.*

découvre, il faut en détourner l'eau; & creuser à force de bras cette terre précieuse, qu'on enleve, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y aiant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionnée à la terre qu'on veut laver; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, ensorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mélé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reste plus qu'un sable de pur or. Voila ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt : ita vocatur indicium. Alveus hic est : arenâ lavantur, atque ex eo quod sesedit conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum* : c'est ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic est :* c'est le banc de terre à or. *Arenæ lavantur :* voila les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit :* voila le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Con-*

*Voyez le Dictionnaire du Commerce.*

*Plin. l. 33. cap. 4.*



*jecturâ capitur :* voila l'agitation des matiéres, & l'écoulement de l'eau, & le sable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois, que, sans fouiller bien avant, on trouve l'or sur la superficie de la terre : mais ce bonheur est rare, quoiqu'il ne soit pas sans exemple. Car il n'y a pas encore fort lontems, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette espéce sous l'Empire de Néron, & en si grande quantité, qu'on en ramassoit jusqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

*Plin. ibid.*

Pour l'ordinaire, il faut creuser bien avant, & former des canaux souterrains, où l'on trouve du marbre, & de petits cailloux envelopés de l'or même. On pousse ces canaux à droite & à gauche, selon le cours de la veine d'or; & à l'égard de la terre qui demeure suspendue par dessus, on la soutient par de bonnes poutres d'espace en espace. Quand on en a tiré la *Mine*, c'est-à-dire la glébe ou pierre métallique dont se forme l'or, qu'on appelle communément *Minerai*, on la casse, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau, n'est encore nommé qu'ar-

gent : car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en latin *Scoria* l'Ecume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal, que le feu rejette; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matiéres métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse, on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le creuset où se fait cette préparation, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guéres d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, & l'ardeur même de la matiére fondue.

*On l'appelloit* Tasconium.

*Diod. l. 3.*

Ce métal est bien précieux, mais coute des peines infinies. On emploioit au travail des Mines les esclaves, & les criminels condannés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour ni nuit; qu'ils étoient traités avec la derniére dureté; & que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes,


on choisissoit pour ce ministére des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

*3. Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.*

IL Y A une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce [a] sont des montagnes séches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard.

*Plin. l. 33. c. 4.*

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour: la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevas-

a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. *Plin.*

ſes qui l'éboulent, & qui accablent quelquefois les pauvres Mineurs:[a] enſorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux, qu'à fouiller l'or dans le ſein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuſe que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premiéres dont j'ai parlé, ménager d'eſpace en eſpace de bonnes voutes, qui ſoutiennent la montagne percée. Car on y trouve auſſi de grandes maſſes de pierre, qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étouferoient bientôt les ouvriers, on eſt obligé le plus ſouvent, & ſur tout lorſqu'on eſt un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces maſſes énormes, & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers, & de ſe les donner enſuite de main en main & d'épaule en épaule le long du boiau, juſqu'à ce qu'on en ſoit délivré. On paſſe à ce travail les jours &

a Ut jam minùs temerarium videatur è profundo maris petere margaritas: tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*


les nuits. Il n'y a que les derniers ouvriers qui voient la lumiére du jour: tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc ſe trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduiſent leur boiau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage eſt achevé, & que ces conduits ſouterrains ſont pouſſés aſſez loin, ils coupent par le bas les ſoutiens de ces voutes ſitués d'eſpace en eſpace. C'eſt le ſignal ordinaire de la ruine qui va s'en ſuivre, & dont s'aperçoit le premier celui qui fait ſentinelle au-deſſus de la montagne par l'affaiſſement de la voute qui commence à crouler: & celui-ci auſſitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frape, avertit les travailleurs de ſe mettre en ſureté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, ſappée ainſi de tous côtés, tombe ſur elle-même, & ſe briſe avec un fracas épouvantable. Les [a] ouvriers victorieux jouiſſent alors paiſiblement du ſpectacle de la nature bouleverſée. Cependant l'or n'eſt pas encore trouvé, & quand ils ont com-

a Spectant victores ruinam naturæ: nec tamen adhuc aurum eſt. *Plin.*

mencé à percer la terre, ils ne ſavoient pas encore s'il y en avoit. L'eſpérance & l'avidité leur ont ſuffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais ce n'eſt là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car il faut conduire l'eau des montagnes voiſines & plus élevées par des détours d'un très [a] long eſpace, pour la lâcher enſuite avec impétuoſité ſur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela, il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés ſelon le terrain, & c'eſt ici où eſt le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, & prendre ſes hauteurs dans tous les endroits où doit paſſer le torrent juſqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait aſſez de force pour arracher l'or par tout où elle paſſe : ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui eſt des inégalités qui ſe préſentent dans ſon cours, ils y ſubviennent par des canaux artificiels qui lui conſervent ſa pente, & qui l'empêchent de ſe diſ-

a A centeſimo plerumque lapide.



ſiper. Si ce ſont des rochers ſcabreux qui s'oppoſent au paſſage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des orniéres pour les planches, qui doivent reſſerrer & continuer le canal. Aiant amaſſé leurs eaux des montagnes voiſines les plus élevées, d'où ſe doit faire le jet, ils y creuſent de grands réſervoirs, larges de deux cens piés en quarré, & de la profondeur de dix piés. Ils y laiſſent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre piés en quarré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on leve la bonde, d'où ſe forme un torrent ſi violent & ſi impétueux, qu'il emporte tout, juſqu'à de groſſes pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pié de la Mine. Il faut y creuſer de nouveaux foſſés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, juſqu'à ce qu'il ſe décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échape, ils y pratiquent d'eſpace en eſpace de bonnes couches d'*Ulex*, ſorte d'arbriſſeau qui revient aſſez à notre romarin, mais plus âpre, & par conſéquent plus propre à re-

tenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé, pour retenir l'eau dans son lit; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des * chevalets, jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les Mines.

L'Or qu'on tire de la sorte au pié des montagnes, n'a pas besoin d'être purifié par le feu : car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les Mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a emploiées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon, où l'or tombe, & se recueille facilement.

*Plin. l. 33. c. 3.* Pline examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, & il en apporte plusieurs raisons.

* *Machines pour soutenir ces canaux faits de planches.*


C'est le seul de tous les métaux qui ne perd rien ou presque rien par le feu, pas même dans les buchers & dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en est que meilleur lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve : car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'est que les charbons les plus ardens n'y font rien : il faut un * feu clair, un feu de paille pour le résoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très peu par l'usage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain salissent les mains, & tracent des lignes noires sur quelque matiére que ce soit; ce qui est une preuve qu'ils souffrent du déchet, & que leur substance se détache plus aisément.

* *Strabon fait la même remarque, & il en apporte la raison.* Paleâ faciliùs liquefit aurum : quia flamma mollis cùm sit, proportionem habet temperatam ad id quod cedit & facilè funditur; carbo autem multum absumit, nimis colliquans sua vehementia, & elevans. *Strab. l. 3. p. 146.*

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que de toutes les substances celle de l'or se conserve le mieux & en son entier sans rouille, sans crasse, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les sépulcres, & cela à travers tous les siécles. On voit des médailles frapées depuis plus de deux mille ans, qui paroissent comme sorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque [a] que l'or résiste aux impressions & aux morsures du sel & du vinaigre, qui résolvent & qui domtent toutes les autres matiéres.

Il [b] n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui se divise en un plus grand nombre de parcelles en différens sens. Une once d'or, par exemple, se partage en sept cens cinquante feuilles, & plus s'il le faut; & chacune de ces feuilles a quatre doits en

a Jam contra salis & aceti succos, domitores rerum, constantia. *Plin.*

b Nec aliud laxius dilatatur, aut numerosiùs dividitur, ut pote cujus unciæ in septingenas, & quinquagenas, pluresque bracteas, quaternûm utroque digitorum, spargantur, *Plin.*



quarré de largeur. Ce que dit Pline ici est certainement bien admirable: mais nous verrons bientôt que nos Ouvriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les Anciens.

Enfin l'or se laisse filer & tisser comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler sans laine [ & sans soie, ] ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or: & Agrippine, mere de Néron, lorsque l'Empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or, sans aucune autre matiére.

Ce que l'on raporte de l'extrême petitesse & délicatesse de l'or & de l'argent réduits en fil, paroitroit incroiable, s'il n'étoit confirmé par une expérience journaliére. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. AN. 1713.

On sait, y est-il dit, qu'un fil d'or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre par le moien de la filiére un cilindre d'argent couvert de feuilles

d'or; & ce cilindre devient fil, & fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puiſſe parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs, & il a quinze lignes de diamétre, & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Reaumur prouve que ce cilindre d'argent de 22 pouces vient par la filiére à en avoir 13963240, ou 1163520 piés, c'eſt-à-dire qu'il eſt devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de 97 lieues de longueur, en mettant deux mille toiſes à la lieue. Ce fil ſe file ſur de la ſoie; & avant que de l'y filer, on le rend plat de cilindre qu'il étoit: & en l'applatiſſant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins, de ſorte que ſa longueur de vingt-deux pouces ſe change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller juſqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatiſſement, au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conſéquent il aura ſix vingts lieues. Cela doit paroitre une prodigieuſe extenſion: & ce n'eſt encore rien.

Le cilindre d'argent de quarante-cinq marcs, & de vingt-deux pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il eſt vrai



que la dorure ſera légére, mais elle ſera toujours dorure; & quand le cilindre paſſera par la filiére, & acquerra la longueur de cent vingt lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déja par là combien l'once d'or qui enveloppoit le cilindre d'argent de quarante-cinq marcs, a dû devenir extrêmement mince pour ſuivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M. de Reaumur ajoute encore à cette conſidération, que l'on voit ſenſiblement que l'argent eſt une fois plus doré en certains endroits, qu'en d'autres: & il trouve enfin par le calcul que dans ceux où il l'eſt moins, il faut que l'épaiſſeur de l'or ne ſoit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petiteſſe ſi énorme, qu'elle échape autant à notre imagination, que celle des Infiniment petits de la Géométrie. Cependant elle eſt réelle, & produite par des inſtrumens méchaniques, qui ne peuvent être ſi fins qu'ils ne ſoient encore fort groſſiers. Notre eſprit ſe perd & s'éblouit dans la conſidération de tels objets: combien plus dans celle des Infiniment petits de Dieu!

## ELECTRE.

Lib. 33. cap. 3. Il faut savoir, dit Pline que je copie dans toute la suite, qu'en toute sorte d'or il y a toujours de l'argent mélé, plus ou moins : tantôt un dixiéme, tantôt un neuviéme, ou un huitiéme. On ne compte qu'une seule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentiéme partie d'argent : & c'est ce qui en fait monter le prix au-dessus de tous les autres. On nomme cet or, *Albicratense*, d'*Albicrat*. (C'est un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes.) Il y avoit plusieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuisées. Strab. l. 4. p. 190. Strabon parle de quelques-unes, & entr'autres de celles de Tarbes, qui étoient, dit-il, *très fécondes en or*. Car, sans pousser leurs canaux fort avant, ils trouvoient des pepins qui remplissoient le creux de la main, & qui n'avoient pas grand besoin de passer par le feu. Ils avoient aussi beaucoup de Badus. poudre d'or, & comme des grains, qui ne demandoient presque point d'affinage.

Pour l'or, continue Pline, où l'on



trouve jusqu'à un cinquiéme d'argent, on lui donne le nom d'ELECTRE, (on pourroit l'appeller de l'*Or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, & qu'il est plus pâle.) Il paroit que les peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homére, dans la Odyss. l. 4. v. 71. description du Palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumiére des lampes que ni l'or ni l'argent.

## §. IV.

### *Mines* D'ARGENT.

Plin. l. 33. c. 6. IL EN EST des Mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or. On creuse la terre, & on fait de longs boiaux à droite & à gauche selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal qui fait naître l'espérance des travailleurs : nul éclat, nulle étincelle dans ces Mines, comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent, est tantôt rousse, & tantôt cendrée : c'est aux ouvriers à la discerner par la pra-

tique. Pour l'argent même, on ne sauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la * mine même de l'étain. On appelle cette mine *galena*, & on la trouve communément dans la veine des Mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matiéres, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent : mais le dernier surnâge toujours, parce qu'il est plus léger, à peu près comme l'huile sur l'eau.

On trouvoit des Mines d'argent dans presque toutes les provinces de l'Empire Romain. En effet, on en tiroit d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même; de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentorum*, & Colmar, *Argentaria*; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie; & enfin de l'Espagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

*Plin. ibid.* Ce qu'il y a d'admirable dans les Mines d'argent, c'est que les travaux

* *La mine même de l'étain est cette matière informe & confuse qui contient la substance du métal. On nomme cette matière du mot général de Marcassite, sur tout par raport à l'or & à l'argent.*



vaux qui y furent commencés par les ordres * d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cens ans, & que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une de ces Mines entr'autres, encore aujourd'hui existante & nommée *Bebulo*, celle-là même qui produisoit à Annibal jusqu'à trois cens livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cens pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les peuples ** Accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, & se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connoissoient aisément quand ils étoient parvenus au bout de la veine; c'est lorsqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien; quoique depuis peu (c'est toujours Pline qui parle) on ait trouvé après l'alun, une veine

* *Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.*

** *Les peuples de Murcie & de Valence, qui faisoient partie du district de Carthage la nouvelle.*

blanche de cuivre, ce qui a servi de nouvel indice aux ouvriers, pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé jusqu'ici, est une merveille qu'on ne se lasse point d'admirer. Il n'y avoit rien de plus caché dans la nature, que l'or & l'argent. Ils étoient ensevelis dans de profondes Mines, mélées de roches fort dures, & en apparence fort inutiles; & les parties de ces précieux métaux étoient si confondues avec des corps étrangers, si imperceptibles par ce mélange, si difficiles à séparer, qu'il ne paroissoit pas possible que l'industrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ses usages. L'homme cependant en est venu à bout; & il a tellement perfectionné ses premiéres découvertes sur cette matiére par ses réflexions, qu'on diroit que l'or & l'argent ont été formés en masse dès le commencement, & qu'ils ont été aussi visibles que les cailloux qui sont sur la surface de la terre. Mais l'homme, par lui-même, étoit-il capable de faire de si merveilleuses découvertes? [a] Cicéron dit en termes

[a] Aurum & argentum, æs, ferrum, frustra natura divina genuisset, nisi eadem docuisset quemadmodum ad eorum venas perveniretur, *De Divinat. lib. 1. n. 116.*



exprès, qu'en vain Dieu auroit formé dans le sein de la terre l'or, l'argent, l'airain, & le fer, s'il n'avoit enseigné aux hommes par quel moien ils pouvoient parvenir jusqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

## §. V.

### *Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales sources de la richesse des Anciens.*

ON CONÇOIT aisément que les Mines d'or & d'argent devoient produire un gros revenu aux particuliers & aux Princes qui en possédoient, pour peu qu'ils fussent attentifs à les faire valoir.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, *Diod. l. 16.*
avoit des Mines d'or aux environs de Pydna ville de Macédoine, dont il tiroit tous les ans mille talens, c'est-à-dire trois millions. Il avoit aussi d'au- *Justin. l. 8. c. 3.*
tres Mines d'or ou d'argent dans la Thessalie & dans la Thrace. Et il pa- *Strab. l. 7. p. 331.*
roit que ces Mines subsistoient encore à la fin du Roiaume de Macédoine: car [a] les Romains, aiant vaincu Per-

[a] Metalli quoque Ma-

ſée, en ôtérent l'uſage & l'exercice aux Macédoniens.

Les Athéniens avoient des Mines d'argent & dans l'Attique à Laurium, & ſur tout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme pluſieurs citoiens qui s'y enrichiſſoient. Hipponicus avoit ſix cens eſclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs Mines, rendoient tout frais faits au premier chaque jour cinquante francs, ſur le pié d'une * obole par jour pour chaque eſclave ; & autant à proportion au ſecond : ce qui faiſoit un revenu conſidérable.

*Xenoph. de ratione redituum.*

Xénophon, dans le Traité où il propoſe differens moiens d'augmenter les revenus d'Athénes, donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens, & les exhorte ſur tout à mettre en honneur le Commerce, à encourager & à ſoutenir ceux qui s'y appliquent ſoit citoiens ſoit étrangers, à faire des avances pour eux en pre-

cedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. *Liv. lib.* 45. *n* 18.

* *Il y avoit ſix oboles à une dragme qui valoit dix ſols, cent dragmes à la mine, & ſoixante mines au talent.*



nant des ſuretés, à leur fournir des galéres pour le tranſport des marchandiſes, & à ſe bien perſuader qu'en cette matiére la richeſſe des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il inſiſte beaucoup ſur ce qui regarde les Mines, & deſire que la République en faſſe valoir en ſon nom & à ſon profit, ſans craindre que par là elle faſſe tort aux particuliers ; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres, & que ce ne ſeront pas les Mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux Mines.

Mais ce qui provenoit des Mines de l'Attique & de la Thrace n'eſt rien, en comparaiſon de ce qu'on tiroit de celles d'Eſpagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitérent, les habitans du pays n'en connoiſſant pas le prix. Les Carthaginois leur ſuccédérent, & dès qu'ils eurent mis le pié dans l'Eſpagne, ils ſentirent bien que les Mines ſeroient pour eux une ſource inépuiſable de richeſſes. Pline nous a marqué qu'une ſeule fourniſſoit à Annibal chaque jour trois cens livres peſant d'argent, ce qui monte à douze mille ſix cens

*Plin. l. 33. c. 6.*

livres : en comptant quatre-vingts quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'observe ailleurs.

*Plin. l. 33. c. 9.*

*Polyb. l. 3. p. 157.*

Polybe, cité par Strabon, dit que de son tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux Mines qui étoient dans le voisinage de Carthagéne, & qu'ils fournissoient chaque jour au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes, c'est-à-dire douze mille cinq cens livres.

L'Histoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenses, & qu'on a peine à croire. Varron parle d'un Ptolémée, simple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ses frais huit mille Cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à sa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit même à chaque service. Ce n'est encore rien, en comparaison de Pythius de Bithynie, qui fit présent au Roi Darius de ce *Platane* & de cette *Vigne* si vantés dans l'Histoire, l'un & l'autre d'or massif : qui traita un jour splendidement toute l'armée de Xerxès forte de dix-sept cens mille hommes, en offrant à ce Prince cinq mois de

*Varr. apud Plin. lib. 33. c. 10.*

*Plin. ibid. Herod. l. 7. c. 27.*


paie, pour tout ce monde, avec toutes les provisions nécessaires pendant ce tems-là. De quelles sources pouvoient venir de si énormes trésors, sinon principalement des Mines d'or & d'argent que ces particuliers possédoient.

On est surpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut transporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, & pour d'autres pareils.

Mais tout cela disparoit quand on songe aux millions innombrables d'or & d'argent amassés par David & par Salomon, & emploiés pour la construction & pour l'ornement du Temple de Jérusalem. Ces richesses immenses, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du Commerce que David avoit établi en Arabie, en Perse, & dans l'Indostan, à la faveur de deux ports qu'il avoit fait bâtir en Idumée sur l'extrémité de la mer Rouge, & que Salomon augmenta encore considérablement, puisque dans un seul voiage sa flote lui raporta quatre cens cinquante talens d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays : & cependant le revenu annuel

*Elath. & Asiongaber.*

*2. Paralip. 8. 18.*

*Ibid, 9. 13.*

du tems de Salomon, sans compter beaucoup d'autres sommes, y montoit à six cens soixante & six talens d'or, ce qui fait près de deux cens millions. Il faloit que dès ce tems-là, pour fournir une quantité d'or si incroiable, on eût creusé bien des Mines: & celles du Pérou & du Mexique n'étoient pas encore découvertes.

## §. VI.

### *Des Monnoies & des Médailles.*

Quoique le Commerce se soit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paroit dans Homére, l'expérience fit bientôt sentir l'incommodité de ces échanges par la nature de plusieurs marchandises, qui ne pouvoient ni se partager ni se couper sans perdre beaucoup de leur prix; ce qui obligea peu à peu les Négocians à en venir aux métaux, qui ne diminuoient ni de bonté ni d'intégrité par le partage. Ainsi du tems d'Abraham, & avant lui sans doute, on introduisit l'or & l'argent dans le Commerce, & aussi peutêtre le cuivre pour les moindres denrées.


Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matiére, la police & l'autorité publique intervint pour établir la sureté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De-là sont venues les premiéres empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigie des Princes, les années des Consulats, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs Monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin; c'étoient comme des armes parlantes: les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit: les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour marquer l'abondance & les délices de leur terroir: les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice: les Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer

dans sa Monnoie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des Monnoies a toujours eu lieu dans tous les Etats, & dans tous les tems. Au [a] premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condannés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportérent n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatriéme de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit méler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit fraper.

*Plin. l. 33. c. 9.*

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de

a Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primùm Romam advexerunt. Id quia probum non esse quæstores renunciaverant, experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum supleverunt. *Liv. l. 32. n.* [illegible]



quatre-vingts seize ou de cent deniers pour la livre en or & en argent. Marius Gratidianus, parent du célébre Marius, supprima à Rome, pendant sa Préture, plusieurs désordres au sujet de la monnoie par de sages réglemens. Le peuple toujours sensible à ces sortes de réformes, pour en témoigner sa reconnoissance, lui érigea des statues de quartier en quartier par toute la ville. C'est [a] ce Marius, à qui Sylla, pour se venger des cruautés exercées par son frere, fit couper les mains, casser les jambes, & crever les yeux, par le ministére de Catilina.

*Flor. lib. 3. c. 21. Senec. de Ira, lib. 3. c. 18.*

On avoit heureusement remédié à l'incommodité des échanges par la monnoie d'or & d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandises, dont par là on épargnoit le transport pénible, & souvent inutile. Mais il manquoit encore à l'ancien Commerce une grande facilité, qu'on a depuis sagement imaginée :

a M. Mario, cui vicatim populus statuas posuerat, cui thure & vino Romanus populus supplicabat, L. Sylla perfringi crura, oculos erui, amputari manus jussit : & quasi totiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim & per singulos artus laceravit. *Senec.*

je veux dire la maniére de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une Lettre qui en indique le paiement.

Il est difficile de démêler bien certainement la différence qu'il y a entre les Monnoies & les Médailles : les avis sur cette matiére sont fort partagés. Ce qui paroit de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeller Monnoie la piéce de métal, qui d'un côté porte la tête du Prince régnant, ou de quelque divinité, & dont le revers est toujours le même : parce que la Monnoie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoitre, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus avec une proue de galére au revers, étoit la premiére monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebi ou un beuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription ROMA, & au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des piéces de monnoie appel-

*Plin. l. 33. c. 3.*


lées *Bigati*, *Quadrigati*. On mit aussi des Victoires, *Victoriati*. Toutes ces piéces différentes sont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'est-à-dire *Denarius* ; une L, *Libra* ; une S, *Semis*. Ces diverses marques font connoitre le poids ou la valeur de la piéce.

Lés médailles sont les piéces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés : dont l'un s'appelle la face ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui est le milieu de la médaille ; le tour, ou le bord ; & l'exergue, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue le type, & l'inscription ou légende. Le type, sont les figures représentées : l'inscription ou légende, c'est l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui est sur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudroit savoir, quelle est leur origine, leur usage ;

comment on les divise en antiques & modernes, en Grecques & en Romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas Empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'est qu'une suite dans le langage des Antiquaires. Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choses. Le Livre de la science des Médailles du P. Joubert Jésuite, contient ce que l'on en doit savoir, quand on ne veut pas approfondir cette matiére.

Je me contente d'avertir les jeunes gens qui voudront étudier à fond l'Histoire, que la connoissance des médailles est absolument nécessaire pour cette étude. Car l'Histoire ne s'apprend pas seulement dans les livres, qui ne disent pas toujours tout, ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux piéces qui la justifient, & ausquelles la malice & l'ignorance n'ont pu donner atteinte: & tels sont les Monumens que l'on appelle médailles. On y apprend mille choses également importantes & curieuses, que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux & savant Auteur des Mémoires sur l'histoire des Empereurs, nous y donne une preuve & un modéle de

*M. de Tillemont.*


l'usage que l'on peut faire de la science des médailles.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage sur les médailles, qu'étant d'une substance plus dure, & représentant en creux les figures qu'elles portent, elles les conservent toujours dans toute leur perfection: au lieu que les médailles sont plus sujettes à se corrompre, tant par le frottement, que par la corrosion des liqueurs salines, à quoi elles sont toujours exposées. Mais en récompense, celles-ci se trouvant en grand nombre chacune dans leur espéce, sont d'un bien plus grand usage pour les Savans.

L'Académie Roiale des Inscriptions et des Belles Lettres, établie & renouvellée si avantageusement sous le Régne précédent, & qui embrasse dans son objet toute l'érudition antique & moderne, ne contribuera pas peu à conserver parmi nous, non seulement le bon goût des Inscriptions & des Médailles qui consiste dans une noble simplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d'esprit, qui se puise principalement dans les Auteurs anciens, dont cette Académie fait une

étude particuliére. Je n'oserois marquer ici tout ce que je pense d'une Compagnie où je suis aggrégé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeller dans le tems de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, & même sans que j'en sûsse rien : entrée, ce me semble, véritablement digne des Compagnies savantes. Je souhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli que je n'ai fait les fonctions d'Académicien.

## §. VII.

### PERLES.

LA PERLE est une substance dure, blanche, & claire, qui se forme au-dedans de certaine espéce d'huitres.

Le poisson * testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle*.

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur produ-

* *C'est-à-dire couvert d'une écaille dure & forte.*


ction, prétend en avoir vû dans une huitre jusques à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la premiére : les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les Anciens, se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, ausquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, & après avoir arraché des rochers les huitres, & les avoir jettées dans un panier, remontent avec une grande promtitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil ; & en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paroitre leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoier & de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, & elles n'ont leur lustre que

de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher : il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles elles naissent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, & la nature y met la derniére main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La a perfection des perles, selon Pline, est lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, & d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

*Plin. l. 9. cap. 35.*

C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée ; qu'elles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air ; qu'elles s'amaigrissent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles

* *En termes de Jouailliers on appelle eau, l'éclat des perles qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi l'on dit : Les perles que Cléopatre avoit en pendans, étoient d'un prix inestimable, soit pour l'eau, ou pour la grosseur.*

a Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere : haud promptis rebus. *Plin. l. 9. c. 35.*



sont rares, & dont a le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour les avoir. Les hommes sont dignes d'estimer si peu leur vie, & de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit nécessaire, pour acquérir la sagesse, d'essuier toutes les peines qu'on se donne pour trouver quelque perle d'une grosseur & d'une beauté non commune, ( & il en faut dire autant de l'or, de l'argent, & des pierreries ) il ne faudroit pas balancer un moment à exposer sa vie, & plusieurs fois, pour un tel trésor. La sagesse est le plus grand des biens, une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse, & ils tentent tout pour une perle.

## §. VIII.

### LA POURPRE.

LES ÉTOFES teintes en Pourpre faisoient une des parties les plus considérables du Commerce ancien, surtout de celui de Tyr, dont l'industrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuse teinture au plus haut degré

a Animâ hominis quæsita maximè placent. *Plin. ibid.*

de perfection où elle pût être conduite.

Plin. l. 9. c. 36. La Pourpre le disputoit de prix avec l'or même quelque rare qu'il fût dans ces tems reculés, & faisoit la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réservée principalement pour les [a] Princes, les Rois, les Sénateurs, les Consuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui Rome accordoit l'honneur du triomphe.

La Pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un * coquillage, que l'on nommoit aussi Pourpre. Malgré divers traités faits par les Modernes sur cette couleur si vantée chez les Anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui la fournissoit. Aristot. de Hist. Anim. l. 5. c. 15. Aristote & Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matiére, mais plus propres à exciter la curiosité, qu'à la satisfaire pleinement. Plin. l. 9. c. 38. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la Pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous

a Color nimio lepore vernans, obscuritas rubens, nigredo sanguinea regnantem discernit, dominum conspicuum facit, & præstat humano generi ne de conspectu Principis possit errari. *Cassiodor l. 1. Var. Ep. 2.*

* *De là vient qu'on appelle en Latin, des habits de pourpre*, conchiliatæ vestes.



en a dit en quelques lignes. C'en étoit peutêtre assez pour retracer dans ce tems-là l'idée d'une pratique connue : mais c'en étoit trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siécles.

Pline range toutes les espéces de coquillages qui donnent la teinture pourpre, sous deux genres : dont le premier comprend les petites espéces de *Buccinum*, ainsi appellé parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cors de chasse ; & le second comprend les Coquillages qui portent le nom de Pourpre comme la teinture qu'ils fournissent. On croit que ce dernier genre s'appelloit aussi *Murex*. Plin. l. 9. c. 36.

Quelques Auteurs prétendent que ce fut le hazard seul qui fit connoitre aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici. Un chien affamé aiant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, & dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, & fit naître l'envie de s'en servir. Jul. Pollux, l. 1. c. 4. Cassiod. l. 1. Var. Ep. 2.

Plin. l. 9. c. 36-39.

La Pourpre de [a] Gétulie en Afrique, & celle de la [b] Laconie en Europe, étoient fort estimées : mais la Tyrienne en Asie l'emportoit sur toutes les autres, celle principalement qui étoit mise deux fois à la teinture, & que l'on appelloit pour cette raison *dibapha*. La livre s'en vendoit à Rome mille deniers, c'est-à-dire cinq cens francs.

Le *Buccinum* & le *Murex* ne différent presque que par la grosseur du coquillage, par la maniére de les prendre, & par celle de les préparer. Le *Murex* se pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *Buccinum* se prend sur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum*, & je copierai une légére partie de ce que j'en trouve dans la savante Dissertation de M. de Reaumur.

Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1711.

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, sans qu'on y emploiât un tems très considérable. Il faloit d'abord casser la dure coquille dont ils sont révétus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ou-

a Vestes Getulo murice tinctas. *Horat.*

b Nec Laconicas mihi
Trahunt honestæ purpuras clientæ. *Horat.*



verture, ou de la tête du *Buccinum*, on enlevoit les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevoit une petite veine, pour me servir de l'expression des Anciens; ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer : elle est très différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche ; aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue n'est pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum* : il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long... C'étoit ce petit réservoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins par raport à ce qu'on en retiroit ; car il n'y a pas la valeur d'une bonne goute de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle

pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote & Pline disent, à la vérité, que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espéce : qu'on les piloit simplement dans des mortiers, ce qui étoit un moien d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moien. La matiére des excrémens de l'animal devoit altérer très considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisoit chaufer ensemble après les avoir mélés dans de l'eau. Car cette matiére est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau, & qui devoit fort charger la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matiére est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

Architect. l. 7. c. 13.

On n'en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avoit eue à enlever un petit



petit réservoir de liqueur à chaque *Buccinum*. On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissoit pendant un tems si long sur le feu, tout ce mélange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur : elle la prendroit beaucoup plus vîte, comme je m'en suis assuré, dit M. de Reaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais il faloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre ces chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume, qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voila une des maniéres dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société Roiale d'Angleterre. Un des Coquillages qui la fournit, & qui est une espéce de *Buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là, Les observations

d'un Anglois ſur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum*, qui donne auſſi la teinture de pourpre, & qui apparemment eſt un de ceux que Pline a décrits comme aiant cet uſage, ſe trouve ſur les côtes du Poitou. Les plus grandes Coquilles de cette eſpéce ont douze à treize lignes de long, & ſept à huit de diamétre dans l'endroit où elles ſont le plus groſſes. Ce ſont des Coquilles d'une ſeule piéce, tournées en Spirale comme celle de nos Limaçons de jardin, mais en Spirales un peu plus allongées.

Dans le Journal des Sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs ſinguliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si, au lieu de détacher le Vaiſſeau qui la contient, comme les Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre ſeulement ce vaiſſeau, & qu'en le ratiſſant on lui enleve ſa liqueur, les linges, ou les autres étofes ſoit de ſoie ſoit de laine, qui ſeront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges expoſés à une cha-


leur du ſoleil médiocre, telle qu'elle eſt le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroitre un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron ſuccéde un verd plus gai. Ce même verd ſe change dans un verd foncé, qui ſe termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainſi ces linges arrivent de leur premiére couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en paſſant par tous les différens degrés de verd. Je paſſe beaucoup d'Obſervations très curieuſes de M. de Reaumur ſur ces changemens, mais qui ne ſont point de mon ſujet.

Il doit paroitre ſurprenant qu'Ariſtote & Pline, nous aiant parlé de la teinture de pourpre, & des Coquillages qui la donnent en differens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs ſi dignes de remarque, par leſquels paſſe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peutêtre que n'aiant pas aſſez examiné ces Coquillages par eux-mêmes, & n'en étant inſtruits que par des Mémoires peu exacts, ils n'auront rien

dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre ; car, dans ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudiéres avec une grande quantité d'eau, elle passoit tout d'un coup au rouge.

M. de Reaumur, dans le voiage qu'il fit sur les côtes du Poitou l'année 1710, en considérant au bord de la côte les Coquillages appellés *Buccinum*, que la mer avoit laissés à découvert pendant son reflux, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchoit point, & qui, selon toutes les apparences, a été inconnue aux Anciens, quoique de même espéce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'assembloient ordinairement autour de certaines pierres, ou sous certaines arcades de sable en si grande quantité, qu'on pouvoit les y ramasser à pleines mains, au lieu qu'ils étoient dispersés çà & là par tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres ou ces arcades de sable, étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur grosseur d'un peu plus


d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n'en devinrent qu'un peu plus sales : il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il déméloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi quart d'heure après, il fut frapé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un roiaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une maniére infiniment plus commode que celle dont les Anciens se servoient

pour ôter la liqueur des *Buccinum*. Car il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter autant qu'il seroit possible, les ordures qui pourroient en altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abréger davantage, on pourroit emploier de petits pressoirs, qui dans un moment feroient sortir toute la liqueur. On a vû auparavant combien il faloit de tems & de soins pour tirer la liqueur des *Buccinum*.

Plin. l. 21. c. 2. Le *Coccus* ou *Coccum*, fournissoit aux Anciens la belle couleur & la belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le disputoit en quelque sorte à la Pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint ensemble, en [a] se plaignant des peres & meres de son

a Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, & jam coccum intelligit, jam conchylium poscit. *Quintil. l. 1. c. 2.*



tems, qui, dès le berceau, revétoient leurs enfans d'écarlate & de pourpre, & leur inspiroient déja le goût du luxe & de la magnificence. L'écarlate, [a] selon Pline, fournissoit à l'homme une parure plus éclatante que la Pourpre, & en même tems plus innocente, parce qu'il ne faloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate est la graine d'un arbre, qui est une espéce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excressence ronde, rouge, & de la grosseur d'un petit pois, qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau, qui est une espéce d'yeuse, & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera*. Cette excressence est causée par la piquûre d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce gain *Kermès*; les Latins *Coccus*, & *Vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *Vermillon*, & *Cusculium* ou *quisquilium*. On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La riviére des

a Transalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylium tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profundis murices.... ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ. Stans & in sicco carpit, quo fruges modo. *Plin.*

Gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

Il y a deux espéces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins, qui se fait avec la graine dont je viens de parler; & l'Ecarlate de Hollande, qui se fait avec la Cochenille. C'est une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne sont pas d'accord entr'eux sur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'est une espéce de ver; & les autres, que c'est simplement la graine d'un arbre.

On se sert rarement de la premiére graine, depuis qu'on a découvert la Cochenille, qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès*, qui est plus foncée, & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la Cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par dessus, comme il arrive à l'autre, qui devient noirâtre à l'instant.

## §. IX.

### *Etofes de Soie.*

*Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, Tome V.*

LA SOIE, comme l'observe M. Mahudel dans la Dissertation qu'il nous a


donnée sur cette matiére, dont je ferai ici grand usage; la Soie, dit-il, est une de ces choses dont on s'est servi pendant plusieurs siécles, presque dans toute l'Asie, en Afrique, & en beaucoup d'endroits de l'Europe, sans que l'on connût ce que c'étoit : soit parce que les peuples chez qui elle se trouvoit, donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers; soit que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de se le voir ravir par d'autres. C'est sans doute de la difficulté qu'il y avoit de s'instruire de l'origine de ce fil précieux, que sont nées tant d'opinions singuliéres des plus anciens Auteurs.

*Herod. l. 3. c. 106.*

A juger de la description qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire, & qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connussent de son tems du côté du Levant) il paroit que c'étoit la premiére idée qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoiés dans ce pays-là pour le reconnoitre, ne voiant qu'en passant les cocons des Vers à Soie dont ces arbres étoient chargés, sous un climat où ces insectes

écloſent ſur leurs feuilles, s'y nourriſſent, & montent naturellement ſur leurs branches, priſſent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que ſur la relation de ces gens peu fidéles,
*Theophr. in edit. Bodel. l. 4. c. 9.* que Théophraſte regardoit ce genre d'arbres comme exiſtant; & qu'il les rangeoit dans une claſſe particuliére qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit auſſi le ſentiment de Virgile :

*Georg. l. 2. v. 121.* Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.

*Ariſtot. l. 5. hiſt. anim. c. 19.* Ariſtote, quoique le plus ancien des Naturaliſtes, eſt celui qui a donné la deſcription d'un inſecte le plus approchant du Ver à Soie. C'eſt en parlant des différentes eſpéces de chenilles, qu'il en décrit une qui vient d'un Ver cornu, & à laquelle il ne donne le nom de βόμβυξ que lorſqu'elle s'eſt renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle ſort en papillon; changemens, qui, ſelon lui, s'accompliſſent en ſix mois.

Environ quatre cens ans après Ari-
*Plin. l. 11. c. 22. 23.* ſtote, Pline, auquel l'hiſtoire des animaux écrite par ce Philoſophe étoit très connue, a répété dans la ſienne le même fait à la lettre. Il y range auſſi



ſous le nom de *Bombyx*, non ſeulement cette eſpéce de Ver qu'on a prétendu qui produiſoit la Soie de Cos, mais encore diverſes autres Chenilles qui naiſſent dans cette île, & qu'il ſuppoſe y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la Soie, & en faiſoient des étofes d'une grande légéreté, & d'une grande beauté.

Pauſanias, qui a écrit quelques an- *Pauſan. l. 6. p. 394.*
nées après Pline, eſt le premier qui nous apprend que ce Ver eſt Indien, & que les Grecs l'appelloient Σής, d'où eſt dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez leſquels on s'eſt convaincu depuis que cet inſecte naiſſoit.

Ce ver qui produit la Soie eſt un inſecte moins merveilleux encore par la matiére précieuſe qu'il fournit pour diverſes étofes, que par les différentes formes qu'il prend, ſoit avant, ſoit après s'être envelopé dans la riche coque qu'il ſe file lui-même. De graine ou ſemence qu'il eſt d'abord, il devient un ver aſſez gros, d'un blanc tirant ſur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans ſa coque, où il prend la forme d'une eſpéce de féve

grisâtre, à qui il semble qu'il ne reste ni mouvement, ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de Soie. Et enfin, mourant véritablement, il se prépare par la graine ou semence qu'il jette une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une description plus étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'est de cette coque où le ver s'étoit renfermé, qu'on nomme *Coquon* ou *Couquon*, qu'on tire les différentes qualités des Soies qui servent également au luxe & à la magnificence des riches, & à la subsistance des pauvres qui les filent, les devident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque coquon plus de neuf cens piés de fil : & ce fil est double & collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille piés de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matiére si fine, si déliée, & qui échape presque à l'œil,



composer des étofes aussi fermes & aussi durables que le sont celles de Soie ! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étofes ! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque [a] assure que l'Empereur Aurelien refusa, par cette raison, à l'Impératrice sa femme un habit de Soie, qu'elle lui demandoit avec empressement ; & qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaise que j'achette du fil au poids de l'or ;* car le prix d'une livre de Soie étoit pour lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à Soie a été connu & est devenu commun dans l'Europe. L'Historien Procope en place l'époque vers le milieu du V[e] Siécle, sous l'Empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes

*Procop. l. 2. de bello Vandal.*

a Vestem holoseri am neque ipse in vestiario suo habuit, neque alteri utendam dedit. Et cùm ab eo uxor sua peteret, ut unico pallio blatteo Serico uteretur, ille respondit : *Absit ut auro fila pensentur.* Libra enim auri tunc libra Serici fuit. *Vospic. in Aurel.*

à Constantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Justinien, pour ôter aux Persans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils se firent présenter à lui, & lui proposérent, pour se passer des Persans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens, à laquelle il songeoit, qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire euxmêmes la Soie. L'Empereur, persuadé par leur récit de la possibilité de ce moien, les renvoia à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher des œufs des insectes qu'ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans. Ces Moines, après un second voiage, étant de retour à Constantinople, firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde. Il en sortit des vers, qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc; & ils prouvérent par cette expérience qui leur réussit, toute la méchanique de la Soie, dont l'Empereur avoit souhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'usage de la Soie se répandit peu à peu, & passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athénes, à Thébes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger Roi de Sicile en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Ile & dans la Calabre des Ouvriers en Soie, qui furent une partie du butin que ce Prince raporta des villes de Gréce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre Sainte. Enfin le reste de l'Italie & l'Espagne aiant appris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie, à la filer, & à la mettre en œuvre, les étofes de Soie commencérent aussi à se fabriquer en France, sur tout dans les parties méridionales de ce roiaume où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470, établit des manufactures de Soiries à Tours. Les premiers Ouvriers qui y travaillérent furent appellés de Génes, de Venise, de Florence, & même de la Gréce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même à la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles

ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à Soie? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu? Ont-ils une matiére plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étofes? Sait-on comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or? Peut-on rendre raison, de ce qu'une matiére liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti? Peut-on expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite pour l'hiver sous les contours sans nombre de la Soie dont il est le principe, & d'attendre dans ce riche tombeau une espéce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa premiére naissance lui avoit refusées. Ce sont les réflexions que fait l'Auteur du nouveau Commentaire sur Job à l'occasion de ces paroles; *Quis posuit in nentibus sapientiam?* QUI A DONNÉ *à certains animaux qui ont l'industrie de filer cette espéce de sagesse?*

*Job, ch. 38. v. 36. selon l'hébreu.*

CONCLUSION.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'ici doit faire conclure que le Commerce est


une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richesse & à l'abondance d'un Etat, & que par cette raison il mérite que les Princes & leurs Ministres y donnent une attention particuliére. Il ne paroit pas à la vérité que les Romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auroient cru que c'eût été se dégrader, que de donner leurs soins à l'exercice du trafic, & de devenir en quelque sorte marchands, eux qui se croioient destinés à gouverner les peuples, & qui étoient uniquement occupés du dessein de conquérir l'univers. Il semble en effet que l'esprit de Conquête & l'esprit de Commerce s'excluent mutuellement dans une même nation. L'un entraîne nécessairement le tumulte, le désordre, la désolation, & porte par tout le trouble: l'autre, au contraire, ne respire que la paix & la tranquillité. Je n'examine point ici si cet éloignement des Romains pour le Commerce étoit fondé en raison, & si un peuple qui n'est que belliqueux, en est pour cela plus heureux. Je dis seulement qu'un Roi qui aime véritablement ses sujets, & qui cher-

che à répandre l'abondance dans ses Etats, ne manquera pas de donner tous ses soins pour y faire fleurir le trafic; & il y réussira sans peine. On a dit souvent, & c'est une maxime généralement reçue, que le Commerce ne demande que liberté, & protection: liberté, renfermée dans de sages bornes, en ne génant point ceux qui l'exercent par l'asservissement à des régles incommodes, onéreuses, & souvent inutiles; protection, en leur accordant tous les secours dont ils ont besoin. On a vû quelles dépenses fit Ptolémée Philadelphe pour rendre le commerce florissant en Egypte, & combien l'heureux succès qu'eurent ses soins lui a acquis de gloire. Un Prince intelligent & bien intentionné ne se méle du Commerce que pour en bannir sévérement la fraude & la mauvaise foi, & il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, bien persuadé qu'il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats.

Je sai que le Commerce a des inconvéniens & des dangers. L'or, l'argent, les diamans, les perles, les



étofes précieuses, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs. Il seroit à souhaiter qu'on pût écarter d'un roiaume chrétien le Commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à nourrir le luxe, la vanité, la mollesse, & les folles dépenses. Mais cela n'est pas possible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abusera de tout, & même des meilleures choses. L'abus est condannable, mais n'est point une raison d'abolir des usages qui ne sont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les Arts dont j'ai à parler dans la suite.

*Fin du dixiéme Tome.*



# TABLE

## DU DIXIÉME VOLUME.

## LIVRE VINGTIÉME.

# FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

---

### ARTICLE PREMIER.





### ARTICLE SECOND.



### ARTICLE TROISIÉME.

LIVRE VINGT ET UNIÉME.

# SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

## ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

# DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Fin de la Table.

---

*APPROBATION.*

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le dixiéme Volume de l'*Hiſtoire Ancienne*, &c. de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 29 Mars 1736.

SECOUSSE.

---

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé & de l'Archevêché, 1768.